JOURNAL DE L'EXPÉDITION

DES

PORTES DE FER

JOURNAL DE L'EXPÉDITION

DES

PORTES DE FER

RÉDIGÉ

PAR CHARLES NODIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

—

1844



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Il est fort naturel qu'on se demande pourquoi mon nom se trouve attaché au journal d'une expédition de Mgr le duc d'Orléans, et quelle part j'ai pu y prendre, étranger que je suis, par toutes les conditions de ma vie, aux mouvements de la politique et de la guerre, et surtout au commerce du monde et de la cour. La réponse indispensable que je dois à cette question est la plus difficile de toutes les préfaces, puisqu'elle me force à parler de moi. J'en parlerai peu ; j'en parlerai seulement comme intermédiaire obligé d'un récit nécessaire, et j'aimerais mieux n'en point parler, si je n'étais engagé envers la mémoire du meilleur des

princes par le plus tendre et le plus respectueux souvenir. Il me suffira sans doute, pour excuser ce qu'il y a de trop personnel dans ces détails, de rappeler au lecteur qu'entre l'époque où j'écris et celle des faits que je raconte, il s'est passé un jour à jamais fatal et déplorable pour tous, le 13 juillet 1842.

Ce n'est donc pas ici une introduction historique; c'est, comme je l'ai dit, un simple avertissement, une notice, une page préliminaire. L'historien de l'Algérie arrivera; il dira le fait merveilleux de la conquête, les difficultés de l'établissement, les agrandissements acquis par la victoire; il n'oubliera pas l'expédition hardie, et cependant toute pacifique, de M. le duc d'Orléans, à travers ces régions si peu connues, où l'ardeur infatigable de Rome a laissé à peine quelques traces. Il verra peut-être dans cette entreprise, si faite pour inspirer aux populations africaines l'étonnement et l'admiration, si capable d'entretenir et d'échauffer encore la ferveur aventureuse du soldat, si

importante aux études d'un capitaine qui a les yeux fixés sur l'avenir, des motifs d'approbation et de louange que le Prince voulait se dissimuler à lui-même, et dont sa modestie nous a interdit l'examen. Ma tâche se renferme dans des bornes beaucoup plus étroites, et je ne les franchirai pas.

M. le duc d'Orléans s'était arrêté avec plaisir, et on en verra tout à l'heure la raison, à l'idée de publier le récit de l'expédition des Portes de Fer; il paraît même qu'il était préoccupé de cette pensée en commençant son voyage, puisqu'il s'était fait accompagner d'un dessinateur bien connu par son talent, et d'un naturaliste distingué par ses connaissances spéciales en géologie. Le caractère sérieux du Prince ne lui permettait pas de négliger, dans la moindre de ses opérations, le moindre des objets d'utilité réelle qu'elle pût offrir, et il savait qu'il allait parcourir une région presque nouvelle pour l'antiquaire et pour le savant comme pour le guerrier civilisateur. C'était une

route désormais ouverte à l'archéologue, au botaniste, au peintre, au poëte, et sur laquelle il se contentait de tracer leur itinéraire et de marquer leurs stations, par le chemin qu'il avait suivi et les points qu'il avait jalonnés lui-même, au-devant d'une des belles conquêtes sociales de nos armes. Quant à l'histoire fort circonscrite des faits et des impressions du voyage, il se contentait de la jeter en notes rapides dans un journal écrit de sa main, le jour sur la selle de son cheval, le soir et la nuit sous la tente, et où il aimait à conserver, pour ses compagnons et pour lui, le souvenir de cette Odyssée de vingt jours. C'est de ce journal sans épisodes et sans ornements que M. le duc d'Orléans résolut, un peu plus tard, de faire un livre, non pas un livre historique, un livre littéraire, un livre poétique, le récit de Xénophon, les Commentaires de César, le poëme d'Ulysse (ces prétentions étaient bien loin de sa pensée), mais un livre privé, familier, écrit pour quelques-uns, pour ceux-là seulement qui y étaient

désignés d'une manière plus ou moins directe par leurs emplois, par leurs grades, par le numéro de leur régiment : livre orné d'ailleurs, élégant, presque magnifique, comme doivent l'être les présents qu'un prince fait à ses amis, pour leur rappeler sa mémoire quand il sera séparé d'eux ; et je suis sûr de me servir ici de ses propres expressions. Quelle étrange inspiration avait averti cette grande âme, réservée en apparence à de si grandes destinées, que ce témoignage d'affectueuse et reconnaissante sympathie pouvait être un adieu éternel ? Les soins assidus qu'il donnait avec tant d'amour à cette publication favorite semblent du moins en révéler le pressentiment ; et on croirait que quelque voix, inentendue par le reste des hommes, murmurait alors à son oreille :

> .... Si qua fata aspera rumpas,
> Tu Marcellus eris !

Réglé dans ses actions publiques par cette modestie de l'homme supérieur qui le carac-

térisait entre tous, le Prince avait daigné me confier la rédaction définitive de ses notes, comme pour manifester, sans doute, dans le choix même de l'interprète qu'il donnait à ses pensées, l'absence de toute ambition littéraire et l'abnégation complète de tous les succès de la publicité. Je m'effrayai cependant du travail trop facile qui m'était imposé, parce qu'il devait m'initier à un genre de communications tout à fait nouveau pour moi; mais c'est que je ne connaissais pas encore cette politesse pleine d'aménité, cette bienveillance expansive et touchante qui a sa source dans le cœur, et à laquelle la plus haute éducation n'a prêté que des formes; cet abandon presque familier de procédés et de langage qui semble gagner en grâce et en séduction tout ce qu'il veut bien perdre en dignité; cette affabilité exquise dont on oserait dire qu'elle a l'air d'aimer et de demander qu'on l'aime; et je subis bientôt cet ascendant sans l'expliquer, car j'ignorais alors que j'obéisse au plus invariable instinct de ma

vie, et que le sentiment qui m'entraînait avec tant de force fût le dernier effet de la secrète destinée qui a voué mes plus vives affections au malheur. Je le sus le 13 juillet.

Ce n'est pourtant pas sans inquiétude que je me préparais à remplir les obligations qu'un choix trop flatteur m'avait fait contracter, et que tant de bonté me rendait si chères. J'avais entre les mains ce récit sans prétentions, sans art, sans parure (car la vérité des sentiments et la propriété des expressions n'en sont pas une); animé quelquefois par la puissance du fait ou l'intérêt du souvenir, jamais par l'artifice de la composition; simple et nu comme la vérité, mais facile, correct et pur comme la conversation d'un homme éminent, parfaitement éclairé sur les choses et les personnes dont il parle; et c'était là l'ouvrage qu'il fallait refaire ! Je n'étais pas tout à fait étranger, peut-être, à l'art trop commun et trop aisé de broder des périodes sur une idée, jusqu'à ce que l'accessoire ait fait entièrement oublier le prin-

cipal ; de prêter à l'heureux naturel d'un excellent langage, toujours élégant d'ailleurs, je ne sais quelle élégance factice et maniérée dont il se passerait si bien ; de cacher à force de soins le substantif sous l'épithète et le sens propre sous la métaphore ; de suppléer à l'intérêt absent de quelques jours moins remplis que les autres par les digressions du rhéteur, les dissertations de l'érudit ou les inventions du romancier. Je me croyais aussi familier qu'un autre avec ces ressources banales du métier d'écrire, au moyen desquelles on embellit le vrai, qu'il ne faut jamais embellir, sous peine d'être faux, et je me sentais capable comme tout le monde de gâter ce qui est bien, sous le prétexte de faire mieux. Mais cette profanation d'un style admirablement spontané, que je trouvais irréprochable, répugnait à ma conscience d'écrivain, et j'allais me soustraire par un refus respectueux au dangereux honneur de paraphraser un bon texte pour le rendre mauvais, quand j'appris de la bouche même du

Prince, à travers les restrictions que lui inspirait une défiance bien injuste de lui-même, qu'il partageait en tout point ma manière de voir sur la nature et la forme de l'ouvrage. Son plan excluait, comme on l'a déjà vu, tout ce qui constitue, sous le rapport du style, une composition d'apparat. « Il n'y a ici, me dit-il, qu'un soldat qui parle à des soldats, et qui, à défaut de grands faits d'armes à leur raconter, prend plaisir à les entretenir du moins de marches, d'étapes et de campements. L'éloquence et la poésie n'ont rien à démêler avec ce langage. N'y voyez, je vous en prie, que le français peu étudié du soldat voyageur, soumis par un acte de déférence tout naturel à la critique de l'académicien. — Et puis, quand on écrit de soi et pour soi, on obéit trop souvent, sans le savoir, à des préoccupations personnelles. Il faut bien, sans doute, que j'apparaisse quelquefois dans le récit de l'expédition des Portes de Fer, mais la plus habile des combinaisons serait celle qui m'y tiendrait le plus caché.

C'est tout le contraire pour les soldats. Je serais heureux qu'ils s'y retrouvassent partout. Le but de l'ouvrage ainsi que je l'ai conçu est d'éveiller à toutes les pages, dans l'esprit de mes braves et chers compagnons, la réflexion du pigeon de la Fontaine. Qu'ils disent : « ...J'é- « tais là; telle chose m'advint, » et le livre sera tout ce que j'ai souhaité qu'il fût. »

Les devoirs de ma modeste collaboration (et je demande grâce pour cette expression peu modeste, parce qu'elle est la seule qui puisse rendre ma pensée) étaient tracés trop nettement dans ces paroles pour me laisser le moindre doute sur ce qu'ils exigeaient de moi; je les embrassai avec d'autant plus de ferveur qu'ils étaient tels que je les avais compris, et je me livrai ardemment au travail, rectifiant çà et là quelques erreurs de distraction échappées à la précipitation de la plume; rétablissant où il le fallait l'ordre et l'enchaînement de quelques faits, lorsqu'il avait été interrompu par une impression passagère et sans importance; éla-

guant de temps en temps quelques-uns de ces ornements étrangers au sujet, dont le Prince ne se défiait pas sans raison, car sa belle imagination, nourrie d'études charmantes, ne les évitait pas toujours, et c'était celui de mes soins qui me coûtait le plus, comme c'était celui sur lequel il insistait davantage. Un jour que je cherchais à lui dissimuler par l'adresse de la lecture un de ces traits vifs et pittoresques, mais un peu hors-d'œuvre, dont le goût de l'historien doit peut-être se défendre, et que toutefois le goût du critique le plus sévère n'oserait pas effacer : « Arrêtez, mon cher Nodier, me dit-il, n'êtes-vous pas trop poëte ? » Ce joli passage, répondis-je, est tout entier de la plume de Monseigneur. Je n'ai fait que le copier. « Alors, reprit-il en riant, ne suis-je pas trop poëte ? » — Et le passage disparut.

Je ne rapporterai qu'un exemple de ce genre de sacrifice, auquel je me soumettais rarement sans regret, mais dont le tact infaillible de l'auteur finissait toujours par me démontrer

la nécessité. Dès la première page du journal, et quand le bâtiment qui emportait le Prince commençait à s'éloigner de Port-Vendres, il avait écrit ces lignes aimables et touchantes que ma mémoire doit avoir exactement conservées : « Je suis resté longtemps sur le pont, les yeux tournés vers la ville, et attachés à une fenêtre du château où s'agitait un mouchoir blanc. Tout avait cessé d'être visible que je regardais encore. » A cet endroit de la lecture, le Prince m'interrompit : « Je n'ai pas oublié cette impression, me dit-il d'une voix émue, et je l'ai retracée comme je l'éprouvais. S'il m'était arrivé de la manifester à haute voix, elle aurait trouvé alors de la sympathie parmi les voyageurs, car il en était quelques-uns qui laissaient comme moi leurs plus chères affections au rivage. Aujourd'hui, je suis revenu et revenu sans eux. Je jouis du bonheur que nous avons regretté ensemble, et qu'ils regrettent toujours. C'est une réflexion amère qu'il faut épargner à leur sensibilité. Quand j'écrivais ceci, j'écrivais

pour moi. Rappelons-nous maintenant que nous écrivons pour eux. »

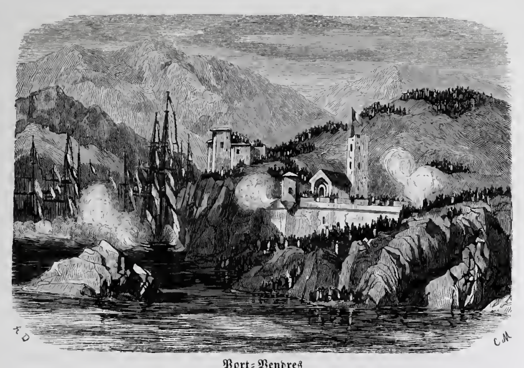
Quelquefois au contraire, au lieu d'une circonstance à supprimer, c'était un fait particulier, un trait de détail, un nom propre omis dans le premier travail, qui venait se présenter à son ordre et réclamer une place. Quoique je me sois déjà trop souvent exposé à faire parler M. le duc d'Orléans, et que je ne puisse garantir partout l'infaillibilité sténographique de mes souvenirs, je ne saurais me défendre de rapporter un exemple aussi de ce genre de changements, et on me dispensera aisément de dire pourquoi il m'a profondément touché. Le Prince s'était contenté de marquer, en passant à Sidi-Feruch, que ce lieu était immortel par le débarquement de l'armée française en 1830 : « A Sidi-Feruch, s'écria-t-il, l'armée française avait un général dont il n'est pas permis de passer le nom sous silence, quoique l'histoire n'ait aucun besoin qu'on le lui rappelle. M. de Bourmont s'y couvrit de gloire, et sa gloire,

hélas! continua-t-il avec attendrissement, lui a coûté assez cher : il l'a payée du sang d'un fils. »

. . . .

Ici la mort a interrompu l'écrivain. Cette préface, où notre noble et illustre prince recevait de M. Charles Nodier un si délicat hommage, restera comme le dernier monument de ce charmant esprit. Ce monument est à la fois littéraire et historique; nous avons cru devoir le respecter religieusement, n'y rien retrancher, n'y rien ajouter. On comprendra notre réserve, on l'approuvera sans nul doute. Nous donnons donc, telles que M. Charles Nodier les a laissées, ces quelques pages exquises, pleines de grâce, de bonhomie et de charme, achevées, mais non finies.

ORAN.



Port-Vendres.

ORAN.



E 19 septembre 1839, à dix heures du matin, la petite ville de Port-Vendres, élégamment pavoisée, recevait LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Orléans. Sa population, grossie de toute celle des villages voisins,

remplissait les rues et le port. Deux navires à vapeur étaient en rade, *le Phare,* commandé par M. de Gasquet, lieutenant de vaisseau, et *le Crocodile,* commandé par M. Simon, officier du même grade, sous le commandement supérieur de M. Delassaux, capitaine.

A midi le prince royal était monté à bord du *Phare*. A une heure l'ancre dérapée quittait le fond, et l'équipage s'éloignait des côtes de France sans les perdre du regard.

Un instant après le rivage offrait aux voyageurs un spectacle pittoresque et solennel. Le peuple couvrait les hauteurs ou ruisselait sur les chemins, ou venait inonder la grève. Derrière les collines qui embrassent la ville, les montagnes les plus voisines paraissaient comme étagées en échelons ou en gradins, et plus loin l'horizon était fermé par la haute chaîne des Pyrénées, que surmontait la pointe abrupte du Canigou.

Le temps était superbe. *Le Phare* cinglait au milieu d'une multitude de bateaux français et catalans, aux voiles latines, qui le saluaient en

passant. Le vent semble se montrer contraire, et la mer devient houleuse au moment où l'on double le cap Creuss, mais l'air n'a pas cessé d'être pur et transparent, et au bout de quelques heures le bâtiment a laissé derrière lui les côtes d'Espagne, dont l'azur se confond peu à peu avec celui du ciel.

Le vendredi 20, à huit heures du matin, le vent est debout, la mer est un peu agitée, mais *le Phare* file six nœuds. *Le Crocodile* le suit à la portée du canon.



Vers midi, au sud-sud-ouest se découvre *el Toro*, la plus haute montagne de l'île de Minorque, semblable à une pyramide renversée sur

le côté. C'est là que s'appuierait la pile colossale d'un pont de Titans jeté entre l'Europe et l'Afrique.

A six heures, au déclin du jour, *le Phare* double *la Mola* et entre dans la passe pendant que le soleil achève de s'abaisser à l'occident, et que la lune commence à s'élever du côté opposé, tableau sublime dont le vaste espace de la mer agrandit le cadre. On a essayé quelquefois de le peindre ou de le décrire, mais c'est dans le ciel qu'il faut le voir, car il n'y a ni plume ni pinceau qui puisse en retracer la magnificence.

A gauche disparaissent rapidement le fort Saint-Philippe et le village de San-Carlos, à droite le lazaret. Au fond de sa belle rade, Mahon se déploie en amphithéâtre, avec ses maisons peintes de jaune et de blanc, et, à mesure que la nuit rend les objets moins visibles, les lumières de la ville brillent avec plus d'éclat.

Le Phare vient mouiller près du stationnaire français *la Lamproie*. Soumis à la réserve discrète de l'incognito, *le Crocodile* tient la mer.

Le samedi 21, à six heures du matin, le prince

descend à Mahon avec quelques officiers, sans y être annoncé. On gravit les rues escarpées qui



conduisent à la ville haute, et on visite l'église des Carmes et la cathédrale de Santa-Maria, édifice du XVIIe siècle, et par conséquent de peu d'importance pour l'art, où l'on remarque cependant un bel autel à colonnes torses, dorées et sculptées, avec des figures enroulées, d'un effet assez piquant. L'auditoire a quelque chose de plus neuf et de plus curieux pour le voyageur qui n'a jamais pénétré auparavant dans une basilique espagnole. Ce sont, sur les bas côtés, des

centaines de femmes immobiles, dans leur costume lugubre et monotone, agenouillées comme des statues de marbre noir, et que l'on croirait pétrifiées en effet, si la vie, qui manque à toute leur apparence extérieure, ne s'était réfugiée dans leurs regards; puis, çà et là, des groupes épars et pittoresques de soldats, de paysans baléares, de mendiants fièrement drapés dans leurs haillons, et qui semblent attendre le pinceau d'un grand artiste. Au maître-autel, c'est le prêtre, officiant sous sa chasuble en forme de violoncelle, et murmurant les prières de la messe d'une voix basse qui ne trouble pas le silence universel, à peine animé par le perpétuel mouvement des éventails ou *abanicos*.

A huit heures cette petite station était finie: *le Phare* sortait des passes et rejoignait *le Crocodile*. Le ciel était pur, le vent debout, la mer grosse et houleuse.

Le dimanche 22 le temps n'a pas cessé d'être magnifique. On a vu avec émotion l'île de Cabrera, si douloureusement mémorable par les souffrances inouïes des prisonniers français. On

reconnaît à une heure le cap Tenez. Les bonites qui bondissent le long du bord annoncent le voisinage des mers chaudes. Le bâtiment longe la côte à dix lieues au large.

Lundi le vent, toujours debout, semble tourner avec le vaisseau; il passe à midi au calme plat. *Le Phare* distingue bientôt l'embouchure du Chélif, la rivière sacrée des Arabes. On nomme tour à tour Mostaganem, Arzew, le cap Fera, la montagne des Lions, si remarquable par sa belle



couleur fauve, ses rochers, ses cavernes, et dont les contours se dessinent si nettement sur le fond bleu de l'horizon. Le bâtiment gouverne sur Merz-el-Kebir.

A quatre heures on aperçoit Oran. Située sur

les deux crêtes d'un ravin qui court du sud au nord, cette ville présente un aspect pittoresque et singulier. L'œil saisit d'abord dans son ensemble la Casbah ou Casauba, qui se distingue de tous les autres bâtiments par son imposante dimension, ses deux grosses tours rondes et blanches, et sa ceinture crénelée, hérissée de canons; elle s'élève à la partie orientale du ravin. Du même côté on remarque encore le fort Saint-André, construction gigantesque des Espagnols, qui n'est peut-être pas irréprochable aux yeux d'un ingénieur habile, mais qui ne laisse rien à désirer, comme fabrique, à l'imagination et au goût de l'artiste. Il en est de même des trois forts échelonnés qui se superposent à l'ouest : le fort de Santa-Cruz, au sommet de la montagne; le fort San-Gregorio, qui s'assied au milieu du revers, et le fort inférieur, qui vient baigner dans la mer le pied de ses murailles; ce dernier commande la route nouvelle qui conduit d'Oran à Merz-el-Kebir. La crête rougeâtre de la montagne relie entre elles ces trois forteresses. L'intérieur du ravin est rempli de peupliers de Hollande, de



ORAN.

[illegible] dans son en- [illegible] qui se distingue de [illegible] par son imposante di- [illegible] tours rondes et [illegible] hérissée de canons: [illegible] du [illegible]. De [illegible] encore le fort Saint- [illegible] gigantesque des Espagnols [illegible] aux yeux [illegible] rien à [illegible]



figuiers, de cactus énormes, et la fraîcheur de cette belle végétation est entretenue par un courant d'eau vive qui descend jusqu'à son embouchure, en arrosant çà et là de nombreux jardins étendus sur l'un et l'autre flanc de ces collines jumelles, comme une tapisserie de verdure.

Peu à peu le point de vue se rapproche, les détails deviennent plus nets, les maisons se détachent les unes des autres, éclatantes de blancheur, comme dans presque tout l'Orient, et si resplendissantes au soleil, qu'elles font comprendre le prestige de ces compagnons de Cortez qui prirent les premières villes mexicaines pour des villes d'argent.

Le maréchal gouverneur avait été retenu à Alger. Le général Guéheneuc était malade. Le prince royal fut reçu au débarcadère par les colonels de Montpezat, de Maussion et Devaux.

Une multitude d'Arabes accroupis à la base de tous les rochers se dressaient en même temps dans leurs burnous blancs, comme des groupes de fantômes, et se précipitaient jusque dans les rangs des soldats pour voir de près le fils du sul-

tan français. Plus loin, les Français, les Espagnols, les juifs, les Turcs, les noirs, les Arabes, confondus, encombraient les rues tortueuses, étroites et malaisées qui conduisent à la Casbah.



Les maisons blanches aux brillants reflets, les rochers rouges aux formes âpres et austères, la verdure mobile et changeante du peuplier, la verdure lustrée du figuier, la verdure mate du cactus, la fumée du canon des forts, la clarté pure et bleue du ciel et de la mer, répandaient

sur cet étrange tableau les plus étranges accidents de lumière et de couleur, et l'âme des spectateurs, profondément émue, apportait aussi son tribut de poésie à cette sublime poésie d'une nature énergique et nouvelle. Il y avait là aussi de grandes choses pour la pensée, des souvenirs d'admiration, des espérances de gloire, un monde envahi par le courage et donné à l'intelligence; c'était la terre si vaillamment conquise par notre jeune armée, et sur laquelle doit s'accomplir un des plus grands événements des siècles modernes; c'était le berceau d'une civilisation réservée à de glorieuses destinées; c'était encore la patrie : c'était l'Afrique de la France.

Parmi les voyageurs, plusieurs avaient déjà visité ce rivage, plusieurs connaissaient Oran, et ils avaient peine à le reconnaître. Le contact des affaires, des intérêts, des mœurs de l'Europe, en a fait une ville nouvelle. Oran s'est peuplé, s'est agrandi, s'est embelli; il y a quatre ans qu'il ne comptait que cinq mille habitants : il en renferme douze mille. Ce surcroît de population se compose presque entièrement d'Espagnols, et

surtout de Valenciens, heureux d'échapper aux désastres de la guerre civile, et de trouver aux côtes d'Afrique, sous la protection de nos armes, une patrie plus paisible et plus belle que celle qu'ils ont quittée. Le mouvement perpétuel de ces races différentes, qui se mêlent sans perdre leur caractère, est à lui seul le plus piquant des spectacles. Les yeux ne sauraient se détacher de cette foule, variée dans les vêtements, dans les physionomies, dans les attitudes, comme celle qui se répand sous les voûtes de nos théâtres et de nos salons, aux nuits fantasques et turbulentes des bals masqués. L'esprit se complaît à cette rumeur de bruits confus où percent le cri guttural des Arabes, le gloussement des femmes, le *viva el rey* des Espagnols; à cette agitation sans désordre qui n'est que l'expansion d'une vie puissante, émeute du plaisir chez un peuple jeune, dont les impressions sont naïves encore comme celles des enfants; tumulte inoffensif et joyeux que maintient dans de justes bornes la présence imposante des chiaoux, et où suffit, pour tout calmer, le moindre mouvement de leur canne

creuse et retentissante, qui fait plus de bruit que de mal.

Nous atteignons une rue ombragée de magnifiques peupliers de Hollande; les boutiques, plus vastes et plus riches, à l'ombre de ces beaux arbres, indiquent que l'on approche du cœur de la cité; la Casbah n'est pas éloignée; bientôt les pieds des chevaux retentissent sous la voûte de son unique porte.

La Casbah paraît à elle seule une petite ville; c'est une suite de bâtiments séparés par de grandes cours, dans chacune desquelles coule une fontaine abondante. A travers ces cours, on parvient à la cour d'honneur, dont trois côtés sont embrassés par un péristyle d'un goût simple et gracieux, qui se compose d'arcs arabes supportés par des colonnes sveltes et légères. Tout cela est simplement blanchi à la chaux, et brille de cette propreté agréable aux yeux qui caractérise l'extérieur des constructions du pays.

La porte de la salle de réception s'ouvre à deux battants devant le prince. Elle est d'un bois peint et sculpté dont les ornements forment ces ingé-

nieuses combinaisons où l'imagination des Orientaux reconnaît une espèce de mythe, et que l'on nomme le cachet de Soleïman ou Salomon.



Cette salle est divisée en deux par une colonnade en marbre blanc, que lient d'élégants arceaux jetés d'une colonne à l'autre; chaque colonne est formée, de sa base au tiers de son élévation, d'un prisme à cinq côtés, et se prolonge, du prisme à son chapiteau composite, en cannelures spirales. Les archivoltes, les parois,

les épaisseurs des arcs, sont revêtues de faïences peintes, chargées de fleurs et d'ornements. Le plafond est remarquable par ses solives peintes, entre lesquelles courent des enroulements de fleurs en arabesques. Trois croisées de cette grande pièce prennent jour sur la campagne, et découvrent au regard les dernières vertèbres de l'Atlas dans leur couleur sanglante et leur désolante aridité.

A l'angle du nord-est s'ouvre un escalier étroit, qui conduit à une petite chambre éclairée sur la mer par une petite croisée, d'où l'on respire l'air tiède et délicieux du soir. Ce modeste réduit, qui n'a pour tout luxe qu'une heureuse exposition et une exacte propreté, fut occupé par son altesse royale pendant son séjour à Oran.

De ce point élevé, l'aspect de la ville est assez imposant. Sur le premier plan se présente la plus grande mosquée d'Oran, dont le madeneh s'élance resplendissant de l'émail des faïences qui le couvrent de toutes parts. Les trois ou quatre madeneh des autres mosquées sont moins remarquables. L'un de ces temples musulmans sert de

caserne à un régiment de chasseurs d'Afrique.

L'intérieur d'Oran, vu de plus près, a quelque chose de vague et de confus, comme sa population hybride, et il en sera de même jusqu'au moment où l'habitude des rapports et des intérêts y aura fondé cette unité sociale qui est l'ouvrage du temps. Au premier voyage, c'était l'apparence d'une ville qui tombe; au second, c'est l'apparence d'une ville qu'on bâtit. Il s'en faut de beaucoup encore que le nombre des habitants soit en proportion de l'espace qu'ils peuvent occuper. Des quartiers tout entiers sont chargés de monceaux de pierre, entre lesquels se dressent çà et là quelques pans de murailles. Deux beaux faubourgs ont été ruinés par la guerre, et il ne reste d'autre vestige de leur splendeur passée qu'une avalanche immobile de cailloux et de débris suspendue à la pente du ravin.

Oran n'avait jusqu'ici que deux rues commerçantes, où les boutiques, percées uniformément dans de longs murs blancs de sept à huit pieds de hauteur, représentent assez bien les cases d'une ménagerie; le jour n'y pénétrait que par cette

ouverture; et, pour peu que le soleil fût voilé d'un nuage, on ne voyait briller au fond de ces cryptes ténébreuses que les yeux luisants et les



dents blanches du vieux juif qui s'y tient accroupi comme une bête de proie dans sa tanière; mais ici la description de la veille est infidèle pour le lendemain: l'industrie européenne marche si vite!

Le mardi 24 la journée commence par une visite à l'hôpital. Tous les dignitaires d'Oran et des environs s'étaient empressés sur le chemin

des voyageurs venus de France. On remarquait parmi eux les chefs des Douares, les chefs des Smélas, le rabbin des juifs, l'amyn des nègres, et un personnage mystérieux et solennel qui figure infailliblement dans les cérémonies orientales, le bourreau.



Nous passons à travers un marché, que fournit abondamment de beaux fruits la nouvelle population de Valenciens émigrés, reconnaissables entre

les indigènes et les étrangers à leurs chapeaux pointus surmontés d'une houppe noire. L'hôpital est tenu avec soin, les malades sont peu nombreux, la nature des maladies n'a pas de gravité.

Le reste de la matinée fut occupé par un de ces divertissements dont la nouveauté fait le plus grand charme : c'était la danse maure, exécutée par un corps de ballet venu du fond de l'Afrique. Un des danseurs était né à Tombouctou. Le tambour de la bande noire se plaça au centre d'un cercle formé d'une quinzaine de musiciens dansants, et y demeura seul, immobile et bruyant, tandis que ses compagnons tournaient rapidement autour de lui, mais en se détachant un à un pour venir successivement exécuter un solo bizarre dans l'espace compris entre le centre et la circonférence. Chacun de ces pas isolés se terminait par un tournoiement général d'une vivacité inexprimable. Cette composition chorégraphique, s'il est permis de l'appeler ainsi, n'est pas sans analogie avec quelques-unes des danses populaires de nos provinces; mais elle a un autre caractère : là, comme dans les théories grecques,

c'est le ballet qui accompagne ou c'est l'orchestre qui danse, et la diversité des instruments pourrait s'apprécier à peu près par le nombre des acteurs. Les uns font bruire sous leurs doigts d'énormes castagnettes en fer, auxquelles pendent une queue de vache pour ornement et des coquillages marins pour grelots; les autres tirent un son aigu et déchirant d'un roseau recourbé, creux et percé comme une flûte, mais qui est loin d'en avoir la douceur. Plusieurs portent sous le bras gauche une espèce de long tambour en forme de cône tronqué, dont ils frappent rudement la base avec la paume de la main droite; et, chose étrange, ce bruit discord et assourdissant, mais dont l'effet est plus puissant qu'on ne pourrait l'imaginer; ce tumulte horrible et confus, dans lequel il est impossible de distinguer une intention d'harmonie, était encore dominé par les sifflements et les cris frénétiques d'une négresse placée en dehors du cercle, qui est probablement l'*impresaria* de cette troupe nomade. Ses gestes, ses regards, sa voix, animaient toute cette scène, et portaient jusqu'au délire l'exaltation presque



DANSE DE NOIRS.


E MONTIGNEUL

épileptique d'un bal et d'un concert dont il ne faut pas chercher à se faire d'idée en Europe.

La danse africaine dont nous parlons a un commencement si soudain, qu'elle saisit l'attention avant de l'avoir avertie, et on ne concevrait pas qu'elle eût une fin, si la compassion ou la fatigue des spectateurs ne suppléait au soin du machiniste de nos théâtres, qui fait descendre le rideau sur un tableau en action; leur volonté seule impose un terme à cette mimique passionnée, dont le paroxysme a quelque chose d'effrayant. Comment ce violent exercice s'est-il introduit chez un peuple naturellement indolent, et qui répugne à toute agitation, à tout mouvement, s'il n'a été prescrit, dans quelque vue fort sage sans doute, par l'enseignement religieux du sauvage? En effet, ces jeux robustes et grossiers, mais graves et modestes, qui sont exécutés par des hommes, et que nous serions tentés d'appeler une cérémonie, n'ont rien de la licence lascive qui caractérise la danse dans une civilisation corrompue ou dans une civilisation qui va se corrompre. Jusqu'au milieu de l'élan le plus vif

et le plus effréné, les attitudes et les mouvements conservent l'expression d'un acte solennel et d'un sentiment respectueux. L'autorité de cette conjecture sur l'origine sérieuse et presque sacrée du plus frivole des arts se fonde sur le témoignage de toutes les histoires, sur les récits de tous les voyages et sur les traditions de tous les pays.

Dans l'après-midi du même jour le prince monta à cheval pour aller visiter le camp de Mez-er-Ghin, situé à trois lieues d'Oran, sur les



bords du lac Salé. On suit, pour s'y rendre, la rue de Napoléon, qui s'ouvre sur la campagne



COURSE A MEZ-ER-GHIN.



par la porte de Mascara. C'est la voie militaire, à laquelle vient se réunir plus loin un chemin pratiqué immédiatement au penchant du ravin, jusqu'à la source d'où proviennent les eaux qui l'ont creusé, et celui-ci offre une vue charmante. On y voit presque partout des eaux vives jaillissant du milieu des rochers, des bouquets de palmiers élancés, des jardins admirablement cultivés par les Valenciens ou par les Maures, et remplis de grenadiers énormes. Cette belle végétation ne se retrouve qu'à la sortie de Ras-el-Aïn, où se groupent avec grâce des massifs d'aloès géants, couronnés de leurs élégantes girandoles de fleurs.

La route nouvelle est plus austère. A un quart de lieue de la ville s'élève un blockhaus ou petit fortin en bois, dont il faut traverser les fossés sur un pont. L'aspect de ce chemin sauvage et presque nu n'est égayé que par la feuille rude et sauvage des aloès poudreux qui le bordent, et par la rare verdure de quelques palmistes épars, dont la teinte pâle, encore obscurcie par le sable dont les vents la couvrent incessamment, con-

traste à peine et à de longs intervalles avec le fond rouge et brûlé du sol. C'est parmi ces arbustes malades et dégénérés, ornements flétris d'une plaine stérile, que les sangliers, les chacals, les porcs-épics, les délicates gazelles, viennent chercher un refuge contre les progrès du travail et de la culture. C'est au milieu de cette poussière chaude, suffocante comme les cendres d'un incendie, et qu'on respire avec l'air, que les Arabes aiment à goûter le plaisir laborieux d'une chasse pénible et souvent périlleuse. A l'horizon, la chaîne de l'Atlas élance ses pics bleuâtres, et se découpe sur un ciel tout chargé de ces vapeurs blondes et dorées qui accompagnent quelquefois chez nous un beau coucher du soleil d'été. C'est le chemin souvent parcouru par ces populations malheureuses que le paresseux commerce établi entre les diverses tribus pousse nonchalamment dans ces mornes solitudes; ces nomades trafiquants chargent leurs dromadaires, partent et se soumettent aux plus rudes privations, pour un gain problématique, trop heureux s'ils évitent la rencontre des vaga-

bonds arabes dont la singulière industrie exploite ces étranges grands chemins!



Enfin, du sommet d'une éminence, on découvre quatre ou cinq maisons blanches, deux ou trois groupes de cabanes et quelques massifs de verdure qui annoncent Mez-er-Ghin, colonie militaire établie depuis dix-huit mois au plus, et

dont les développements rapides promettent déjà un bel avenir.

Le lac Salé, desséché par les ardeurs de l'été, n'offre aujourd'hui qu'une vaste nappe de sel efflorescent qui étincelle au soleil, comme si la nature avait voulu donner à ces contrées, dévorées par un ciel de feu, quelque image de nos glaciers éternels. Ce plan argenté d'un paysage africain, dont le sombre Atlas occupe le fond, encadre merveilleusement les brillantes évolutions du beau régiment des spahis commandés par l'intrépide Youssouf, qui viennent exécuter devant le prince les jeux belliqueux de la *fantasia.*

La *fantasia* est un exercice arabe dont le nom franc ou italien dément un peu l'origine, mais qui se ressent à la fois de la barbarie numide et de la courtoisie mauresque. Tous les cavaliers du peloton, détachés deux à deux, viennent successivement, au grand galop, faire feu de leurs armes sur la personne qu'ils veulent honorer, ou aux pieds de son cheval. C'est l'acte d'une ancienne liberté qui ne s'aliène pas tout entière,



FANTASIA. ORAN.

[illegible]

[illegible] passage [illegible] le fond, [illegible] commandés [illegible] exécuter [illegible] de la *fan-*[illegible]

[illegible] dans le nom [illegible]



qui se souvient qu'elle est armée, et qui ne se soumet qu'au courage.

Dans ce spectacle, il faut le dire, Youssouf est à lui seul un spectacle : sa jeunesse, sa beauté, le caractère énergique et fier de sa physionomie attirent d'abord les regards. A cette impression se rattachent d'ailleurs plus de souvenirs saisissants qu'il ne compte d'années : le mystère impénétrable de son enfance; les chances aventureuses d'une captivité commencée au berceau et terminée dans un sérail ; l'éclat romanesque et tragique de ses amours, de ses haines, de ses vengeances; la renommée de sa force, de sa bravoure, de ses grands faits d'armes, aussi nombreux que les batailles auxquelles il a pris part, et dont on croirait le récit emprunté aux chants du *Romancero* ou aux pages des chroniques. Youssouf est une de ces figures chevaleresques qui inspiraient les poëtes aux siècles de poésie, une tradition jeune et vivante du vieil Orient.

Les environs du camp sont peuplés de Douares protégés par les spahis. Leurs tentes, en poil de

chameau noir, sont attachées à des pieux fixés dans la terre, ou suspendues par leur sommet aux branches les plus vigoureuses des palmistes. L'ouverture en est très-basse, et la tente elle-même n'est pas assez élevée dans sa plus grande hauteur pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. Les habitants de ces misérables demeures s'y glissent en rampant par l'ouverture, et s'y accroupissent en s'appuyant aux parois intérieures.



C'est là tout le domicile de l'Arabe; mais il est peu tenté de le changer contre un autre, parce qu'il y vit libre et qu'il le transporte avec lui.



LE COLONEL YOUSSOUF.




Raffet
HEBERT sc.

Le retour de Mez-er-Ghin à Oran s'effectuait en trois quarts d'heure, avant le coucher du soleil, à travers les palmiers nains, sous une jolie brise de mer chargée des parfums de tous les jardins qu'elle vient de rafraîchir.

Les montagnes apparaissent au loin comme des blocs de bois de campêche ou d'acajou, et, à mesure que le soleil s'abaisse, la campagne passe par toutes les nuances les plus chaudes du jaune, du cinabre et du brun.

La mer, parsemée de barques aux blanches voiles, ne laisse pas apercevoir une seule ride. Oran se montre enfin, avec ses terrasses garnies de femmes et de fleurs. La ville est en habits de fête comme la nature. Quelques heures encore, et tout ce tableau, éclairé d'un autre jour, dormira, calme et charmant aux yeux, dans cette lumière blanche et un peu azurée de la lune, qui donne tant de charme aux soirées des climats chauds.

Il y avait à la Casbah un grand dîner suivi d'un bal. Mustapha, dans son burnous blanc, décoré de la croix d'officier de la légion d'honneur,

était assis au banquet à la droite du prince, et, près de Mustapha, Ben-Cadour, autre guerrier



renommé. Au bal, les femmes indigènes ne pouvaient être représentées que par les juives, heureuses d'étaler pour la première fois, dans une fête européenne, d'élégants et somptueux vêtements couverts d'or et de pierreries; mais elles ne dansaient pas. Dans les contrées ardentes du Midi et de l'Orient, où le repos passe, avec quelque

raison, pour le plus parfait des plaisirs, la danse n'a d'autre mérite que d'amuser les yeux. On voit danser.

Il est presque inutile de dire que l'attention des militaires européens s'était principalement fixée, pendant toute la soirée, sur le vieux Mustapha Ben-Ismaïl, ce brave compagnon de nos armes, dont le nom se mêle à la plupart des succès de l'armée d'Afrique : son œil aigu et pénétrant; son nez recourbé, qui lui donne quelque chose de la physionomie d'un épervier; l'expression vive et mâle encore de cette nature énergique, qui porte sans effort le poids de quatre-vingts hivers, décèlent une de ces organisations fortement trempées qui semblent avoir été formées pour les batailles et pour la gloire. Lorsque les Français prirent Alger, en 1830, et firent appel à la haine des Arabes contre les Turcs, ils trouvèrent de l'écho dans le prince d'Oran; le vieux cheikh et marabout Mahiddin, père du trop célèbre émir Abd-el-Kader, leva l'étendard de la révolte contre le bey; l'élan de la population arabe triompha de la bravoure et de la discipline turques; l'insur-

rection gagna le pays et la ville même de Tlemcen, où commandait, en qualité d'aga, un septuagénaire intrépide et robuste : c'était Mustapha Ben-Ismaïl. Sans communication avec le bey d'Oran, prince tunisien dont la puissance éphémère et nominale avait succédé à celle du bey turc Hassan ; dénué de toutes les ressources, à l'exception de celles qu'il pouvait trouver dans son courage, Mustapha entreprit de résister avec deux ou trois mille Turcs ou Coulouglis, de tout sexe et de tout âge, dans une ville où ses ennemis composaient plus de la moitié de la population, à l'insurrection universelle des Arabes. Il avait pour cela cinq cents fusils tout au plus, et une place fermée à tous secours. Pendant cinq ans et demi cependant, Mustapha soutint sur les murs et dans les rues de Tlemcen un siége non interrompu contre les peuples de la province d'Oran, de Maroc et du désert, qui se succédaient avec une infatigable obstination sur un champ de bataille toujours occupé : lutte héroïque et patiente, qui ferait honneur aux troupes les plus aguerries, et qui ne s'explique à l'esprit



MUSTAPHA BEN-ISMAIL.


Raffet
HEBERT sc

que par la constance invincible des musulmans, accoutumés à tout braver et à tout souffrir. Elle offrit toutefois, on le croira sans peine, bien des chances et bien des fortunes diverses. Plusieurs fois les Arabes parvinrent à refouler jusque dans un quartier du méchouar de Tlemcen les Coulouglis chassés de rue en rue, de ruine en ruine,



et chaque fois la valeur persévérante et désespérée des soldats de Mustapha Ben-Ismaïl leur rendit en peu de temps la possession du terrain qu'ils avaient perdu. Pour comprendre cette guerre de

tous les jours au cœur d'une ville africaine, il faut se faire une idée de Tlemcen, vaste amas de ruines romaines et mauresques, ville immense, mal peuplée de rares habitants, issus de races différentes, cantonnés dans quelques quartiers, et nourris dès l'enfance, de génération en génération, à se disputer la propriété exclusive du cadavre de cette vieille cité, qui fut la capitale de la Mauritanie.

L'autorité du cheikh Mahiddin passée aux mains d'Abd-el-Kader son fils, celui-ci obtint du gouvernement français le titre d'émir et les conditions d'une paix qui devait nous être bien funeste. Abd-el-Kader en profita pour appeler tous les Arabes au siége de Tlemcen, où il fut vaincu. Mustapha, maître de sa tente et de son cheval, était près de le saisir, quand un ordre des Français l'arrêta, et vint réduire à l'inaction cette brave milice turque, dont la valeur impassible balançait, seule, un pouvoïr déjà rival du nôtre, et que venaient de créer nos efforts aveugles et persévérants. La garnison du méchouar garda cependant la place, et continua la guerre des rues pendant deux ans

encore, en combattant tous les jours; et ce ne fut qu'en janvier 1836 que Mustapha livra la ville au maréchal Clauzel.

Depuis l'occupation de Tlemcen par l'armée française, le vieux capitaine servit fidèlement dans ses rangs, avec une bravoure et des talents militaires qui lui méritèrent le grade de maréchal de camp et la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la Tafna, il contribua au salut d'une colonne française. A la Sickak, il fut blessé



en enfonçant l'infanterie arabe. Plus nouvellement, suivi de ses fils, dont le dernier n'avait que sept ans, il mit en déroute, dans diverses

rencontres, les cavaliers d'Abd-el-Kader, et plusieurs périrent de sa main. Le récit de tant de beaux faits, que nos soldats se racontaient les uns aux autres, avec de curieux détails, comme les guerriers d'Homère, prêtait ainsi à cette veillée de repos et de plaisirs quelque chose de la solennité d'un épisode de l'épopée antique.

Le mercredi 25 septembre le prince commença la journée par une revue des excellentes troupes qui sont placées sous les ordres du colonel Devaux. Là se déployaient deux bataillons du quinzième léger, deux bataillons du premier de ligne, le premier bataillon léger d'Afrique [1], plusieurs compagnies de pionniers, six pièces de campagne, six pièces de montagne, une batterie de réserve sans matériel, une compagnie du génie, et, en cavalerie, cinq escadrons du deuxième de chasseurs, magnifique régiment du colonel Randon; quatre escadrons de spahis, et le train : tout cela était imposant d'aspect, bien portant, bien tenu, bien exercé, brillant de jeunesse et de cou-

[1] Ce bataillon s'est rendu célèbre, depuis l'époque à laquelle appartient cette relation, par la belle défense de Mazagran.

rage, admirable d'ordre, de précision et de discipline. Après la revue de cette notable et digne portion de notre brave armée africaine, défilèrent, dans un ordre bien moins régulier sans doute, et nécessairement fort bizarre aux yeux d'un Européen, les nombreux guerriers des tribus alliées, Douares et Smélas, conduits par Mustapha et El-Mezari, et qui s'étaient tenus jusqu'alors derrière le front de la division. Puis recommença l'infaillible *fantasia,* exécutée dans une proportion énorme par cent cinquante cavaliers à la fois, détachés tour à tour de cette multitude confuse et sauvage, qui se précipite dans l'espace en poussant d'horribles cris, en livrant aux vents les plis de ses larges burnous, et en faisant voler sous les pieds de mille chevaux impétueux le sable rouge et brûlant de la plaine.

Le jeudi 26 septembre, à cinq heures du matin, on quitte la Casbah; on laisse de côté ce fort de la Mouna, degré inférieur des fortifications de l'ouest, et on suit le chemin neuf ouvert en grande partie dans le roc vif, par les soins du génie, pour établir une communication facile

entre Oran et Merz-el-Kebir. Merz-el-Kebir, où l'on arrive à six heures, et qui a conservé ses fortifications espagnoles, est le véritable port d'Oran, dont la rade n'est pas abritée.



Le vent était favorable; *le Phare* et son équipage prennent rapidement la direction d'Alger.

Vers midi le golfe achève de dessiner son anse profonde, large croissant au fond duquel repose Mostaganem. Le bâtiment cingle sous de larges cavernes dans lesquelles on assure que les lions viennent chercher un abri pendant la saison des pluies. La côte n'offre plus çà et là que les tombeaux des santons, placés toujours, selon l'usage, sur les points les plus élevés. La terre s'étend jaune et nue jusqu'à l'horizon des montagnes bleues qui la séparent du désert.

Le vendredi 27 on aperçoit Sidi-Feruch, où



débarquèrent les Français en 1830, sous les ordres du général Bourmont, entreprise aussi habile dans sa conduite et aussi grande dans son accomplissement qu'elle avait été hardie dans sa conception, et qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes.

Le convoi salue Sidi-Feruch, et bientôt après apparaissent les belles collines du Sahel, dont la riche verdure est semée çà et là de blanches habitations. Peu à peu les aspects se rapprochent et les détails deviennent plus distincts, les palmiers montent dans l'air d'un seul jet, des caroubiers gigantesques étalent leurs vastes rameaux, quelque chose se meut au rivage; déjà des barques nombreuses courent emportées par leurs voiles triangulaires : tout annonce l'approche

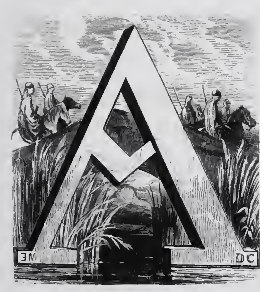
d'une grande ville. Enfin le rideau vert de l'horizon se déchire, un large sillon blanc descend du sommet des coteaux, et va s'épanouissant toujours jusqu'à la mer : on dirait un éboulement du terrain qui a mis le sable à découvert, une crête de rochers nus qui percent le sol, une carrière de marbre qui vient de s'ouvrir. — C'est Alger.



ALGER.



ALGER.



LGER a la forme d'un triangle dont la base repose dans la mer, clouée à l'est par la porte Bab-Azoun, et à l'ouest par la porte Bab-el-Oued. Le sommet se couronne de l'imposante masse de bâtiments qui porte le nom de Casbah. Entre la porte Bab-Azoun, qui s'ouvre

sur les riants coteaux de Mustapha, et la porte Bab-el-Oued, qui est défendue par le fort des Vingt-quatre heures, s'avance une jetée dominée à son extrémité par le phare. C'est là l'entrée du port, étroit espace mal défendu contre les vents d'est.

A mesure que l'on approche, l'aspect de la cité devient éblouissant. L'œil a peine à reconnaître une ville dans cette agglomération de bâtiments sans toits et presque sans fenêtres, d'un blanc mat, quelquefois légèrement doré, d'où s'élancent de hauts cyprès, d'immenses platanes, et surtout des figuiers dont le feuillage dessine brusquement ses noirs massifs sur le front pâle de la ville maure.

De chaque côté s'élève le Sahel, large plateau qui sépare la Méditerranée de la plaine de Metidja. Sa surface, creusée çà et là de nombreuses vallées, ou sillonnée d'anfractuosités profondes, est couverte de fraîches et blanches habitations qu'ombragent des arbres magnifiques; c'est dans une de ces délicieuses demeures, sur le coteau de Mustapha, que Cervantes subit cette captivité

si riche en inspirations, qui produisit *Don Quichotte.*

Ces collines verdoyantes s'avancent comme les cornes d'un croissant, à l'est jusqu'au cap Matifou, à l'ouest jusqu'au promontoire de Sidi-Feruch. Au-dessus se détachent les sommets de l'Atlas, qui confondent et perdent leurs contours bleus dans le fond bleu du ciel.

Bientôt nous distinguons les navires qui couvrent la rade : tous ont hissé leurs pavillons, pavoisé leurs mâts ; des nuées de mousses pendent aux gréements et agitent leurs chapeaux de paille.

Le bâtiment court ; il est au port : l'amiral Bougainville vient recevoir le prince dans le canot royal, au milieu du *hourra* des navires et du salut retentissant des forts ; il le conduit à terre sous la voûte de la Marine.

Le maréchal Valée, accompagné de l'état-major de la colonie et de l'armée, dans lequel on distingue le colonel de Salles, gendre du gouverneur, embrasse le prince royal. Le cortége suit la rue de la Marine, presque entièrement reconstruite par les Français, traverse la place du Gou-

vernement en laissant à gauche la seule mosquée monumentale d'Alger, et puis descend sous une



voûte sombre de l'ancien palais du dey, qui conduit par des ruelles obscures, étroites et d'un accès difficile, à la résidence du maréchal gouverneur,

où des appartements sont préparés pour le prince.

Le cortége s'avance lentement, et, par intervalles, assez difficilement, à travers une multitude presque impénétrable. Sur tout son chemin se presse une population immense, contenue, non sans peine, mais avec douceur, par les admirables troupes de la garnison; elle accourt de tous les points, elle encombre toutes les rues, elle s'entasse à toutes les fenêtres, elle couvre toutes les terrasses. Les ondulations de la foule, le mouvement des soldats, le piétinement des chevaux, soulèvent des nuages, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, une atmosphère de poussière; il semble voir une mer tumultueuse soulevée par la tempête; on croit en entendre les bruits; les cris de réjouissance se mêlent au retentissement des salves d'artillerie, et complètent cette fête d'Afrique éclairée par le soleil de midi.

Le palais du gouverneur ne répond pas mieux d'abord que la plupart des palais d'Orient à la splendeur de son nom; mais l'apparence de son extérieur, modeste jusqu'à la simplicité, ne sert qu'à relever, par un contraste piquant, l'éclat in-

térieur de ce beau séjour. On parcourt en entrant une longue galerie, dont la voûte est sculptée d'arabesques et le pavé couvert de mosaïques;



quelques degrés en marbre conduisent ensuite à une cour carrée, décorée de péristyles superposés, qui forment les trois étages de la maison. Des colonnes de marbre blanc, entourées de baguettes en spirale, et couronnées de riches chapiteaux composites peints et dorés, supportent des arcs élégants; dans les étages supérieurs, les co-

lonnes sont unies entre elles, jusqu'au tiers de leur hauteur, par des rampes en bois tourné, remarquables par la délicatesse du travail. Chaque colonne est surmontée d'un pilastre en faïence.



Au-dessus de l'entablement règne une frise, également en faïence, qui forme, en courant sur les arcs, l'ensemble le plus agréable aux yeux.

La cour est bordée de plantes grasses, d'arbustes variés, de fleurs odoriférantes, qui mêlent leurs couleurs et leurs parfums; au milieu, une fontaine élégante lance un jet d'eau continu qui retombe en pluie sur une corbeille de fleurs, dont son bassin est le centre.

Le pavé, les murailles jusqu'à la hauteur de cinq pieds, les marches des escaliers sont revêtus de faïences émaillées; les parois sont blanchies à la chaux.

Chaque étage est composé de quatre galeries à jour. Dans chacune d'elles de vastes portes s'ouvrent sur de longues pièces dont les fenêtres



prennent jour sur la cour; des divans couverts de brocards règnent partout; des glaces de Ve-

nise, des meubles anciens, quelques meubles modernes placés çà et là, forment une décoration incomplète et peu commode, mais d'un effet pittoresque et piquant. Une *vela* plonge la cour dans une ombre transparente et douce, en interceptant les rayons du soleil sans diminuer sensiblement la lumière.

Les habitations d'Alger sont parfaitement appropriées au climat et aux besoins des Orientaux; notre civilisation plus exigeante a cru devoir importer les productions d'un goût nouveau parmi les décorations naturelles au pays, et les constructions récentes forment un contraste frappant avec les monuments moresques. On ne peut se dispenser d'avouer que le résultat de la comparaison n'est pas de nature à satisfaire l'amour-propre de nos compatriotes. Les quartiers nouvellement bâtis, d'ailleurs somptueux et bien aérés, ont cette uniformité désespérante qui rend les villes modernes de l'Europe si ennuyeuses par leur fatigante monotonie.

Alger a peu de monuments. La principale mosquée, ainsi que nous l'avons dit, mérite

seule l'attention. C'est un superbe édifice. On suit pour y pénétrer plusieurs passages qui aboutissent à une grande porte à deux battants, et on entre dans une cour en parallélogramme, autour de laquelle règne un double rang de colonnes. Dans l'un des angles de cette cour, une petite cour séparée renferme une fontaine destinée aux ablutions, et qui est ombragée par de magnifiques saules pleureurs.

A la grande porte, on passe des babouches sur la botte profane des Européens, pour qu'elle n'apporte rien d'impur dans le lieu saint. C'est là que se déchaussent les croyants, qui n'entrent jamais dans la mosquée qu'à pieds nus; et ce renversement de l'usage établi, que notre costume rend indispensable, aboutit au même but.

Le muphti place, en signe de respect, un châle rouge sur son immense turban blanc, et accompagne le prince dans la visite de la mosquée.

C'est l'heure consacrée à l'instruction religieuse. Quelques vieux ulémas, assis sur des tapis et adossés à la muraille, président aux exer-



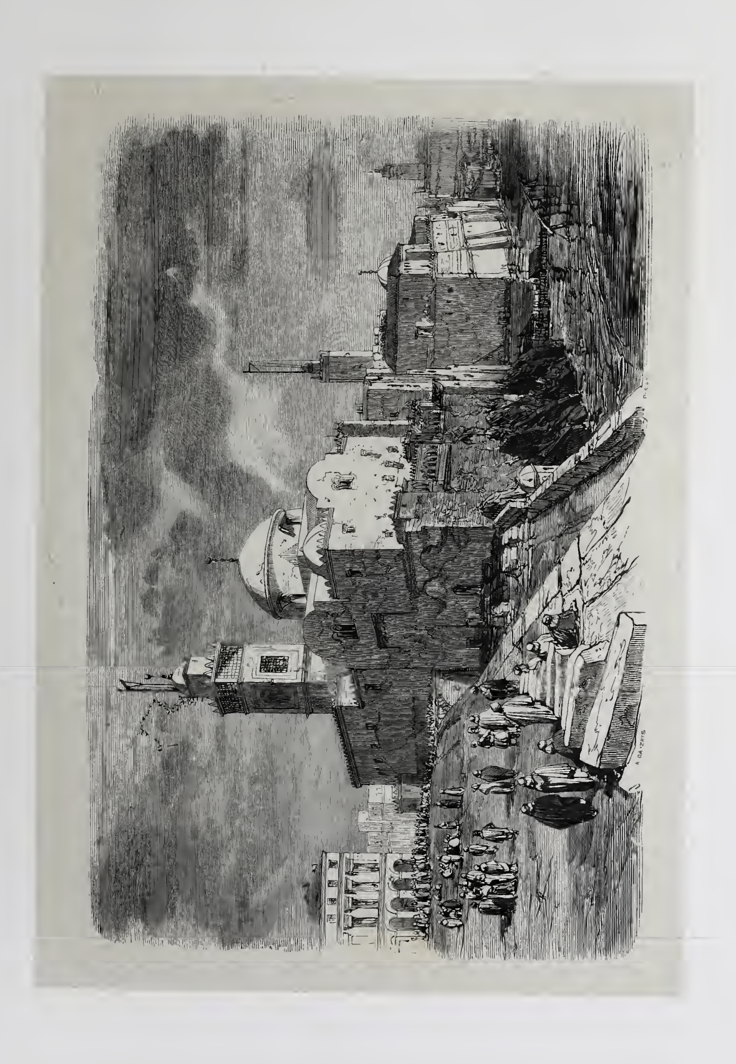
LA PRINCIPALE MOSQUÉE D'ALGER.

[illegible]

[illegible] marches au [illegible] qu'elle n'ap[illegible] [illegible]. C'est là [illegible] qui n'entrent [illegible] et ce [illegible]

[illegible]

[illegible]



cices d'une vingtaine d'enfants qui psalmodient l'Alcoran d'une voix claire et argentine; à chaque verset, chaque vieillard incline doucement la tête en signe d'approbation, et les versets se succèdent sans fin dans leur mélopée monotone.



On aperçoit çà et là des musulmans en prière, couchés sur la face au pied des colonnes. D'autres, qui ne sont qu'agenouillés, balancent gravement la partie supérieure de leur corps, jusqu'à ce que leur tête ait touché la terre neuf fois de suite.

Un grand tapis manque à la décoration intérieure de l'édifice. Le prince le promet au muphti, et sa promesse a été accomplie.

Toutes les colonnes de cette cour claustrale sont éblouissantes de blancheur; le pavé est partout couvert de riches tapis ou d'une natte en paille jaune foncé, liée avec des rubans rouges et verts; la chaire où parle le muphti est peinte en rouge et vert. On est frappé en entrant de la fraîcheur de cet édifice, de son excessive propreté,



de la recherche qui a présidé aux moindres détails de sa construction, et du calme religieux qu'il inspire. Un balcon élégant qui s'ouvre sur la mer laisse apercevoir ces riants coteaux de Mustapha,

dont un grand homme a immortalisé le souvenir.

Cette mosquée est maintenant pressée de tous côtés par les constructions nouvelles; elle forme une des faces de la place du Gouvernement, point central de la ville basse autour duquel s'exerce l'industrie des colons.

A Alger comme partout, les juifs exploitent en grande partie le monopole du commerce. Ils ont de nombreuses boutiques, où l'on voit accumulés les foyers de pipe en terre ou en bois orné de cuivre, les tuyaux de cerisier ou de jasmin, les blagues brodées de paillettes, les cordons chefs-d'œuvre de passementerie et de goût, les flacons d'essence de rose, et une foule de petits riens dorés, tissés, ornés de soie ou de filigranes d'or et d'argent, qui ressemblent à des jouets d'enfants, et qui émerveillent le peuple arabe, si facile à éblouir.

Tous ces objets sont amassés avec ordre dans une boutique basse, étroite, et qui paraît à peine suffisante pour renfermer le marchand; l'acquéreur se tient debout devant la porte, et débat la valeur de ses emplettes, poussé, froissé, foulé par

les gens, les chevaux, les dromadaires, les ânes qui encombrent la circulation.



Plus loin, les Maures étalent les riches étoffes et les burnous blancs de Tunis, les burnous noirs de Mascara, les bottes de Maroc, les yatagans de

Flissa. Leurs boutiques, plus vastes que celles des juifs, sont ordinairement entourées d'un cercle de Kabyles et d'Arabes qui convoitent ces richesses d'un œil fixe et brillant.

D'autres marchands offrent aux passants différentes qualités de tabac apprêtées pour des usages divers. On trouve ordinairement près de ceux-ci la boutique du barbier, qui rase la tête pour un prix fort modique, au moyen d'un petit fragment de rasoir parfaitement aiguisé, et promené sur le crâne d'une main si adroite et si légère, que cette toilette devient, dit-on, un plaisir. La barbe est ensuite peignée, les moustaches parfumées, le turban roulé avec toute la grâce requise. On a le droit alors de s'asseoir sur le divan circulaire qui embrasse la boutique, et que le barbier occupe toujours pendant l'opération, tandis que *la pratique* qui la subit, la tête saisie entre les genoux de l'artiste, fume patiemment quelques chibouques en prêtant une oreille plus ou moins complaisante à ses interminables récits. Le barbier d'Alger est encore le barbier babillard des *Mille et une nuits.*

Les cafés maures sont fréquentés par toutes les classes et à toutes les heures du jour ; il est inutile de dire que le prix d'une tasse de café est approprié à cette énorme consommation. Un Européen généreux paye ordinairement sucre et café avec un sou, et le sourire de satisfaction qui épanouit les lèvres du garçon prouve assez que cette rétribution modeste lui promet un pourboire honnête.

La ville haute, avec ses rues escarpées, étroites et sinueuses, a été respectée, et les Maures y font toujours leur résidence. Les hôtels des grandes familles turques sont comme perdus au milieu de ce labyrinthe de petites masures; mais quand un guide intelligent vous fait pénétrer dans ces délicieux séjours où règne une éternelle fraîcheur, on y éprouve un bien-être si pur et si doux, qu'on ne tarde pas à oublier le *confortable* européen des hôtels de la place du Gouvernement.

C'est dans la partie inférieure de la ville que sont situés les bains, dont nous visitons l'établissement le plus important.

On entre d'abord dans une rotonde recouverte

d'un dôme d'où se répand la lumière : cette salle est blanchie à la chaux; les chapiteaux des colonnes qui la soutiennent sont peints de diverses couleurs; une fontaine jaillit au milieu. Deux petites galeries superposées construites en bois occupent une moitié de cette vaste pièce; de larges matelas couverts d'étoffes de laine ou de riches tapis de Smyrne sont disposés de manière à offrir toutes les commodités d'un doux repos. On fait monter les visiteurs dans ces galeries, en réservant la plus élevée à la personne la plus éminente; là, on les dépouille de leurs vêtements, qui sont remplacés par une pièce d'étoffe roulée autour des reins, et qui descend jusqu'au milieu des jambes; puis chacun d'eux est saisi par trois garçons baigneurs d'une robuste beauté. Leur peau brune et leur barbe noire font ressortir l'éblouissante blancheur de leurs dents, et leurs prunelles d'un gris pâle, noyées dans le blanc azuré de l'œil, donnent à leur regard une expression singulière et sauvage.

On traverse d'abord deux salles dont la température, graduée avec soin, conduit par une tran-

sition supportable, mais non pas insensible, à la salle de l'étuve; c'est une rotonde plus vaste que la première; de petites ouvertures carrées pratiquées dans le dôme, une lueur incertaine tombe sur l'épaisse vapeur d'eau chaude dont la salle est remplie. Au centre, à hauteur d'appui, s'élève un massif en maçonnerie, autour duquel sont creusées de petites niches d'où s'élancent des filets d'eau presque bouillante.

Les dalles sont chauffées par des calorifères, et la température de la salle est si élevée, qu'après être resté quelques minutes soumis à son influence énervante, on se laisse conduire nonchalamment à une place où l'on se couche de soi-même, tant les jambes sont devenues incapables de supporter le poids du corps. C'est là qu'on subit la longue opération du *massage* et des frictions, au bruit monotone des versets sacrés. Ce n'est pas tout : le patient, saisi avec adresse par des mains agiles et exercées, entend crier une à une toutes ses articulations; on le tord, on l'étend, on le roule en boule, on le retourne sur lui-même, comme le corps flexible du *clown*,

et l'un des serviteurs lui pince successivement chaque vertèbre de l'épine dorsale, tandis que les deux autres profitent de ses soubresauts involontaires pour tirer ses jambes et ses bras en sens inverse, et faire ainsi craquer toutes ses articulations à la fois. On peut s'estimer heureux alors si la sage prévoyance d'un ami vous a appris les mots *Barca chelif* (assez! laissez-moi!) qui font cesser comme par enchantement ce laborieux exercice de gymnastique.

Le corps est ensuite frotté de gants de poil de chameau, inondé d'eau de savon parfumée, frotté d'une pâte onctueuse, et aspergé d'eau tiède.

Enfin, rien ne manque à un bain complet. Le corps enveloppé de bandes d'une laine très-fine, et la tête d'une sorte de turban roulé, on est reconduit, avec une gravité qui ne s'est pas démentie un seul instant, sur le lit disposé dans la première pièce; on y reçoit tour à tour une pipe chargée d'excellent tabac, un café léger et une limonade excellente. L'eau de fleur d'orange coule autour de la couche de repos, des parfums enivrants s'y consument, et au son plus assoupissant

des voix qui s'apaisent, les membres doucement frottés d'une main légère à travers les étoffes qui les couvrent, on cède ordinairement à un délicieux sommeil, enchanté par les plus charmantes rêveries. Tels sont les bains d'Alger.

Le palais du gouverneur avait pris un air de fête; les galeries étaient émaillées des fleurs les plus variées; la corbeille du milieu de la cour, enrichie de plantes splendides, répandait un parfum agréable et doux; l'eau jaillissante retombait en perles sur les corolles épanouies: l'animation et la vivacité françaises remplaçaient dans cette demeure les habitudes nonchalantes de la vie orientale. Une table dressée dans la cour du palais reçut les autorités de la colonie; MM. Blanqui et Hase y représentaient l'Institut. On y remarquait M. de Breteuil, pair de France, dont le fils, simple spahi, a gagné les épaulettes par sa bravoure.

Le 28 le prince et le maréchal visitent les hôpitaux réunis du Dey et de la Salpêtrière, situés à une demi-lieue de la porte Bab-el-Oued, et les braves soldats qui y reçoivent les secours de la

médecine avec une résignation aussi admirable que leur courage. Les délicieux jardins du dey,



devenus dépendances de l'hospice, servent de promenade aux convalescents; les jasmins, les orangers y parfument l'air et y jettent leurs rameaux épars à travers les larges feuilles des bananiers. Un pavillon élégant, l'ancien kiosque du dey, est réservé aux officiers.

Après avoir passé devant le fort des *Vingt-quatre heures*, et jeté un coup d'œil rapide sur l'élégante mosquée de Sidi-Abderaman, on arrive en traversant la ville à la plage de Mustapha, sur les sables de la mer, où le prince procède à la revue des troupes de la garnison.

La milice a des sapeurs, des canonniers et des pompiers comme la garde nationale de la mère patrie, et l'on croirait, à la tournure martiale de ces soldats citoyens, que nos braves légions parisiennes sont venues faire un moment le service d'Alger.

L'armée, sous les ordres des généraux Rulhières, de Dampierre et de Rostolan, a huit bataillons, quatre escadrons, huit bouches à feu, le génie et l'administration. En venant partager les travaux de cette héroïque armée, le prince royal a voulu lui apporter les récompenses si bien méritées qui lui ont été décernées par le Roi. Il distribue aux officiers et aux soldats celles qui leur sont destinées, et remet au brave lieutenant-colonel du 2e léger, Changarnier, le brevet de colonel de ce régiment, déjà si célèbre dans nos fastes



REVUE A ALGER.



militaires d'Afrique, où il ne peut manquer d'acquérir de jour en jour, sous son habile chef, de nouveaux titres de gloire.

Une foule innombrable et bigarrée se presse pour admirer la belle tenue des troupes ; de longues files de femmes voilées, conduites par des négresses, sillonnent comme de blancs fantômes cette multitude diverse de costumes et de couleurs, où, sur des masses de burnous se détachent au vif les modes des femmes européennes, l'habit caractéristique des Espagnols et des juifs, et surtout la peau luisante des nègres à turbans blancs. Le retour n'est pas facile au milieu de cet océan de population dont les flots s'ouvrent à peine devant les omnibus, les fiacres, les caravanes de chameaux ou les longues files d'ânes, pour se refermer aussitôt; la voie ne s'élargit que devant les efforts des chiaoux et de Karamoussa, espèce d'officier de police volontaire, qui s'est imposé à lui-même le singulier devoir de régler les écarts de la jeune population, et qu'on pourrait appeler à ce titre le cadi des enfants ; mais les coups de bâton, qui se distribuent autour de lui avec une

rigide impartialité, ne manquent jamais de rétablir l'ordre, et il ne reste bientôt de cette orageuse agitation qu'une rumeur où se confondent



les cris rauques des Africains, et les jurements des Espagnols, des Allemands, des Français, comme le bruit vague et sourd d'une tempête qui finit.

Le dimanche 29 le prince et le maréchal vont

entendre la messe à la cathédrale de Saint-Philippe, contiguë au palais du gouverneur. Monsieur d'Alger, le vénérable abbé Dupuch, les reçoit avec pompe et célèbre l'office. L'église est une ancienne mosquée, consacrée au culte catholique avec tant de précipitation, que ses murs, affranchis par exception de l'odieux badigeon si cher à nos curés, et qui serait, peut-être, ici de rigueur, étalent encore de toutes parts les versets de l'Alcoran. Hâtons-nous d'ajouter, cependant, pour qu'on ne tire pas de cette observation une conséquence trop rigoureuse, que ces passages, traditionnels dans la langue, et qui vivent ineffaçablement dans la mémoire du peuple, appartiennent tous à la morale universelle des religions, sans toucher d'aucune manière aux principes du dogme, et qu'ils sont traduits pour la plupart de nos écritures sacrées. On peut s'en rapporter sans crainte aux lumières d'un prélat aussi éclairé que pieux sur leur appropriation à la décoration d'une église chrétienne.

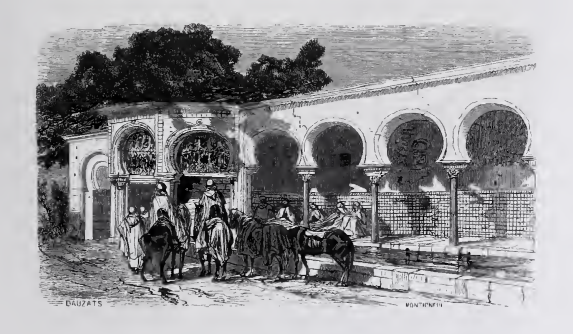
Le prince visite ensuite les jardins d'essai de Kouba et de Birmadreis. Cette partie du massif

est cultivée comme en France, avec une économie du terrain si parfaitement entendue, qu'il n'en a pas été perdu le plus petit espace possible.



La route que le duc de Rovigo fit tracer et exécuter est superbe. Des cactus immenses, des aloès dont les hautes tiges en fleur s'élancent comme des candélabres gigantesques, des caroubiers au feuillage épais et luisant, des arbousiers dont le fruit rouge ressemble à la fraise, des pistachiers-lentisques, des jujubiers, des oliviers

d'une proportion énorme, opposent les uns aux autres les teintes variées de leur feuillage avec une incomparable harmonie, et charment le regard de l'aspect le plus riant. A Bir-Kadem un café maure dessine ses élégantes arcades de marbre blanc sur le feuillage d'un vaste pin qui le recouvre comme un sombre dôme. Des Maures assis nonchalamment fument et boivent le café par intervalles, tandis que les voyageurs désaltèrent leurs montures au large abreuvoir qui règne au pied des arcades.



La belle ferme de M. Urtiz, située entre Kouba et Birmadreis, appelle surtout l'attention par la

richesse de ses plantations d'oliviers et de mûriers, et par la beauté de ses troupeaux.

Le massif d'Alger, sauf une ligne qui s'étend de Douera à Torre-Chica, est aussi bien cultivé qu'il le serait en Europe, et il renferme déjà une population de plusieurs milliers d'habitants de tous pays. C'est de là qu'avec la paix, le travail, la persévérance et de bons soins administratifs doit sortir un véritable peuple algérien.

Un bal offert par la ville au prince royal termine la journée.

Un toit provisoire couvre la cour étincelante de lumière. Les uniformes brillants et variés des officiers, les vêtements splendides des Maures, des Arabes et des juifs, donnent à cette fête une physionomie du plus agréable effet, où se confondent merveilleusement l'aisance élégante de l'Europe et la magnificence orientale. Les regards sont surtout attirés par le public indigène qui, penché aux galeries supérieures, suit avec étonnement les mouvements cadencés des danseurs, et semble méditer profondément sur les manifestations d'une joie incompréhensible pour lui.



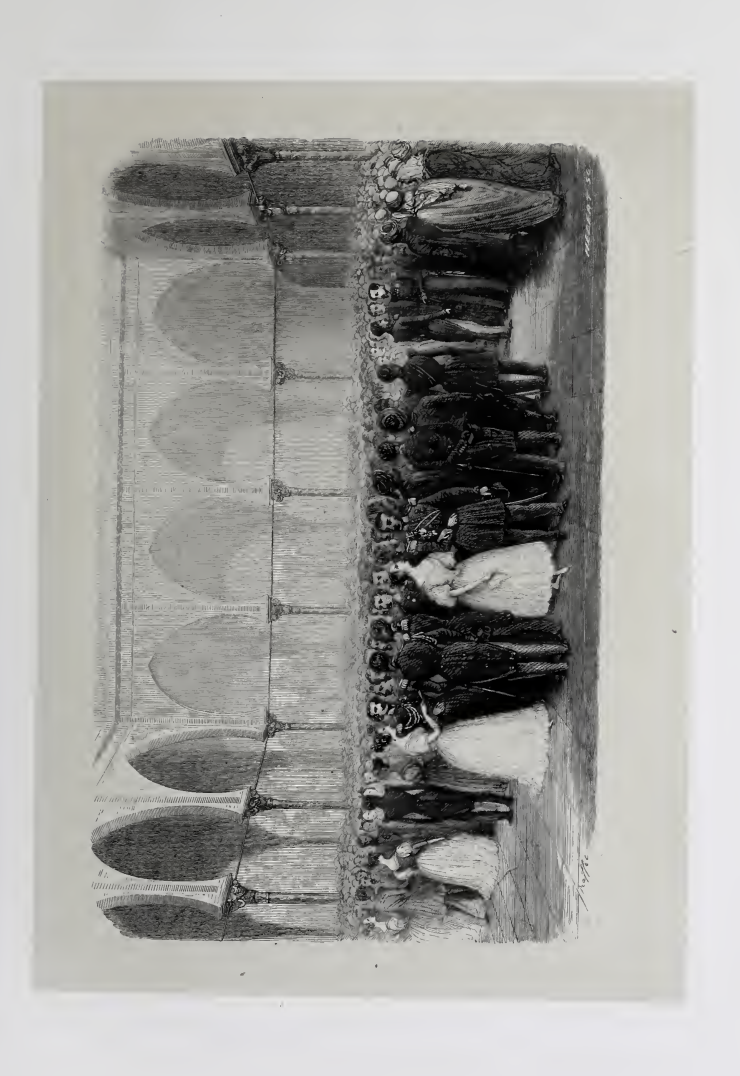
BAL A ALGER.

[illegible]

[illegible] millions d'habitants de [illegible] qu'avec la paix, le travail [illegible]

[illegible]

[illegible] Les uniformes brillants et variés des [illegible] splendides des [illegible] donnent à cette [illegible] agréable effet, où se con- [illegible] l'aisance élégante de [illegible]



Au premier étage, dans un petit appartement richement orné, le prince reçoit les muphtis, les cadis et les ulémas, qui lui adressent quelques paroles empreintes, à leur manière, d'une gracieuse et poétique éloquence. Du côté opposé à celui qu'occupent ces graves personnages, une trentaine de dames et de demoiselles juives forment avec eux un délicieux contraste. Leur riche parure accompagne harmonieusement de jolies



têtes, que surmonte une longue feuille d'argent découpée à jour avec une délicatesse et un goût

merveilleux, qui part du front, s'élève à deux pieds, et sert d'appui à un voile de gaze flottant jusqu'aux talons. Cet ornement noble et gracieux est rattaché au visage par un fichu élégant qui embrasse le cou et se noue sous le menton. Les enfants, assis sur les tapis, cachent à demi leurs jolies têtes entre les genoux de leurs mères; mais tant de grâce et de beauté laissent sans émotion l'impassible gravité des musulmans. Le préjugé de race, qui s'éteint chez nous chaque jour davantage, conserve encore toute sa force parmi les peuples méridionaux; rien ne saurait leur faire franchir la limite qui les sépare d'une race abjecte et déchue à leurs yeux : ce sentiment, qui se manifeste dans les occasions les plus ordinaires de la vie, n'avait garde de s'effacer alors que tous les yeux étaient fixés sur eux. Ces jeunes femmes, dont la plupart sont charmantes, resteraient isolées au milieu des fêtes, si les Européens et les Juifs partageaient pour elles le froid dédain des Arabes.

Dans la pièce du fond, qui est tendue à la turque, des musiciens maures, entourés d'un

auditoire où l'on n'admet que des hommes, psalmodient des refrains dont la gaieté, d'un goût suspect, explique assez l'absence des femmes.



Les contredanses françaises font place à un concert et à une danse de nègres; trois d'entre eux portent de grosses caisses, comme celle de notre chorégraphe d'Oran, mais de différentes

dimensions; deux autres choquent brutalement des cymbales, dont le son retentissant n'a jamais pu chatouiller agréablement que des oreilles noires; le corps du ballet est armé de ces fameuses castagnettes à queues de vache, que nous avons déjà vues figurer dans un concert du même genre. Il faut se prêter à l'illusion avec une extrême complaisance pour imaginer qu'ils jouent un air.

La danse commence. Les Africains secouent nonchalamment les épaules, et lèvent avec peine un pied; puis lèvent l'autre, d'un air si morne et si fatigué qu'on les croirait volontiers disposés à s'endormir, s'il était possible de dormir au bruit de leur musique.

Quand on connaît leur pantomime accoutumée, on prendrait d'abord la sage sobriété de leurs gestes pour une réticence de bon goût, commandée par le respect qui est dû aux dames; mais au bout de quelques instants il faut renoncer à cette explication bienveillante. Le ballet s'anime par degrés, il s'éveille, il sautille, il bondit, il arrive à l'emportement, à la frénésie, à

la fureur; le bruit redouble, le fracas augmente, les danseurs enchérissent les uns sur les autres



en sauts prodigieux qui semblent imités du tigre; mais ce féroce animal n'a pu leur enseigner, dans sa chasteté sauvage, les attitudes obscènes et les gestes révoltants dont ils épouvantent leurs spectateurs, jusqu'au moment où les femmes, le visage couvert de leurs mains, et les hommes, la rougeur au front, se hâtent de remplacer

[illegible] par [illegible]
[illegible] sur la
[illegible]
de [illegible] au bord du
[illegible]
[illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible] des [illegible]. Lorsque
les convulsions ont entièrement effacé l'impres-
sion que les morts auraient [illegible], [illegible], les
[illegible] peints et accompagnés d'une petite ligne
noire qui simule la prolongation de l'ouverture
de l'œil, les ongles des pieds et des mains teints
en rouge [illegible]
[illegible]
[illegible] par une
[illegible]
[illegible]
[illegible] qu'on [illegible]
[illegible] à leur front,
[illegible]
[illegible]
[illegible] de-



vient bientôt si désordonnée qu'aucune plume n'oserait en entreprendre la description.

Le 30 le prince sort en calèche à six heures du matin pour visiter les camps de l'ouest. Il passe au pied du fort de l'Empereur, qui domine Alger. Le pays est boisé, pittoresque, animé aux portes de la ville; les aloès jettent leurs feuilles élégantes qui se mêlent, se courbent gracieusement et forment des haies impénétrables; le cimetière turc émaille de ses pierres blanches le versant d'un coteau que nous contournons, entre Alger et les jardins du dey : de nombreux musulmans sont en prière aux pieds de ces simples monuments; le bruit de la cavalcade les distrait à peine de leur pieuse occupation; ils lèvent la tête, puis reprennent aussitôt leur posture méditative. A une lieue de là on traverse Delhi-Ibrahim, village allemand de sept à huit cents âmes. A une demi-lieue plus loin, les cultures deviennent rares; bientôt elles cessent complétement, et les burnous rouges et bleus des spahis et des gendarmes maures qui composent l'escorte se détachent sur la triste verdure des palmiers nains et sur la teinte uni-

forme d'un terrain brûlé, qui n'attend, pour devenir productif, que la présence et les travaux



de l'homme. A droite, on aperçoit dans le fond Torre-Chica, et le marabout auprès duquel s'opéra le glorieux débarquement de 1830. La belle route que l'on parcourt est due aux travaux du génie; quelques blockhaus la protégent de loin en loin.



CAFÉ A DOUERA.


DAUZATS
MONTIGNEUL

Douera, où l'on parvient ensuite, est un camp qui abrite un village de trois cents habitants, presque tous Français, dans lequel on remarque un joli café entouré de palmistes; de là on descend rapidement les versants du Sahel. Derrière ces monticules sauvages apparaît tout à coup la belle plaine de la Metidja, dont l'aspect magnifique est trop souvent voilé de vapeurs insalubres, mais qu'une culture assidue rendra aussi saine que productive. Elle s'ouvre et s'étend devant nous, largement tigrée de bois touffus qui tranchent sur un sol desséché. Au milieu de l'espace on distingue Bouffarik, et plus loin, au pied des montagnes, les minarets blancs de Blidah, et ses maisons à terrasses hardiment découpées sur la belle verdure qui descend des sommets de l'Atlas comme un splendide manteau. En suivant la route de Coléah, on traverse des pâturages couverts de troupeaux nombreux, mais chétifs. Un peu plus loin commence le bois de Massafran. Ses massifs impénétrables sont dominés par les cimes de quelques beaux arbres qui protestent contre l'abandon de cette terre riche et féconde.

Le prince visite à Coléah de belles casernes toutes françaises et construites par l'armée.

Le régiment des zouaves, commandé par le jeune et brave Lamoricière, est passé en revue



par le prince, qui déjeune ensuite avec le corps des officiers, à l'ombre de magnifiques orangers,



LE COLONEL LAMORICIÈRE.




Raffet

dont l'un porte ses rameaux à quarante-cinq pieds d'élévation.

Le jardin du régiment est superbe; la ville, dont l'accès est interdit aux Européens, n'a de remarquable qu'une jolie mosquée et de belles eaux ombragées de saules pleureurs. Sa population se compose d'un millier de malheureux, dont la vie se passe à cultiver avec une molle insouciance le champ qui les nourrit.

De Coléah on voit le Kuber-Romiah, ou tombeau de la chrétienne, étrange et informe monument qui a de tout temps excité la curiosité des



voyageurs, et qui exerce encore l'érudition des savants. On sait qu'il n'a pas été oublié par Cervantes.

Nous redescendons dans la plaine en suivant

sur sa longueur la belle partie de la Metidja qui appartient aux Hadjoutes. Au delà des cultures de Coléah et du bois de Massafran, s'étend le pays qui borde la Chiffa, et qu'ont dépeuplé les brigandages des Hadjoutes et les ravages de la guerre. Il n'y reste pas un homme, pas un troupeau qui anime la solitude de ses belles fermes délaissées. Des bois d'orangers, étouffés par des chardons géants, attestent cependant son ancienne fertilité, en même temps que son abandon et sa misère. Sur ce terrain uni qui s'étend à perte de vue, on ne rencontre que deux blockhaus gardés



par les coulouglis d'Oued-Zeytoun. La garnison passe les jours couchée au pied du rempart,

tandis que la sentinelle en haillons fait sa faction sur le sommet.

Bientôt l'herbe devient si touffue et s'élève si haut, que la route semble taillée dans un fourré compacte de verdure. Le fenouil aux fleurs jaunes, les jacées aux fleurs rouges et bleues, des ombellifères d'un blanc mat, des radiées d'un blanc glacé, d'innombrables graminées de toutes les nuances du vert, qui bercent au-dessus de toutes les autres plantes leurs panicules et leurs épis, donnent à la plaine l'aspect d'une riche palette chargée de mille couleurs. Malheur cependant au voyageur téméraire qui s'aventure avec confiance dans ces solitudes pendant les chaleurs de l'été; les crevasses de la terre altérée exhalent alors de toutes parts un gaz pestilentiel qui porte avec lui la fièvre et la mort: et plus tard, quand la saison des pluies sera venue, tout cet espace doit se changer en marais perfides, qui recèlent des piéges plus redoutables que la fièvre elle-même.

A mesure que l'on s'approche du poste français d'Oued-Laleg, l'Atlas montre ses coteaux boisés et chargés de belles cultures. Nous laissons Bli-

dah à gauche pour monter au camp supérieur. Le prince passe la revue du 24e régiment. Ce corps, d'une belle tenue, est tout méridional : il est composé de Languedociens, de Gascons et de Corses.



Après une soirée d'abord pure, et resplendissante d'étoiles, le ciel s'obscurcit tout à coup. Un ouragan furieux s'élève, roule devant lui tout ce qui s'oppose à son passage, assiége de quartiers de pierres et de rochers les baraques du campement, et enlève une partie de leurs toitures. C'est le terrible vent du désert qui souffle du sud-ouest, et ne s'apaise que le matin.

Blidah, si brillante de loin, s'annonce plus mo-

destement quand on est près d'y arriver. Deux ou trois minarets blancs fort simples et quelques grands cyprès dominent les orangers et les oliviers qui entourent la ville maure; peu à peu les minarets s'abaissent, et il reste encore un quart d'heure de marche à faire dans de petits sentiers bordés d'arbustes verdoyants, d'amandiers, de caroubiers, aux rameaux desquels se marient les jets annuels de la vigne, qui rappelle ici les lianes et les plantes grimpantes des tropiques. De vastes jardins s'étendent de là jusqu'au pied de l'Atlas; ils sont presque tous entourés de murs élevés qui dérobent la vue de la ville. Tout à coup enfin on débouche sur un cimetière au delà duquel s'élèvent les fortifications qui protégent Blidah.

A Blidah, comme à Coléah, l'entrée de la ville est interdite aux Européens.

Blidah, renversée par un tremblement de terre en 1825, est une ville entièrement neuve, ou, pour en donner une idée plus juste, c'est un sol jonché de ruines entre lesquelles s'élèvent peu à peu de nouvelles habitations.

Après avoir remis le brevet de maréchal de

camp au général Duvivier, dont la promotion a été si vivement accueillie par l'armée, le prince reçoit la visite et les hommages des grands personnages du pays. Le hakem Jiorg-Mahammed



marche à leur tête. Ce vaillant soldat a reçu de nombreuses blessures en combattant contre les



LE GÉNÉRAL DUVIVIER.


Raffet
HEBERT sc

Français; un dernier coup de sabre qui lui a laissé une large et profonde cicatrice sur le visage l'a définitivement conquis à notre alliance. Le kaïd Ben-Ammar vient ensuite baiser la cuisse et la main du prince, et frappe du front son genou :



Ben-Ammar représente dignement par son embonpoint oriental la nouvelle prospérité de Bli-

dah. Les rabbins le suivent et baisent le genou; les chiaoux les imitent et baisent la main et l'étrier.

Le prince distribue des présents et adresse quelques mots arabes aux visiteurs; il accorde ensuite leur grâce à une douzaine de prisonniers, qui se précipitent sur le cou de son cheval en le couvrant de baisers.



Blidah est une cité maure pure dont la population s'élève à plus de cinq mille habitants. Les



UNE RUE DE BLIDAH.


A. DAUZATS
K. PISAN

mosquées exceptées, elle ne compte pas un seul édifice de dix pieds de haut. Ses maisons, qui ressemblent aux loges d'une ménagerie, se composent d'un simple rez-de-chaussée. D'un toit ou plutôt d'une terrasse à l'autre s'étendent des branches d'arbres, chargées de feuillages, qui entretiennent une constante fraîcheur, et sous lesquelles un homme à cheval ne peut passer sans incliner la tête. Les habitants accourent en foule, mais restent immobiles et silencieux.

Le cortége sort par la porte d'Alger qu'une mosquée domine. C'est là qu'en 1830 une colonne du 35e régiment, commandée par le colonel Rulhières, tua quatre cents Kabyles à la baïonnette.

Au sud-ouest Blidah est dominée par le blockhaus de Michmich : de ce point élevé, la ville apparaît tout entière avec ses quatre mosquées, ses maisons à terrasse, dont chaque cour repose à l'abri d'un bel oranger, et les nombreux cyprès qui se dressent majestueusement autour de ses murailles comme pour en faire ressortir l'éblouissante blancheur.

Blidah est embrassée d'une large et splendide

zone de verdure, dont la fraîcheur est entretenue par une infinité de petits ruisseaux qui serpentent capricieusement dans ce labyrinthe délicieux. On raconte que les Maures, pour qui



Blidah est un paradis, passent de longues heures, les pieds dans l'eau courante, à l'ombre parfumée des orangers, livrés à cette vague et douce rêve-

rie que l'on respire avec l'air dans les pays méridionaux. Au delà de cette admirable oasis, se déroule la plaine de la Metidja. Au milieu de ce vaste désert, s'élève Bouffarik avec sa colonie récente, encore mal défendue contre les influences d'une terre sans culture. Le Massafran et les contre-forts du Sahel limitent la Metidja, et, par la vallée de Massafran, l'œil va se reposer à l'horizon sur la teinte azurée de la mer.

Du haut de son poste élevé, le factionnaire de Michmich peut suivre au loin la trace des navires qui retournent vers la patrie.

A dix minutes à l'est de Blidah, le grand blockhaus domine la ville du feu de ses canons.

Le prince se dirige vers Bouffarik, ville d'un bel avenir; les cavaliers des Beni-Khetil exécutent une *fantasia*, et se rangent à la suite de l'escorte.

Le prince passe rapidement à Douera, et revient le soir même à Alger par la descente du fort de l'Empereur.

Le 2 octobre, le bateau à vapeur qui porte le courrier de France conduit le maréchal Clauzel, M. de Loynes et M. de Mirbel.

Le même jour le prince visite successivement l'hôpital civil, le collége et le môle, dont les importants travaux attirent toute son attention.

En rentrant au palais, S. A. R. admet en sa présence l'ambassade d'Abd-el-Kader; Kouder-ben-Redah, kaïd des Hadjoutes et l'un de nos plus mortels ennemis, remet les lettres et les



présents de l'émir, quatre autruches, quatre gazelles, deux chevaux, un bel équipement de

cheval et des peaux de lions. Les envoyés se retirent comblés de riches cadeaux pour l'émir et pour eux.

Cette journée est terminée par une grande réception des officiers, des colons et des Maures.

Le prince part le lendemain pour les camps de l'est. Le temps est chaud, lourd et nuageux. Un soleil brûlant se montre par intervalles à travers les pesantes vapeurs de l'atmosphère. L'orage gronde pendant toute la journée, et nous suit à travers tout le pays de Hamma.

Après avoir laissé derrière nous le délicieux café des Platanes, nous arrivons aux marais de la Maison carrée, où, sous un bois de lauriers roses



en fleurs, l'Aratch endormi répand ses exhalai-

sons pestilentielles : les indigènes seuls peuvent résister, dit-on, à ses mortelles influences.

Nous traversons un pont turc jeté sur cette rivière pernicieuse, et nous atteignons au galop le



sommet d'une montagne où s'élève la Maison carrée, ancienne caserne de la milice turque : elle est gardée aujourd'hui par les coulouglis d'Oued-Zeytoun, qui se promènent lentement sur les murailles, le fusil appuyé sur l'épaule d'une

main nonchalante, tandis que l'autre main se cache sous les plis de la ceinture démesurée qui leur sert à peu près de vêtement.

On aperçoit, à gauche, la ferme de la Rassauta, cultivée par des Français. Après cela, les cultures disparaissent graduellement; elles sont remplacées par un long espace aride ou négligé, au delà duquel se découvrent enfin de nouveau quelques champs cultivés par les Arabes de cette contrée qui se sont rangés à notre domination. La route est excellente, et nous franchissons dix lieues en trois heures.

Les camps de l'est se composent du camp du Fondouck, du camp de Kara-Mustapha, et des postes détachés de Boudouaou, occupés par les Oued-Zeytoun.

Les ouvrages des camps de l'est ont, comme ceux de Blidah et de Coléah, ce caractère de régularité, de force, d'ordre et de stabilité que le brave et habile maréchal Valée a su imprimer à toutes ses œuvres dans ce pays. Les positions sont élevées et à plus de quatre lieues de tout marais, dans une terre salubre et fertile.

Au nord du Fondouck, on aperçoit la mer, dont on n'est plus séparé que par la riche plaine de Boudouaou, théâtre mémorable d'un glorieux combat livré aux Arabes par le chef de bataillon la Torré du 2e léger, qui, avec neuf cents hommes de ce régiment, quarante-cinq cavaliers et deux obusiers de montagne, repoussa victorieusement l'attaque de cinq mille fantassins et de quelques



centaines de cavaliers. Boudouaou, qu'un moment d'erreur nous avait fait abandonner, fut enlevé par une vigoureuse charge à la baïonnette,

et l'ennemi, après un combat acharné, s'enfuit en désordre, en abandonnant une partie de ses morts sur le champ de bataille.

En suivant de l'œil le tour de l'horizon, on aperçoit cet amas de pierres blanches qui annonce Alger de si loin, la plaine immense qui l'entoure et va se perdre dans l'azur du ciel, et puis l'Atlas; et, sur sa droite, le Gibel ou Djebel-Ammal, montagne aux formes anguleuses et brisées, dont la pente abrupte est parcourue par la route qui mène à Hamza, en traversant Benini et Aïn-Sultani. Sous ses pieds coule l'Oued-Kaddara, dominé par un blockhaus. Jusqu'ici la rive française de l'Oued-Kaddara est presque déserte, et la rive opposée se couvre d'une population nombreuse qui préfère le joug pesant de l'autorité orientale à la douceur de nos lois. Une administration paternelle, comme on pourra l'obtenir de la pacification, étendra facilement cette portion de nos conquêtes. L'art de soumettre définitivement un peuple, c'est celui de s'en faire aimer.

Le jeudi 3 octobre, c'était jour de marché au Fondouck. Le long du cours desséché de l'Hamise,

autour d'un palmier chargé de régimes de dattes, se pressaient un millier d'Arabes avec leurs chevaux, leurs chameaux, leurs ânes, leurs marchandises, et tout l'attirail de tapis et de sacoches que ces populations nomades traînent après elles; pas un Européen, pas un musulman des villes ne se faisait remarquer dans cette multitude mobile qui vient, qui campe et qui passe après avoir repris haleine, incessamment tourmentée du besoin de se répandre et de changer de ciel et de solitude.



En passant au milieu de ces groupes, nous observons avec surprise que les femmes kabyles, qui marchent le visage découvert, ont, pour la plupart, une croix bien marquée parmi les ta-



LES ARABES AU FONDOUCK.


DC
MONTIGNEUL

touages de leur front. On dit que cet usage remonte à l'invasion des Vandales. Les vainqueurs ayant exempté de tout impôt les populations chrétiennes, celles-ci, pour éviter toute contestation, adoptèrent généralement le signe d'une croix tatouée sur le front, et les Kabyles ont conservé cette coutume en changeant de religion, comme ils avaient conservé jadis, pendant qu'ils étaient chrétiens, plusieurs pratiques du paganisme. Ces traces intéressantes du règne des idées chrétiennes parmi les peuples du littoral de l'Afrique, burinées sur le front en caractères que les générations se transmettent sans en comprendre le sens, sont peut-être une espérance pour l'avenir, en même temps qu'un témoignage du passé.

Le 48e de ligne et deux compagnies de la légion étrangère occupent les forts de l'est. Auprès d'un bois de lauriers roses sont rassemblés les soldats de la tribu d'Oued-Zeytoun, qui fut presque entièrement massacrée, il y a dix-huit mois, par Abd-el-Kader, en châtiment de son alliance avec les Français. Le maréchal a recueilli les dé-

bris de ce peuple fidèle et malheureux dans des terres situées au delà de la ferme de Ragahia.



La revue des troupes nous présente, unis sous notre drapeau, mais aussi distincts d'aspect que de caractère, les cavaliers arabes, toujours à cheval, toujours enveloppés de leurs amples burnous, et les coulouglis turcs, coiffés d'énormes turbans, affublés plutôt qu'habillés de vestes courtes, de larges ceintures et de culottes flottantes. Ceux-ci sont à pied, et cette dernière milice est renommée par son dévouement, comme l'autre par son inconstance. L'appel à la nationalité arabe dut paraître, aux premiers jours de la conquête, une idée féconde et puissante, mais



UNE RAZZIA.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



ce fut une grande faute. Cet appel, trop bien entendu, nous fit perdre d'utiles alliés, et nous donna de dangereux ennemis.

A notre retour vers Alger, cent cinquante cavaliers de Krachna nous procurent le spectacle d'une razzia; ils simulent l'enlèvement d'un troupeau qu'ils ne tardent pas à chasser devant eux au galop de leurs chevaux, en tournant autour de lui comme les chiens du berger. A cette allure, les bestiaux font plus de deux lieues à l'heure; et c'est ce qui rend les vols de ce genre si fréquents et si faciles chez ces peuplades accoutumées depuis l'enfance à cet exercice.

L'orage qui nous menaçait depuis le matin fond sur nous à notre arrivée à Alger, et cette journée fatigante se termine par une tempête.

Après une longue pluie nocturne, la température redevient, comme à l'ordinaire, d'une pureté délicieuse, et l'air rafraîchi se charge d'exhalaisons parfumées, mais la terre détrempée ne permet plus d'excursion.

Le 5 octobre le prince, accompagné du général Rulhières et du comte Guyot, visite quel-

ques fermes européennes situées dans le cercle de Beni-Moussa. Après Kouba et avant le gué de l'Aratch, on traverse des pays cultivés avec soin, auxquels succède une campagne couverte de palmiers nains, et on descend de là dans la plaine. C'est un de ces jours météoriques où les phénomènes du ciel ajoutent encore à l'imposante majesté de la nature. De nombreux arcs-en-ciel, et surtout un spectre solaire d'une grande étendue, peignent de lumières fantastiques la surface immense de la Metidja. Une vaste prairie se déploie devant nous, couverte de riches troupeaux.



Un pont romain, qu'avoisine un groupe de sept palmiers dont les fines aigrettes se découpent de loin sur le fond resplendissant de l'horizon, nous



ARABES EN EMBUSCADE.

[illegible]

[illegible]


E MONTIGNEUL SC
DC

conduit aux habitations de la jeune colonie. L'œil se repose bientôt sur de belles fermes, annoncées par des bouquets d'arbres d'une vigueur surprenante, qui entourent chaque habitation.

On compte ainsi près de cinquante fermes habitées par des Européens : chacune est d'une contenance moyenne de deux mille arpents, disposés d'une manière presque circulaire autour de l'orangerie, avec une prise d'eau régulière et un bouquet de bois, qui est communément d'une cinquantaine d'arpents.

Le point dont nous parlons, Bouffarik et la Regahia, sont les centres futurs de la colonisation dans la Metidja.

Les belles fermes de MM. de Saint-Guilhem, de Montagu, Tobeler et de Vialar, attirent particulièrement l'attention du prince royal. Un déjeuner lui est servi sous un quinconce de bergamotiers chez M. de Saint-Guilhem.

A l'un de ses précédents voyages à Bouffarik, le prince avait vu entrer un jour, dans la maison où il était descendu, une négresse de la tribu de Baïdala. Cette femme éplorée montrait un bras

ankylosé qu'un maître barbare avait rompu quelques mois auparavant, dans un accès de fureur. La malheureuse fuyait de nouvelles tortures, et son bourreau entra bientôt, réclamant la pauvre esclave. La garder c'était porter atteinte à la propriété; la rendre c'était la livrer à une mort certaine : le prince la racheta au prix élevé que le maître fixa lui-même.

Ce n'était pas assez, car cette infortunée devait retomber tôt ou tard sous une nouvelle servitude. Le prince, vivement ému, pria le colonel Marey de trouver un mari à la négresse parmi les spahis noirs. Un maréchal des logis la conduisit le soir même chez le cadi, libre, consolée et joyeuse.

Cette circonstance s'étant représentée à la mémoire du prince, il s'informe du couple noir, et apprend avec satisfaction que ce ménage improvisé est parfaitement heureux.

L'orage nous accompagne à notre retour à Alger, comme il l'avait fait après notre visite des camps de l'est.

Le dimanche 6 octobre, le prince se dirige

vers *le Phare*, accompagné par le maréchal gouverneur comte Valée et par le maréchal Clauzel, en traversant avec peine la foule qui couvre les quais et les terrasses.



On remarque dans le port le bâtiment des pèlerins de la Mecque; des figures bizarres se pressent confusément sur le pont pour voir le fils du sultan français. Bientôt *le Phare* et *le Crocodile* doublent le môle; le ciel, menaçant dès le matin, se dégage peu à peu des vapeurs qui l'ont obscurci, le temps s'embellit et s'éclaire, le vent est debout, la houle est forte, Alger s'éloigne et

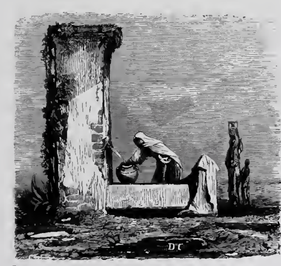
s'efface, et nous ne tardons pas à voir disparaître entièrement ce vieux nid des vautours de la navigation dont nos armes ont délivré la Méditerranée.



CONSTANTINE.



CONSTANTINE.



E lundi 7 octobre, vers le matin, le vent tombe; nous doublons le cap Carbon pour donner dans la baie de Bougie : *le Cocyte*, qui marche moins bien que *le Phare*, passe derrière la grande arcade du cap Carbon au moment où nous nous

trouvons du côté opposé, et cette évolution produit un effet très-pittoresque.

Derrière cette large voûte de roches calcinées et d'un rouge ardent, apparaît Bougie; ses maisons, entremêlées de verdure et disposées en amphithéâtre, ses constructions romaines, sarrasines, vandales, espagnoles, génoises, françaises,



sont dominées par le fort de la Gouraya, qui s'élève à deux mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le prince et le maréchal, conduits par le colonel Bedeau, visitent Bougie, ce point intéressant de l'Afrique française, ce champ de bataille souvent ensanglanté, où les combats furent longs, acharnés, terribles. Les Kabyles ne se consolent pas de voir les Français occuper en maîtres la ville la plus importante de leur nation, et ne cessent de la convoiter : les tentatives multipliées, les coups de main imprévus, la patience infatigable et obstinée du désespoir, tout a échoué contre la bravoure de nos soldats. Cette ville doit nécessairement un jour, par sa situation, acquérir une grande importance, lorsque l'occupation de la province intérieure de Constantine sera assez solidement établie pour relier Bougie avec les points internes par des routes qui traversent le pays des Kabyles.

Nous visitons la ligne de blockhaus et les remarquables constructions de Pierre de Navarre. Les troupes en garnison à Bougie sont belles. La légion étrangère sous les armes est d'une tenue superbe; son aspect guerrier répond à sa renommée. Babel armée, cette agrégation d'hommes

de tous les pays, qui ont parcouru les cinq parties du monde, offrirait aux romanciers d'inépuisables sources d'intérêt et de terreur.



Presque tous ont fait partie de cette malheureuse légion qui combattit en Espagne, et dont l'héroïque conduite et les souffrances inouïes sont un sujet de gloire et de tristesse pour la France.

Après avoir visité l'hôpital, nous remontons à bord, et nous disons adieu à cette belle station militaire, qui doit un jour acquitter, à force d'u-

tilité réelle, le lourd impôt que la France lui paye en hommes et en argent.

Le vent saute cap pour cap et enfle toutes nos voiles; nous filons dix nœuds : après quatre heures de traversée, nous descendons à Dgigelly avant la chute du jour.

La mer est très-grosse au delà de la ligne de récifs qui forme une jetée naturelle en avant de la presqu'île sur laquelle est bâtie Dgigelly; cependant le mouillage est parfaitement sûr, circonstance digne d'attention et qui est fort rare en Afrique.

La ville n'est qu'un amas de masures kabyles et moresques, grises et ternes comme le rocher sur lequel elles reposent, et avec lequel elles se confondent de loin : les rues à peine tracées, les murs crevassés ou renversés, et ce misérable assemblage de huttes, préparent tristement à l'aspect have et flétri, à la vue de la détresse déguenillée des malheureux habitants de Dgigelly, qui végètent dans la plus hideuse malpropreté, sans que l'exemple des Européens amène chez eux aucune amélioration. Une grande porte sarrasine, ombragée par quelques palmiers, est la seule

entrée de cette place du côté de la langue de terre qui s'avance dans la mer.

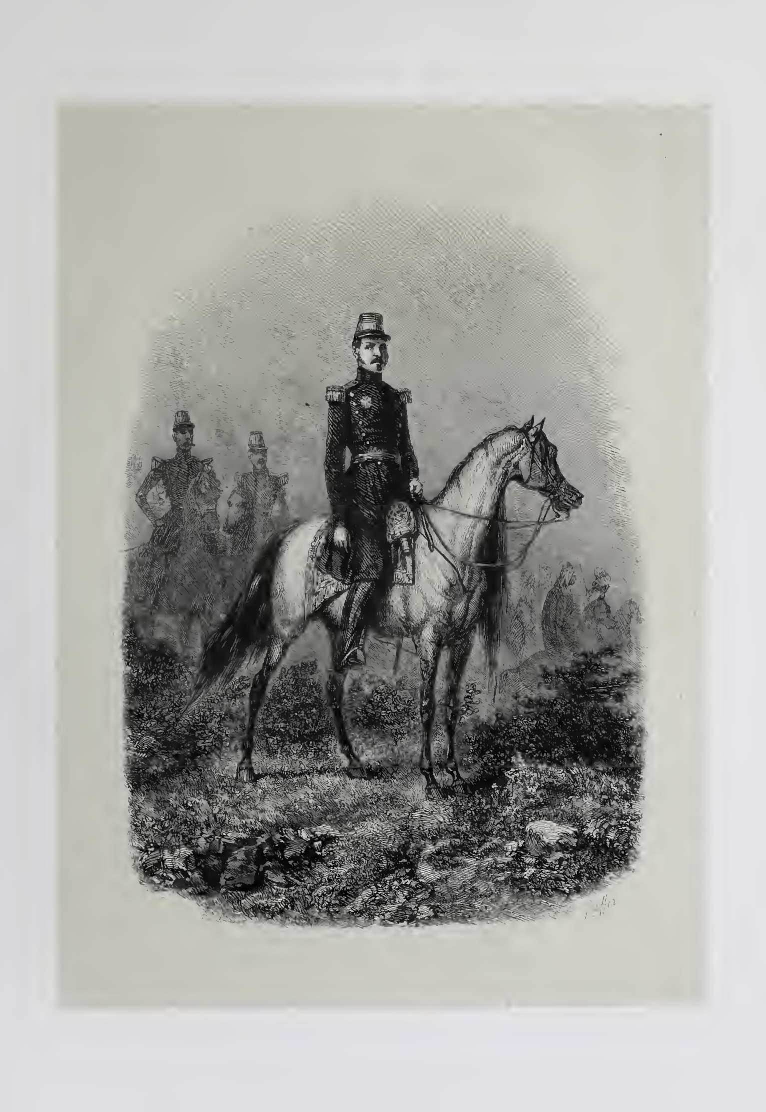


Nous trouvons là le reste de la légion étrangère; nous parcourons la ligne des avant-postes, avantageusement placés par le colonel de Salles; nous visitons avec un vif intérêt tous les lieux où des combats se sont livrés, et particulièrement l'endroit où tomba le malheureux commandant Horain.

Les fortifications nouvelles ont été élevées par les troupes sur les anciens tracés qu'en avaient



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL GALBOIS.



faits Duquesne et le duc de Beaufort, lorsqu'en 1661 le régiment de Picardie emporta Dgigelly sur les Kabyles.

Ainsi que Bougie, Dgigelly ne pourra servir qu'à relier à la mer les lignes de communication qu'on établira à l'intérieur.

A huit heures du soir nous nous rembarquons, et on met le cap sur Stora.

Le mardi 8 octobre, par un calme plat, à six heures du matin, nous mouillons dans la large baie de Stora, bordée de montagnes escarpées. Au milieu de la rade s'avancent des masses de rochers qui proviennent sans doute de quelque éboulement.

Nous descendons à terre près de ruines romaines bien conservées. Le prince est reçu par le général Galbois, et par tous les grands chefs de la province de Constantine.

Les naturels de cette province n'ont pas l'air martial de ceux d'Oran et de Maroc, mais, pour l'aspect, le costume et l'arrangement, il est impossible de voir de plus beaux Arabes. Sous leurs haïks d'une finesse extrême, ils portent plusieurs

vestes brodées d'or et d'argent; leurs burnous, de couleurs éclatantes et variées, sont également brodés, garnis de franges, ornés de glands; les cordons qui ceignent le haïk autour de leur tête sont d'une remarquable élégance. Les plus recherchés dans leur parure portent de riches



candouras de velours, longues et traînantes, à manches courtes, larges et ouvertes; leurs chevaux sont parés de housses d'or entourées de gre-

lots et d'autres ornements bizarres et splendides, et les pieds de ces nobles coursiers sont teints en rouge avec du henné, comme les ongles des femmes; c'est le raffinement le plus exquis du luxe d'un cavalier arabe.

Les quatre grands chefs, Ben-Aïssa, chef du Sahel, le même qui défendit deux fois Constantine contre nos troupes; Ben-Hamelaouï, caïd du Ferjourah; Caïd-Aly, chef des Aractas, et Boazis-ben-Ganna, chef du désert, viennent protester de leur dévouement au Roi et à la France.



Ils paraissent profondément touchés de la visite dont les honore le fils du roi des Français, et

l'expansion vive et franche de leurs sentiments nous garantit le bon accueil des populations.

La suite de ces quatre personnages est somptueuse et considérable. Deux cents beaux cavaliers, de nombreux chameaux, des tentes élégantes, des drapeaux, et une grande quantité de domestiques attachés à la conduite de ce brillant équipage, couvrent au loin un espace considérable. Le chef du désert surtout est accompagné d'un cortége digne du rang important qu'il occupe dans la contrée; sa famille gouverne depuis six cents ans le Beled-el-Djérid, et il amène après lui dix-huit chefs des tribus du désert qui reconnaissent l'autorité de la France.

Le prince les accueille avec une bienveillance qui paraît gagner leur cœur, et dont l'effet naturel, qui entre pour beaucoup dans les vues de son voyage, sera plus sensible ici que partout ailleurs, la population y étant d'un naturel plus doux que dans les autres provinces. Bien conduite dès le commencement de l'occupation, elle semble tout à fait soumise et sincèrement attachée à notre domination.



LE PRINCE VISITE LES HÔPITAUX.


H. LAVOIGNAT

Le prince reçoit à Stora une grande députation de la ville de Constantine, conduite par le caïd Sidy-Hammondah, le même qui fut admis près de M. le duc de Nemours après l'assaut.

S. A. R. après cette réception, qui s'est passée avec une dignité tout orientale, remonte à bord pour se rendre à Philippeville.

Déjà Philippeville compte mille sept cents âmes, outre la garnison et le personnel de l'administration; et lorsqu'on voit cette cité européenne s'élever sur un point où le drapeau français ne flotte que depuis un an, jour pour jour, on croit à peine à cette espèce de miracle de la volonté persévérante de l'administration, secondée par le zèle et le courage des colons.

Le premier soin du prince est d'aller visiter les hôpitaux, dont le déplorable aspect devait lui causer une profonde affliction. Il reste heureusement aux princes, et c'est une des plus douces attributions de la grandeur, le pouvoir de réparer, jusqu'à un certain point, les maux encore réparables. Le mal dont nous parlons n'était pas sans remède, et on n'en conservera bientôt d'autre

souvenir que celui de la constance héroïque avec laquelle il a été supporté.



Le 61e régiment a été atteint presque entièrement par la maladie, mais le ciel a permis que la mortalité ne fût pas grande. L'insalubrité de cette année, les grands travaux et les immenses constructions que les troupes ont terminés, en trop peu de temps peut-être, ont contribué à augmenter le nombre des malades dans une proportion aussi extraordinaire.

M. le duc d'Orléans passe en revue la première compagnie du génie, la première section d'artillerie, le 2e léger qui forme son escorte, le 61e de



ligne et le 3e de chasseurs. Après la revue, il parcourt la ville.

Un grand mouvement commercial tend à s'y établir : le port, les rues sont encombrés de marchandises. Le Roi pourra bientôt être fier de cette ville qui porte son nom, et dont la population, toute méditerranéenne, est animée d'un excellent esprit. Elle est uniquement gouvernée par le commandant de place, qui cumule avec l'autorité

militaire toutes les fonctions judiciaires et administratives, et ce pouvoir exceptionnel, indispensable aux cités naissantes, a déterminé dans celle-ci les plus rapides progrès.

Le prince s'établit dans le logement qui a été préparé pour lui. La présentation des chefs arabes se fait avec gravité. S. A. R. accepte leurs présents, des chevaux blancs peints en rouge et en jaune, des dattes du désert et d'autres productions du pays. Les dons que leur rend le prince, et qui sont d'une magnificence vraiment royale, paraissent leur causer le plus grand plaisir. Malgré le respect que leur impose la présence du fils du Roi, et le cérémonial observé jusqu'alors, ils ne peuvent contenir l'expression de leur joie.

Les Kabyles seuls, groupés derrière Ben-Aïssa, conservent une attitude austère; ils affectent d'éviter tout contact avec les Arabes, et rien ne peut adoucir l'humeur ombrageuse et farouche qui caractérise cette race indomptée.

M. le duc d'Orléans tient à ces guerriers un langage digne et sévère, auquel répond avec

verve et éloquence le chef des Kabyles de la Sassef, jeune homme basané, dont l'air martial est



rendu plus sombre encore par un coup de yatagan qui sillonne sa figure et lui a emporté un œil.

Les discours des Arabes ont un caractère remarquable d'expansion et de dévouement : « Ils

sentent, disent-ils, que le régime français est plus juste et plus doux que celui des Turcs. La France peut désormais compter sur eux; s'ils l'ont servie d'abord par soumission, ils la servent et la serviront désormais par reconnaissance. Leur intérêt personnel, ajoutent-ils, répond de la sincérité de leurs paroles; car ils ont compris, à n'en pas douter, que toute espèce de changement se-



rait désormais aussi funeste à la prospérité de la province qu'à son repos.» Le prince justifie les

sentiments de confiance et d'affection qu'il inspire, en entrant avec bonté dans les moindres détails des affaires du pays.

Les Kabyles, peu nombreux il est vrai (ce sont trois chefs des environs de Philippeville), se tiennent obstinément à l'écart, et ne prennent aucune part aux conversations familières qui ont suivi les discours officiels.

Le mercredi 9 octobre, nous visitons la position militaire de Stora à Philippeville : l'ensemble en est beau, la défense en est facile; mais le développement des travaux est si peu avancé, qu'il serait prématuré de porter un jugement sur ces créations pleines d'espérance. On a peine à concevoir que les troupes soient parvenues à hisser des blockhaus, portés pour ainsi dire à dos d'hommes, jusqu'au sommet des montagnes à pic, et cependant le zèle et la gaieté n'ont jamais fait défaut.

Les officiers sont des hommes d'une rare énergie; les soldats sont excellents, pleins d'ardeur et de constance, aussi bons, aussi soumis, aussi dociles que braves. En général, cette armée, éprou-

vée par la fatigue et le feu, bronzée par le soleil, endurcie au bivouac, leste, robuste et décidée, porte un cachet frappant de force et de résolution.



La route jusqu'à Stora suit l'ancienne voie romaine; Stora est pour le voyageur un Hercula-

num africain ; les murailles de plusieurs maisons de campagne sont debout, ainsi qu'une partie des quais de Stora et de Rusicada, qui devait être une ville considérable. Ses arènes subsistent encore ; des citernes et des magasins immenses sont en état de service ; on traverse les ravins sur des ponts antiques, et partout on heurte du pied des fûts de colonnes et des pierres tumulaires chargées d'inscriptions.

L'apathie des Arabes, leur dédain pour les débris des monuments d'un autre âge, leur ignorance des arts, tout les porte à voir ces ruines avec insouciance, et sans qu'un zèle malhabile ou une fureur insensée de destruction leur inspire l'idée de réédifier ou de détruire : l'action du temps n'est aidée ni contrariée par personne.

De Philippeville à Stora, les coteaux que nous suivons sont couverts de bois de myrtes en fleur ; la clématite, et plusieurs autres plantes odorantes dont l'aspect est nouveau pour nous, embaument l'air ; nous traversons de belles forêts de liége, sur les bords d'une mer calme dont pas un souffle de vent ne ride la surface, et nous nous reposons

çà et là, en lisant les lettres et les journaux que *l'Achéron* vient d'apporter de France.

Dans la journée, le prince visite de nouveau les hôpitaux et tout l'établissement militaire. Il



obtient du maréchal, 1° l'évacuation sur Alger du tiers des malades, qui vont être emmenés par tous les bâtiments du commerce, que la vapeur remorquera; 2° l'envoi d'urgence, par des bâtiments à vapeur, de médicaments, de baignoires, et de médecins accompagnés d'un intendant

chargé d'inspecter extraordinairement le service; 3° le changement de logis d'une foule d'employés trop préoccupés de leurs aises, qui ont pris les belles habitations pour eux et ont laissé les mauvaises aux malades; 4° l'annulation des marchés sur le vin et sur le bois, qui sont en général monstrueusement abusifs; 5° la diminution de postes inutiles et la construction de baraques pour ceux qui restent; 6° la diminution des corvées, qui paraissent avoir produit le plus grand nombre des maladies; enfin, 7° S. A. R. pour encourager les colons qui ont montré de l'activité et de l'intelligence, leur fait concéder définitivement le terrain sur lequel ils ont bâti et qui n'était que prêté.

Cet ensemble de mesures produira une amélioration infaillible dans l'état des choses, et le prince annonce, pour en assurer l'exécution, qu'il ne tardera pas à renouveler sa visite. Il fait prendre, en outre, quelques dispositions de police, et entre autres, en ce qui concerne les abattoirs. Ces charniers infects et hideux, où les oiseaux de proie viennent disputer la viande aux

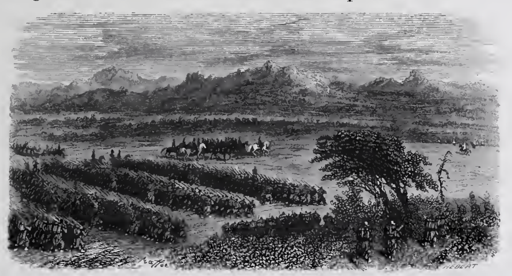
soldats, étaient tenus jusqu'ici avec une négligence pernicieuse pour la santé des hommes.



Le jeudi 10, par un temps magnifique, nous nous mettons en route au son de la marche du 2e léger, que le duc d'Orléans a fait battre à Mascara, qui depuis a retenti à Tlemcen, et qui s'est fait entendre deux fois à Constantine et à Boudouaou. Nous laissons à gauche les belles carrières qui sont aux portes de Philippeville.

La caravane, qui couvre une demi-lieue de route, s'organise dans une jolie plaine ombragée

de très-beaux arbres et qui ressemble à un parc anglais; l'ordre de marche est superbe.



Après deux lieues on quitte la plaine et nous entrons dans un pays montueux. A Eddis, nous déjeunons au milieu du camp; de là jusqu'à l'Arouch, on descend constamment de colline en colline; la terre présente de fréquentes traces de culture et les troupeaux sont considérables. Le sol, d'une fertilité remarquable, pourrait nourrir une population dix fois plus nombreuse; le pays arabe surtout, qui commence à Eddis, est surprenant de richesse et de beauté; on le reconnaît facilement aux tentes qui remplacent les gourbies ou maisons kabyles. Sur toute la route la population accourt au-devant de nous.

Les Kabyles de Menona, qui n'avaient jamais été soumis, apportent processionnellement au camp d'Eddis des vases remplis de couscoussou : cette scène curieuse est empreinte d'un caractère simple et primitif. Le prince reçoit les présents, distribue de l'argent aux Kabyles, puis fait partager les mets entre les voltigeurs du 2e léger. Habi-



tués au repas d'Afrique, ils s'asseoient en cercle, entourés par les Kabyles, qui se tiennent debout.

Le gibier est abondant sur ce territoire, mais il est expressément défendu de tirer un coup de fusil.

Après sept heures de marche, par un temps chaud et lourd, nous arrivons à l'Arouch, occupé par un bataillon du 22e; une caravane arabe nous apporte des provisions. On plante les drapeaux des tribus devant la tente du prince, qui va visiter les bivouacs français et arabes; il s'arrête particulièrement à ces derniers et cause avec les grands chefs de la province, dont les dispositions sont toutes favorables, et qui ont étalé, pour honorer



le passage de leur hôte royal, le luxe le plus éblouissant.

Les idées de ces belles et puissantes tribus n'ont rien de commun avec les préventions anti-françaises que nourrissent encore les populations soumises à la domination ou à l'influence d'Abd-el-Kader. Ici les indigènes semblent avoir compris que notre autorité est plus douce à supporter que celle des Turcs, et ils s'y soumettent avec un empressement plein de zèle, qui a sa source dans leur intérêt, c'est-à-dire, dans la garantie la plus sûre de la fidélité politique. Il est permis de croire que, dans cette partie importante de la conquête, les personnes nous appartiennent comme le sol.

Le soir, le vent du désert, qui a régné toute la journée, souffle avec force; la chaleur nous accable et nous force à prendre du repos.

Vendredi 11, nous sommes levés avant le jour. La chaleur étouffante, même de nuit, les insectes qui pullulent, les chants du coq, les hurlements des hyènes et des chacals, les aboiements des chiens, tout a contribué à rendre cette nuit d'une longueur désespérante; personne dans le camp n'a pu donner un seul instant au sommeil.

La caravane se remet en marche et conserve



LES POPULATIONS APPORTENT DES PRÉSENTS AU PRINCE.

[illegible] plaine de [illegible] dans la garantie la plus [illegible] de la liberté politique. Il est permis de croire que, dans cette partie importante de la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Le [illegible] du désert, qui a régné toute la journée, [illegible] la chaleur nous ac-cable et nous [illegible] du repos.

Vendredi [illegible], nous sommes [illegible] [illegible] même de nuit. [illegible] [illegible] du camp, les [illegible] [illegible] les [illegible] des [illegible] [illegible] dans le camp [illegible] un seul instant au sommeil.

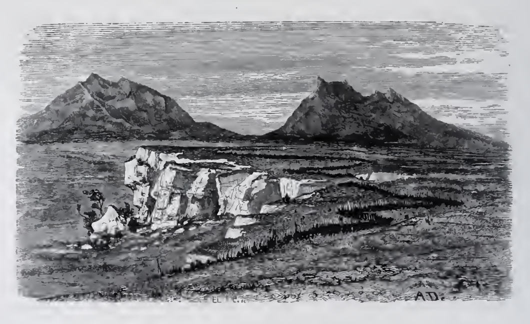
[illegible] se [illegible] en marche et [illegible]



pendant toute la journée le même ordre que la veille. A chaque instant le nombre des chefs grossit le cortége du prince ; bientôt il voit réunis autour de lui tous les grands de la contrée qui s'étend depuis Djimilah jusqu'à Guelma. On remarque beaucoup de personnages qui n'avaient pas encore fait leur soumission aux Français, et qui même ne reconnaissaient guère le pouvoir du bey. Les populations se portent sur la route que suit S. A. R. Elles offrent des moutons, des poules, du couscoussou, des pastèques, du miel, etc. Il est inutile d'ajouter que tous ces hommages coûtent fort cher et ne tarderaient pas à épuiser un trésor mieux fourni que celui du prince ; mais ce sont là les obligations inévitables d'un voyage utile à la France, et qui produit un effet inappréciable sur l'esprit des habitants. Les incursions que faisaient autrefois les deys dans les mêmes lieux n'étaient guère qu'un prétexte de vexations et de rapines. Celle du prince ne se manifeste que par des libéralités, des grâces, des faveurs, des actes de bienfaisance et de justice, infiniment propres à concilier ces populations naturellement

douces, et qui n'ont pas été inquiétées jusqu'ici, ce qu'on ne pourrait malheureusement pas dire de toutes les parties de la Régence.

Notre première halte est au camp de Tou-Miet ou des Deux-Mamelles, nom imposé à cet endroit, en raison de deux montagnes jumelles qui s'élèvent à l'entrée du col de l'Atlas.



Le camp est occupé par les Zéphirs, troupe de composition hybride, mais qui se fait aimer par son esprit tout français; les Zéphirs parcourent seul à seul les tribus à quinze lieues à la ronde; les Kabyles les appellent les Kabyles français et les traitent comme des frères. Nous levons le camp, pour avoir quelques-uns de ces braves gens avec

nous dans les opérations qui nous occuperont après Constantine.



Nous abandonnons le camp, le prince à cheval, le maréchal dans sa voiture; nous gravissons le col de Kantours par une route bien tracée, et nous franchissons le petit Atlas.

De cette hauteur on découvre la mer, dont on

est séparé par une masse confuse de collines arrondies et pelées.

Après avoir suivi pendant quelques lieues une voie romaine, l'expédition la quitte pour descendre au camp d'Oued-Smendou.

A partir d'Oued-Smendou, le pays change d'aspect; c'est un immense tapis jaune, sillonné de petites lignes vertes, qui indiquent de nombreuses rivières bordées de nérions, et parsemé de taches noires qui marquent les douairs des Arabes nomades et leurs troupeaux. Le camp de Smendou est fort triste. Ces postes sont une rude épreuve pour le moral du soldat. Le maréchal y fait faire des travaux immenses. Après avoir marché longtemps encore, on s'arrête auprès d'un



grand douair, orné de beaux arbres, sur les bords de l'Oued el-Adjar, et on y établit le bivouac.

Le 2e léger n'a pas laissé un seul homme en arrière, et cependant la chaleur est intolérable, la charge des soldats pesante, et le chemin long et rigoureux. Un dîner joyeux en répare les fatigues.

Samedi 12, dès le matin, les soins donnés à la toilette des hommes et au choix des chevaux annoncent l'approche de Constantine. On se remet en route à sept heures, au bruit de la brillante



fanfare des chasseurs à cheval. On continue quelque temps à parcourir une voie romaine

jalonnée de postes en bon état, et qui conduit à une plaine qu'arrose un affluent du Rummel. Ce vallon, couvert de bois de palmiers, de cyprès, d'orangers, d'oliviers, avec des douairs étendus et de grandes sources d'eaux chaudes, renferme les ruines d'une ancienne station, appelée encore *ad Palmas* dans la langue de ses fondateurs.

Après avoir reposé nos yeux sur ce délicieux oasis, qui a au moins une lieue d'étendue, nous tournons brusquement à gauche dans la vallée du Rummel. La Casbah de Constantine, avec ses escarpements effroyables et la coupure de Sidy-Men, se découpe alors fièrement sur le ciel.

A la vue de Constantine, si préparé que l'on soit à l'aspect de cette ville par les récits, les descriptions des voyageurs et les dessins des artistes, sa situation extraordinaire produit une impression soudaine et profonde. Un cri unanime d'admiration s'élève dans toute la colonne. Autant les yeux sont frappés par la sévère beauté du site, autant l'imagination est exaltée à la pensée des guerriers plus heureux que nous qui ont conquis à la France ce boulevard imposant et presque



S. A. R. LE DUC DE NEMOURS.

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] dans la vallée [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] de cette ville par [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à la France [illegible] [illegible]


Raffet

inexpugnable. La pensée s'arrête sur M. le duc de Nemours et sur l'illustre maréchal, dont l'un venait ici cueillir ses premiers lauriers, dont l'autre, mûri par une longue expérience, devait couronner ses vieux services dans cette campagne immortelle par un fait d'armes digne des temps héroïques.

Nous suivons quelque temps encore la vallée fertile et verdoyante du Rummel, sans détacher nos yeux des rochers qui servent de base à Constantine; leur couleur sombre et brûlante ajoute encore à la fierté de leur forme : les Arabes qui en couronnent la crête agitent leurs burnous blancs, comme des alcyons qui déploient leurs ailes pour prendre leur vol. Enfin, nous traversons le fleuve à gué pour gagner la belle rampe qui mène à Constantine.

Nous passons trop rapidement devant la maison d'Englis-Bey, en détournant à regret nos yeux du ravissant spectacle qu'éclaire un soleil éblouissant.

A moitié de la côte, le prince trouve la grande députation de toutes les tribus de la province, depuis Sétif jusqu'à Guelma et jusqu'au désert.

Là commence une réception extraordinaire par l'indescriptible variété des figures et des costumes. Les deux côtés de la route sont couverts d'une foule compacte, que nous évaluons à vingt mille indigènes au moins, car il n'y a pas deux cents Européens à Constantine. Les hommes saluent de la main et de la tête, les femmes font entendre le gloussement accoutumé; les chefs complimentent S. A. R.; le canon gronde et réveille les échos des gorges encaissées du Rummel. Le salut de la musique française se mêle aux cris des troupes et aux sons si caractéristiques de la musique du bey,



qui marche devant le prince, et dont l'escorte, il faut bien l'avouer, est plus agréable pour les yeux

que pour les oreilles. Tout cet ensemble compose une scène étrange, que la beauté du lieu, son aspect sauvage, et les grands souvenirs qu'il rappelle, rendent imposante et solennelle.

Après la grande députation, le prince accueille les muphtis, les ulémas et les gens de loi, conduits par le vénérable cheikh El-Islam, vieillard de quatre-vingt-quinze ans, à la figure patriarcale, qui marche soutenu par deux ulémas.



La maison du cheikh est un hospice ouvert à tous les pauvres; la rue même qu'il habite était un asile sacré, du temps d'Achmet, qui n'osait s'attaquer au chef héréditaire de la religion, et son nom est respecté jusqu'au delà des limites du dé-

sert. Le muphti qui l'accompagne porte un drapeau tricolore. Plus loin est rangé le corps municipal de la ville de Constantine, présenté par le



hakem, fils du cheikh El-Islam; les corporations de tous les métiers, au nombre d'environ deux mille, forment la haie des deux côtés, chaque



amyn déployant au vent notre drapeau français; au dernier rang sont groupés les juifs, à

une portée de fusil du minaret qui termine la rampe.

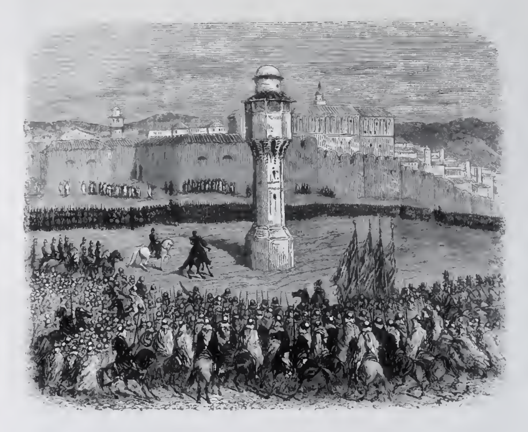


Tous les discours adressés, soit par les grands de la province, soit par le cheikh El-Islam, soit par le hakem ou par le chef du commerce, au nom de toutes les corporations, soit enfin par le chef des juifs, sont empreints de la plus vive reconnaissance pour la France et d'un sincère attachement au régime nouveau. Il est doux de voir les vaincus oublier leur défaite et bénir le vainqueur. Cet élan, dont rien ne peut faire suspecter la franchise, doit être pour le maréchal la plus flatteuse des récompenses.

Au sommet de la rampe, les troupes, peu nombreuses, mais en grande tenue, forment un carré, qui se compose de trois bataillons des 17e léger,

22ᵉ et 23ᵉ de ligne, d'un escadron de chasseurs, et enfin de l'artillerie et du génie.

Les Arabes auxiliaires, accourus de dix lieues à la ronde, viennent se réunir à cette belle troupe, si compacte, que le prince n'y pénètre pas sans difficulté. Au centre de ce carré s'élève le minaret, sur lequel on lit cette inscription :



AUX BRAVES DE L'ARMÉE FRANÇAISE
MORTS DEVANT CONSTANTINE
EN MDCCCXXXVI ET MDCCCXXXVII.

Le prince court ensuite à la brèche qui rap-

pelle tant d'actions d'éclat et la mort de tant de braves; puis il entre dans la ville par la porte



Valée (Bab-el-Djedid), en passant sous les deux arches romaines, et après avoir longé le bazar devant lequel fut livré un combat sanglant. Toutes les boutiques sont rebâties.

Les chiaoux ont peine à contenir les curieux dont les rues sont inondées; à chaque instant la foule augmente sur les pas du prince, qui arrive enfin au palais du bey, presque enivré d'un accueil qui passe toutes les espérances, et dont rien ne saurait exprimer l'expansion et l'allégresse.

Pour répondre dignement à l'enthousiasme public et rendre ce jour heureux pour tous, S. A. R.

prend sur elle d'accorder leur grâce à des hommes condamnés à mort pour correspondance avec Achmet, et le Roi daignera sans doute acquitter l'engagement pris en son nom; puis le prince envoie une forte somme au hakem pour être répartie entre les pauvres. Le conseil municipal n'a pas plus tôt pris connaissance de cet acte de libéralité, qu'il fait distribuer mille pains aux familles les plus indigentes, par les mains des sœurs de Saint-Joseph.



Entré dans le palais, le prince reçoit d'abord le corps d'officiers, et ensuite tous les musulmans



PALAIS DU BEY.





sans distinction. L'esprit qui dictait les discours de Stora et de Philippeville se fait remarquer également dans ceux de Constantine; chaque chef est heureux d'exprimer les sentiments de reconnaissance qu'il éprouve, de rendre témoignage de la prospérité du pays, et d'en rapporter le bienfait à la sagesse du gouvernement du Roi.

Nous parcourons ensuite le palais, qui a été le sujet de tant de descriptions; il est bien entretenu, et l'on comprend sans peine ce qu'ont dû éprouver en y entrant nos soldats vainqueurs, à la suite de plusieurs nuits de bivouac, d'accablantes fatigues, de mortelles angoisses et d'un assaut long et terrible.

Ce n'est point un monument ancien; son érection date du siècle dernier : le plan n'en est pas parfaitement étudié, les ornements en sont lourdement sculptés; et cependant, du nombre et de la dimension des cours, de la multitude des colonnes, de la variété des marbres, des peintures et des dorures qui rehaussent les arabesques, des fleurs, des arbustes odorants, des animaux curieux rassemblés à grands frais, des eaux jail-

lissantes, du soleil de feu qui éclaire tout cela, il résulte un enchantement incomplet sans doute, mais qui séduit avant que le goût et l'analyse viennent diminuer la vive impression de plaisir que l'on a ressentie.

Après la réception, nous montons à cheval pour reconnaître, dans une espèce de pèlerinage militaire, tous les lieux signalés par les divers accidents des deux grands drames auxquels le duc de Nemours a pris une si belle part. Nous voyons les tombeaux, vides aujourd'hui, du colonel Combes et du général Perregaux, les emplacements de toutes les batteries, la route qu'a suivie l'artillerie, la place enfin où fut tué le général Danrémont, à côté de M. le duc de Nemours.

Le prince témoigne au maréchal le désir que ce lieu mémorable soit marqué par une pierre monumentale.

Nous montons à Coudiat-Aty; une masse d'Arabes escalade au même moment la pente abrupte du monticule pour voir de près le prince royal.

Nous passons ensuite sur le Mensourah, en suivant le bel aqueduc romain, et nous descendons



LES CHUTES DU RUMMEL.

[illegible]

[illegible] a [illegible] pour [illegible] pèlerinage mé- [illegible] par les divers acci- [illegible] auxquels le duc de [illegible] a belle part. Nous savons les [illegible] aujourd'hui du colonel [illegible] [illegible] Les emplacements de [illegible] la route qu'a suivie l'artil- [illegible] sur le général [illegible]

[illegible]


DAUZATS
MONTIGNEUL



PONT D'EL-CANTARA.



au pont d'El-Cantara, après avoir étudié l'attaque de 1836.

On ne se lasse pas d'admirer les pertes et les chutes du Rummel, qui peuvent être rangées au nombre des plus imposants spectacles de la nature.

Longtemps retenus par l'intérêt qu'offrent tous les points de notre excursion dans les environs de Constantine, nous ne rentrons qu'avec peine dans cette ville extraordinaire, dont la situation n'a d'analogie qu'avec celle de Ronda en Espagne, et nous nous accordons à former des vœux empressés pour que ce point important, centre futur de la résistance de l'Algérie en cas de guerre avec une puissance maritime, puisse bientôt recevoir les compléments de défense qui le rendraient inaccessible.

Une contrescarpe avec glacis devant la brèche, deux flanquements qui avancent la porte Valée, un bastion à l'endroit où commence l'escarpement de rochers qui mène au Rummel, le Coudiat-Aty occupé enfin par un ouvrage mieux conçu que celui qui le défend maintenant, et il faudrait une armée d'aigles pour surprendre Constantine.

Le dimanche 13, notre première pensée est pour ce magnifique fait d'armes, si bien combiné par le maréchal et si vaillamment exécuté par le prince qui combattait sous ses ordres. Mgr le duc d'Orléans court à son réveil chez le maréchal pour le féliciter, et se jette dans ses bras avec des larmes de joie. Ils organisent ensemble la fête qui doit solenniser l'anniversaire de l'assaut.

La distribution des vivres commence, et l'on prépare pour le soir de brillantes illuminations. A dix heures, le prince se rend à Notre-Dame de Constantine et assiste au *Te Deum*. M. l'abbé Suchet prononce un discours remarquable et présente l'eau bénite au bout d'une palme.

La charmante église où s'accomplit cette intéressante cérémonie, et qui est aujourd'hui remplie d'officiers et de soldats, était, il y a peu de temps, une mosquée.

L'œuvre pieuse qui la régénère sous de si glorieux auspices commence et s'achève au milieu d'un profond recueillement. Le prince passe ensuite la revue des troupes, qui sont belles et bien tenues.



FANTASIA A CONSTANTINE.

[illegible] première pensée [illegible]

[illegible]

[illegible] la [illegible] de l'amour.

[illegible] et l'on [illegible]

[illegible] Notre-Dame de [illegible] M. l'abbé Su- [illegible] un discours [illegible]

[illegible]

[illegible] qui sont belles et bien [illegible]



Il distribue des récompenses, et décore Ben-Aïssa, Ben-Ganna, Ben-Hamelaouï, en présence de plus de trois cents cavaliers, tous personnages importants de la province. S. A. R. tient à chacun des nouveaux promus un discours, dont la foule écoute avidement la traduction; cette allocution simple et touchante, appropriée avec une juste sollicitude au caractère de chaque chef et aux mœurs des tribus qu'il gouverne, paraît produire une vive impression sur les auditeurs.

Après le défilé, les troupes forment un carré, dans lequel entrent les chefs arabes, au nombre de deux cents, et là commence une *fantasia*, plus extraordinaire qu'aucune de celles qui ont frappé nos yeux : chaque chef, monté sur un cheval ardent, couvert d'une housse richement ornée, est revêtu d'un costume brodé d'or et d'argent, de l'élégance la plus distinguée; les étoffes sont d'une vive couleur et d'une finesse extrême, les armes resplendissantes et d'un travail exquis. On ne peut se lasser d'admirer la tenue de tous ces cavaliers, dont l'adresse et la bonne mine donnent à ce spectacle, si étrange et si nouveau pour nous,

un caractère chevaleresque qui charme et qui étonne à la fois. Un jeune militaire français, Mustapha Bonnemain, se distingue entre tous par son adresse dans ces brillants exercices.



Le prince rentre à Constantine. Les marchands répandent des parfums sur ses pas; la foule l'en-

traîne presque malgré lui dans les quartiers qu'il n'a pas encore visités, et il en est de fort curieux.

Dans une partie de la ville, les rues sont presque entièrement voûtées, et le jour, n'y pénétrant que par intervalle, et par des ouvertures plus ou moins grandes, donne lieu à de piquants effets de lumière.



Les chefs arabes font apporter un repas qu'ils ont demandé la permission d'offrir au prince royal, et qui est relevé, selon l'usage, par des aromates exaltés, dont la saveur enivrante n'est

pas du goût de tous les convives; mais la singularité du spectacle et l'originalité tout à fait excentrique de la conversation dédommagent assez les assistants, qui se promettent intérieurement de dîner ailleurs. Cette prétention outrée et souvent chimérique aux honneurs d'une illustre origine, qu'on appelle chez nous l'orgueil nobiliaire, est un des traits les plus décidés du caractère arabe. Elle s'exhale à la fin du banquet en vanteries généalogiques qui nous amusent sans nous convaincre.

Lundi 14, la journée tout entière est consacrée à la visite des hôpitaux et des établissements militaires. Les hôpitaux sont malheureusement dans un état déplorable : une partie des bâtiments qui leur sont affectés tombent en ruines; et la concentration des troupes ayant fait évacuer sur Constantine les malades des troupes campées, qui, dans cette année désastreuse, sont près de quatre fois aussi nombreux que dans les années précédentes, les hommes, trop pressés et presque entassés partout, manquent d'air.

Cependant la mortalité est heureusement très-faible, mais l'état morbide ne peut céder qu'à des

soins attentifs et prolongés, dont l'administration sent profondément l'importance.

Aux bazars près, tous les quartiers de la ville sont d'une saleté repoussante. La malpropreté musulmane, qui est presque passée en proverbe, est portée ici à un excès hideux. Les chiens errants, les vautours, les aigles, ne suffisent pas à nettoyer ces charniers infects, qu'une bonne police ne tarderait pas à faire disparaître entièrement.

Le prince, vivement ému de l'état des choses, fait transporter dans le vaste palais que nous occupons un grand nombre de malades, et donne des ordres exprès pour le prompt assainissement



des hôpitaux provisoires. Il pose la première pierre de ceux qui doivent être établis à la Casbah, sur

l'emplacement du grand temple romain, dont les colonnes de soixante et douze pieds de haut sont encore éparses sur le sol.

Ce monument, qui dominait une crête de rochers de plus de cinq cents pieds d'élévation, devait produire, au point de vue de la campagne, l'effet le plus imposant.

S. A. R. fait une grande distribution de présents aux chefs arabes.

Le 15 le maréchal et le prince royal tiennent conseil. S. A. R. a jugé qu'il était convenable de relever aux yeux de l'armée la valeur des travaux pacifiques, moyens et garants à la fois d'une occupation permanente. Elle se propose d'accoutumer les chefs et les soldats à tenir compte avec intérêt de toutes ces utiles opérations, qui ne sont que le préliminaire glorieux des grands faits d'armes, et qui ont couronné d'une renommée si durable les expéditions des anciens. C'est dans ce but que le prince se décide à prendre un commandement d'exploration. Sa division s'organise définitivement à Milah, et le 2ᵉ léger est appelé avec le 23ᵉ régiment de ligne à en faire partie.

Rien ne peut se comparer à l'ardeur et à la gaieté des corps désignés pour cette expédition.



Après avoir rempli les devoirs de cette journée, le prince entreprend une promenade laborieuse, mais magnifique, et telle qu'aucune partie du monde ne peut en offrir de plus intéressante.

Il descend à cheval jusqu'au moulin du Rummel, où il met pied à terre en face de la grande cascade formée par les eaux du fleuve, et qui soutient avantageusement la comparaison avec les cataractes les plus renommées de la Suisse. De là nous remontons à pied, et souvent à l'aide de nos mains, du Rummel jusqu'à la Casbah,

par les restes d'un admirable escalier romain, taillé dans le roc; puis nous descendons sous la première des grandes arcades, et nous parvenons, avec beaucoup de difficultés et de précautions, à une seconde arcade dont la beauté est au-dessus



de toute expression. A notre aspect, une bande de vautours, retirée dans ces imposantes ruines de



ARC DU RUMMEL.

[illegible]

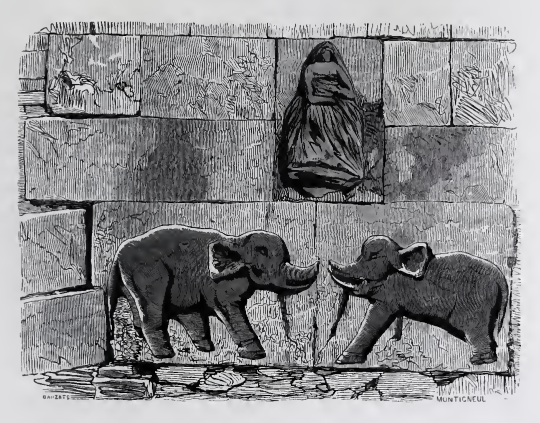


[illegible]



l'art et de la nature, s'émeut, s'ébranle et prend son vol. Six de ces énormes oiseaux se perdent au-dessus de nous dans les nues.

Nous faisons le tour de la ville en passant par les bains romains, et en laissant derrière nous la fontaine chaude, près de l'entrée du gouffre où le Rummel s'engloutit avec un horrible fracas. Nous visitons les curieux bas-reliefs que l'on remarque sous l'antique pont, et nous nous laissons



glisser, à travers les rochers et les cactus, jusqu'aux bords d'une fontaine d'eau vive, entourée

de jolis arbres, au niveau du Rummel, et à peu près aux trois quarts de la gorge qui mène d'El-Cantara à Coudiat-Aty.



Jamais plus beau site, peut-être, ne s'est offert à la vue des hommes. Ce pont, jeté à deux cents

pieds au-dessus de nos têtes, et suspendu sur un gouffre sans fond; ces pignons de rochers surmontés d'aloès en fleurs, qui balancent leurs longues tiges à six cents pieds perpendiculaires sur le torrent; ces groupes de maisons pittoresques et de beaux palmiers éclairés par le soleil couchant, qui se découpent sur le ciel, et opposent aux sombres mystères de l'abîme leur décoration merveilleuse, tout cela forme le spectacle le plus imposant, le plus riche et le plus varié. Ce n'est pas sans de grands efforts que nous revînmes sur nos pas jusqu'à notre point de départ, mais nous avions été payés d'avance de nos fatigues.

Le prince se livre avant son départ à une étude approfondie des principaux besoins de la province et des détails de son administration. Différentes mesures sont adoptées, soit dans le but d'éviter les exactions des chefs indigènes, soit dans celui d'assurer la rentrée régulière des contributions. S. A. R. obtient du maréchal de prolonger jusqu'au terme de neuf années les concessions, faites jusqu'ici aux Européens pour un an seulement, de manière à leur donner le temps de fonder des

constructions ou de former des établissements durables, et d'en retirer les avantages. Cette faveur est du reste accompagnée de la défense de faire aucune vente de terrains ou de maisons.

A Constantine comme partout, le prince regrette de n'avoir pas fait tout le bien qu'il aurait voulu faire. Tout le bien qu'il a pu faire, le prince emporte de Constantine le sentiment de l'avoir fait.

Tout se prépare pour le départ. Nous avons déjà dit de quel zèle la troupe est animée, et avec quelle confiance on peut se reposer sur les dispositions de ces excellents soldats, depuis longtemps exercés, pour la plupart, au climat de l'Afrique, ainsi qu'aux fatigues et aux privations qu'il impose.

Qu'il nous soit permis de le rappeler : cette troupe, c'est le 2e léger, un des premiers corps de l'armée qui ait touché le sol africain; ce sont les vainqueurs de Staouely, de Sidy-Khale, de Delhy-Ibrahim, de l'Habrah, de Tlemcen, de Téniah, de Constantine; ce sont ces mêmes braves auxquels le commandant Changarnier adressait cette admirable harangue : « Mes amis,

« regardez ces gens-là en face; ils sont six mille, « nous sommes trois cents; vous voyez bien que « la partie est égale. Attention à mon commande- « ment : *Vive le Roi !* »

C'est le 17e léger, appelé en 1835 de la division des Pyrénées-Orientales pour venir venger en Afrique les revers de la Macta, ce régiment qu'immortalisent l'occupation de Mascara, l'expédition de la province d'Oran, pendant février et mars 1836; le fait d'armes presque miraculeux du camp de la Tafna, la prise de Constantine, à laquelle il a tant contribué.

C'est le 23e de ligne, un des régiments conquérants d'Alger, dont le noble numéro rappelle la première expédition de Médeah, la bataille de la Sickak, le ravitaillement de Tlemcen, la soumission de la province de Constantine.

C'est le 1er de chasseurs d'Afrique, dont tous les jours ont été des combats, dont presque tous les combats ont été des victoires. C'est le 3e de chasseurs d'Afrique, essaim sorti du 1er, et si digne de son origine.

Nous allons désormais souffrir de leurs souf-

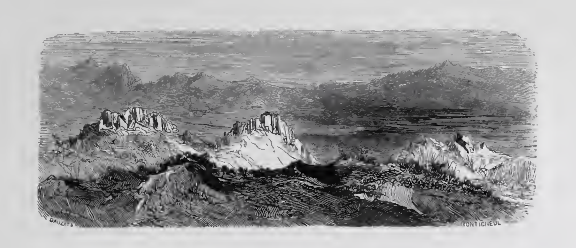
frances, vivre de leur vie, et porter avec eux le poids et les chances du jour. Nous serions heureux de pouvoir les faire mieux connaître, si les bornes étroites et la simplicité de notre cadre nous permettaient de faire entrer dix ans d'histoire dans les épisodes d'un court récit. Ces fastes glorieux de l'armée africaine trouveront leur place ailleurs, et nous ne craignons pas de promettre que l'inspiration et le génie y puiseront un jour le sujet d'une épopée.



LES

PORTES DE FER.

22



LES

PORTES DE FER.



E 15 octobre, un ordre du jour annonça à l'armée d'Afrique la formation d'un corps expéditionnaire composé de deux divisions et destiné à opérer dans l'ouest de la province de Constantine.

Le 16, à neuf heures du matin, nous quittons Constantine par un temps magnifique; S. A. R. est

conduite jusqu'au pied de la rampe par toutes les autorités civiles et militaires; la population indigène se presse autour de sa personne, comme le jour de son arrivée, et salue la colonne expéditionnaire des cris de : *Vive le roi ! Vive le duc d'Orléans !*

De hauts palmiers indiquent de loin les jardins de Salah-Bey; nous y faisons notre première halte à l'ombre de leurs délicieux ombrages, près de ruines qui appartiennent à d'anciens bains romains.



Nous suivons ensuite un chemin difficile entre deux chaînes de montagnes ardues et stériles; pas un arbre n'égaye de sa verdure la solennelle aus-

térité de ce paysage, dont les tons vifs et crus, sur lesquels joue la lumière, prennent les teintes les plus brillantes, et transforment les monts qui nous entourent en monceaux d'or, de lapis et de corail.

Bientôt nous sommes au pied du Chatajah, montagne escarpée que couronne un collége de Talebs; puis, laissant à droite une nouvelle pente du Rummel, nous arrivons à cinq heures à l'Oued-el-Kottom (affluent du Rummel), situé au fond d'un vaste entonnoir de montagnes, couvertes d'herbes jaunies par la chaleur.

Les Arabes dont les douars nous environnent laissent avec confiance paître leurs troupeaux près de nous. Un joyeux bivouac s'établit sur la rive gauche de l'Oued-el-Kottom.

L'infanterie, partie la veille de Constantine, a suivi la route réparée par le génie; elle a reçu l'ordre de se rapprocher de la colonne, et elle arrive à six heures au bivouac.

Le jeudi 17, après une nuit belle, mais froide, nous sommes éveillés par l'hymne du 17e léger qui accompagne la diane.

Notre bétail se met d'abord en marche, conduit par une bande de beaux nègres, dont le chef vient de Tombouctou.



A sept heures nous quittons le bivouac; les habitants des douars que nous traversons viennent saluer le prince royal. La route est bordée de meules de paille; de nombreux troupeaux couvrent les flancs des collines.

Près de Milah, une grande députation s'avance vers le prince; elle est conduite par Ben-Hamelaouï, kalifat du Ferjouiah. Parmi les chefs, on remarque Ben-Assedyn, Kabyle renommé.

Après avoir suivi une colline d'une inclinaison douce, on découvre tout à coup une charmante



oasis du milieu de laquelle s'élève un blanc madeneh : c'est Milah, le terme de notre seconde journée. Nous y entrons à dix heures, en franchissant une enceinte romaine assez bien conservée. Rien ne saurait peindre l'affreuse malpropreté de l'intérieur de Milah, si séduisante au dehors; l'effroyable misère des trois mille infortunés qui l'habitent laisse bien loin derrière elle l'histoire des souffrances de Job. Leur atmosphère même est putride et corrompue. Les rues ne présentent que des mares d'eau infecte et stagnante, couvertes de honteuses immondices.

Les troupes se forment sur la rive droite du

ravin, en avant de la ville ; S. A. R. les passe en revue.

D'après les ordres de M. le maréchal gouverneur, les troupes sont établies de la manière suivante :

Le quartier général, la première division et les équipages, sur la rive gauche du ruisseau ; la deuxième division, sur la rive droite. La ville de Milah, où sont les magasins, se trouve ainsi placée entre les deux divisions.

Pour ne pas être arrêté dans sa marche, le prince doit, comme à Constantine, laisser ici les soldats malades et même ceux qui entrent seulement en convalescence.

L'hôpital de Milah, grâce à l'inspection de S. A. R., peut offrir un asile sain. Ces mesures prises, la première division est réduite à treize cent quatre-vingts hommes du 2e léger, huit cents du 23e, cent soixante et dix du 3e de chasseurs, cent du 1er de chasseurs, qui doivent nous rejoindre à Sétif, quatre-vingt-dix spahis, quatre-vingt-dix du génie, et soixante et dix de l'artillerie, en tout, avec le train, deux mille huit cents hommes.

La deuxième division compte deux mille cinq



LE MARÉCHAL VALÉE.

[illegible]

[illegible]

[illegible] La ville de [illegible] se trouve ainsi placée [illegible]

[illegible] dans sa marche, le [illegible] Constantine [illegible] les [illegible] qui suivirent [illegible]

L'hôpital de [illegible] l'inspection de [illegible] est réduite à [illegible]

[illegible] cinq



cents hommes, savoir : onze cents du 17e léger, cent soixante et quinze du bataillon turc, cent cinquante du 3e de chasseurs, deux cents des spahis auxiliaires, cinquante de l'artillerie, cinquante du génie.

Le prince royal prend le commandement de la première division; la deuxième, dont une partie a pris position dès la veille à Djimilah, reste sous les ordres du lieutenant général Galbois.

Le corps expéditionnaire compte donc en tout cinq mille trois cents hommes, soldats éprouvés, choisis parmi les meilleurs militaires de l'armée d'Afrique.

Les différents services sont organisés de la manière suivante :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Chef de l'état-major général (en l'absence de M. le maréchal de camp Auvray) : M. le colonel de Salles, du corps royal d'état-major.

Officiers d'état-major : MM. les capitaines Puisson-Boblaye, de Rosières, de Saint-Sauveur, Mesnil, Saget.

Commandant le quartier général : M. le chef d'escadron Despinoy.

Commandant l'artillerie : M. le chef d'escadron Thiry.

Commandant le génie : M. le chef de bataillon Simon.

Vaguemestre : M. le capitaine Hagy.

Intendant militaire : M. Haussman, sous-intendant de première classe.

Service de santé : M. le docteur Antonini, médecin en chef de l'armée; M. le docteur Guyon, chirurgien en chef de l'armée.

PREMIÈRE DIVISION.

S. A. R. M. le duc d'Orléans, lieutenant général, commandant.

Aides de camp : MM. le lieutenant général Baudrand, le lieutenant général Marbot.

ÉTAT-MAJOR.

Chef d'état-major : M. le colonel Gérard.

Officiers d'état-major : MM. le chef d'escadron de Mont-Guyon, le chef de bataillon Chabaud-



LE PRINCE ROYAL.

Commandant du quartier général : M. le chef [illegible].

Commandant l'artillerie : M. le [illegible] Thiéry.

Commandant du génie : M. le [illegible] de bataillon [illegible].

Vaguemestre : M. le [illegible].

Intendance militaire : M. [illegible] sous-intendant de première classe.

Service de santé : M. le docteur Antonini, médecin en chef de l'armée ; M. le docteur Guyon, chirurgien en chef de l'armée.

PREMIÈRE DIVISION

[illegible] S. A. R. le duc d'Orléans, lieutenant général, [illegible]

[illegible] MM. le lieutenant général [illegible] [illegible] général [illegible].

[illegible]

Chef [illegible] [illegible] général.

[illegible] MM. le chef d'escadron de Montguyon, [illegible] M. [illegible] Chabaud.


Raffet 1844.
HEBERT sc.

Latour, le chef d'escadron d'Elchingen, le capitaine Bertin de Vaux, le capitaine Munster.

Commandant l'artillerie : M. le capitaine Jory.

Commandant le génie : M. le capitaine Devaux.

Sous-intendant militaire : M. Darricau, adjoint de deuxième classe.

Service de santé : M. le docteur Pasquier, chirurgien principal.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le lieutenant général Galbois, commandant.

ÉTAT-MAJOR.

Chef de l'état-major : M. le capitaine de Biarre.

Officiers d'état-major : MM. le capitaine Robert, le lieutenant de Besson.

Commandant l'artillerie : M. le lieutenant la Portalière.

Commandant le génie : M. le capitaine Derville.

Sous-intendant militaire : M. Robert (faisant fonctions).

Service de santé : M. le docteur Viton.

Un jeune peintre, M. Dauzats, a eu l'honneur de recevoir de S. A. R. l'invitation de suivre la colonne expéditionnaire.

Les troupes reçoivent l'ordre de compléter leurs vivres et leurs fourrages pour les journées des 18 et 19. La viande seule devant être distribuée chaque jour, un troupeau de deux cents bêtes à cornes suit la colonne : des ordres sont donnés pour que l'administration militaire s'occupe constamment de faire de nouveaux achats de bestiaux.

Le prince, d'accord avec le maréchal, règle l'ordre de marche du lendemain. La présence de S. A. R. au milieu des troupes, et ses rapports avec elles, leur donnent toujours une impulsion admirable : de son côté, le maréchal, auquel l'armée aime à rendre justice, sait stimuler le zèle tout en maintenant une discipline rigide. Le respect de la propriété est observé avec une telle rigueur, que des jardins sont côtoyés ou traversés par cette multitude de soldats sans perdre un seul fruit.

Le chef Ben-Assedyn, cheikh de Zouaga, dont nous avons déjà parlé, amène au prince des chevaux

pour lui, et un troupeau de moutons, de la paille et de l'orge pour le service de toute la colonne.

Ben-Assedyn est énorme; son teint basané, sa constitution musculeuse, sa physionomie énergique, sont en harmonie parfaite avec son caractère; jamais il n'a fait sa soumission aux Turcs;



aussi paraît-il ému de se trouver pour la première fois au milieu des chrétiens.

Ses paroles sont sages, mesurées, de bon augure. Elles annoncent qu'un grand pas est fait vers la soumission des Kabyles.

Les diverses tribus arrivent par files de trente à quarante hommes apportant le mets national, le couscoussou, pour la division du duc d'Orléans, qui le fait distribuer aux soldats, dont la franche gaieté indique qu'ils savent apprécier ce présent.



Les larges sébiles se vident rapidement. L'heure du repos suit de près l'heure du banquet. On s'endort en songeant à la France, dont le doux et mélancolique souvenir revient souvent à l'esprit au milieu de ces contrées à demi sauvages.

Le vendredi 18 octobre, de Milah à Ma-Allah.

La diane trouve le soldat éveillé par la pluie, qui tombe depuis quatre heures du matin; la division d'Orléans se forme à six heures et demie.

Au moment du départ, toutes les tribus voisines, dirigées par leurs kaïds à cheval, apportent processionnellement à S. A. R. quatre-vingt-dix plats de couscoussou, pesant chacun dix livres. Le soldat fait honneur à ce repas avant de se mettre en marche.



La pluie rend le chemin difficile, mais elle cesse à neuf heures, après la première halte.

Le pays que la colonne traverse ressemble aux environs de Constantine; l'Atlas présente ici son aspect ordinaire, et il n'y a certainement pas de chaînes de montagnes plus difficiles à décrire que celles dont les anfractuosités tourmentées bordent une ligne de deux cent cinquante lieues sur près de quarante lieues de largeur.

Les spahis, commandés par quatre bons officiers bien connus (MM. de Prémonville, d'Huart, de Vernon et de Larochefoucauld), font leur service à merveille; les troupes marchent avec agilité, et le convoi énorme que nous traînons après nous conserve un ordre remarquable.

La colonne traverse successivement plusieurs petits cours d'eau presque à sec.

Vers onze heures, la grande halte a lieu à l'Oued-Credjas, à peu de distance de la Djemaâ-el-Bouchi, auprès de ruines romaines assez bien conservées, et d'un établissement militaire qu'on nous dit être un des *castra stativa* qui occupaient le pays. L'eau du ruisseau suffit abondamment à tous les besoins de la colonne. A midi et demi les deux divisions se remettent en marche, en suivant

un tapis de fine pelouse grise et jaune, parsemée d'oasis de verdure, qui indiquent les douars ou les ruines romaines.

Près des sources d'eau douce qui coulent sur notre chemin, ou que l'on nous indique, on trouve des eaux salées et même des morceaux de sel gemme rose, blanc ou violet. Le pays, assez peuplé, est entièrement soumis, et le passage de la colonne à travers les douars ne change rien aux habitudes de la population, dont il est si intéressant d'étudier les mœurs et la manière de vivre.

Un violent orage éclate vers trois heures et retarde un peu la marche de la division.

Elle s'avançait alors dans une vallée assez large, mais dont les terres détrempées trahissent à tout moment le pas des hommes et des chevaux. Les vieux soldats, exercés à ces épreuves, s'étaient prudemment munis d'un bâton qui rendait leurs chutes moins fréquentes; mais la gaieté, si naturelle aux Français, leur prête un auxiliaire encore plus sûr. La fureur des vents et l'obstination de la pluie n'excitent dans la colonne que des plaisan-

teries qui courent avec elle, et qui vont d'un bout à l'autre stimuler l'ardeur de sa marche. Au moment où l'on touche au but de la journée, le ciel s'éclaircit tout à coup. Un bon soleil couchant pompe l'humidité des vêtements du soldat et lui fait attendre patiemment le bivouac.

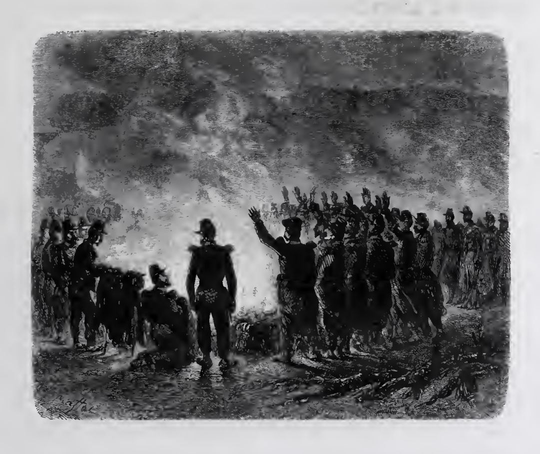
Il est près de cinq heures quand on arrive au fort de Beni-Kecha (communément appelé Ma-Allah). Le camp est tracé sous la protection de ce fort. Les troupes bivouaquent en carré.

Le prince royal reçoit avec distinction Bou-Agaz, cheikh du Ferjouiah, qui, jusqu'à présent, n'avait été qu'imparfaitement soumis aux Français; ce chef influent est accompagné de cent cinquante cavaliers. La députation des Abd-el-Nour, dont le chef s'est élevé au pouvoir par des crimes atroces, vient ensuite: les uns et les autres apportent des présents que le prince rend avec usure.

La nuit tombe, de grands feux s'allument. Le 2e léger, qui est composé en grande partie de méridionaux, ainsi que toute l'armée d'Afrique, fait un feu énorme autour duquel on suspend les objets et les vêtements pénétrés par la pluie. La

gaieté devient communicative et bruyante; les soldats se rappellent la chanson patoise et la ronde du village, amusements de leurs fêtes, ils les mêlent de bouffonneries où se révèle la vivacité naturelle du Gascon et du Languedocien. Une voix plus grave entonne enfin la Marseillaise de l'Afrique :

Allons, soldats de l'Algérie,
Le jour de gloire est arrivé!



et deux mille voix reprennent en chœur ce chant national, longtemps répété par les échos de

l'Atlas, mais que finit par couvrir le bruit des tambours battant la retraite. Des soldats français seuls peuvent terminer par des fêtes une journée aussi rude.

Le samedi 19 octobre, nous allons de Ma-Allah à Djimilah.

La nuit est belle, mais froide comme la précédente, et le son mat des tambours indique que la rosée est abondante. La montagne de Boucherf



se colore bientôt à son sommet des premiers rayons du soleil levant. A ce signal, la musique arabe de

Bou-Agaz salue le prince : cette musique, différente de la nôtre par le rhythme et le nombre des notes, est cependant combinée avec une science réelle; probablement elle fut écrite au temps de la grandeur des Arabes, lorsque les arts et les sciences florissaient parmi eux.

Après la cérémonie de l'investiture de burnous donné à Bou-Agaz, nous visitons Ma-Allah, où les Romains avaient un établissement thermal d'eaux ferrugineuses. S. A. R. accepte des rafraîchissements offerts par les Turcs.

Quelques pierres éparses sur le sol indiquent seules la place où fut Ma-Allah.

A sept heures le prince donne le signal du départ, après avoir fait sortir de la colonne les hommes les plus excédés par les fatigues de la veille, qu'il veut, dans leur intérêt comme dans le nôtre, laisser à Ma-Allah; mais, conduits au fort sous la direction d'un officier, ils en escaladent les parapets, et nous les retrouvons une lieue plus loin à leurs compagnies respectives.

Le pays est très-peuplé. On voit partout des douars dont les habitants se tiennent assis ou

accroupis sur les rochers et se font un spectacle de notre passage.



Vers onze heures, un défilé assez long retarde la marche de la colonne. Pendant que la première division et les bagages le traversent, la deuxième division reçoit l'ordre de faire sa grande halte. La colonne s'arrête après avoir passé le défilé et attend la deuxième division.

A une heure, les deux divisions se mettent en marche et gravissent les rampes escarpées qui escaladent çà et là un pays triste et aride. Deux maraudeurs arabes sont arrêtés et conduits au quartier général après avoir été désarmés.

Nous pénétrons par un col peu élevé dans la

vallée de l'Oued-Bousselah, que nous remontons jusque vers trois heures du soir. Cette rivière est le Budellus, qui donnait autrefois son nom à l'ancienne station romaine appelée *caput Budelli.* Les ruines de cette importante position se trouvent, en effet, à la tête de la vallée. La colonne se prolonge parallèlement à la voie romaine, dont elle retrouve presque partout les traces; elle s'élève ainsi sans trop de difficultés jusqu'au col de Djimilah. Les Romains avaient fait de grands travaux dans cette partie de la montagne; les ruines de nombreux postes indiquent qu'ils éprouvaient le besoin de s'établir fortement pour résister aux populations belliqueuses qui habitent les montagnes voisines.

La voie s'élevait par l'arête culminante du contre-fort; elle en suivait la crête depuis le point où se réunissent les différents cours d'eau qui forment le Budellus jusqu'au col, dominant à la fois tous les ravins qui se prolongent des deux côtés. De distance en distance, des points fortifiés la protégeaient, et au col même se trouvait un poste avantageusement placé pour défendre le passage.

La voie, maintenant en partie recouverte par les terres d'alluvion, a été détruite sur quelques points par les ravages des eaux. On distingue encore des tours carrées construites en pierre de taille. Il paraît possible de rendre ces ruines utiles à la défense du pays, en déblayant les terres mobiles qui se sont accumulées autour d'elles et en les environnant de fossés.

La domination romaine a laissé son squelette immense couché tout entier sur ce vaste pays; en l'étudiant, on voit ce que fut, pendant sa vie, ce colosse que rien n'a pu faire oublier depuis qu'il a disparu du monde qu'il remplissait presque seul.

L'étude du système d'occupation des Romains serait d'une grande utilité : ce n'est qu'en marchant sur leurs traces que nous donnerons une haute importance à notre magnifique conquête.

Le pays est complétement déboisé, sauf les oasis qui entourent les douars, et des vallées arrosées avec l'intelligence ingénieuse des Maures. Il ne produit que du blé, mais fort abondamment, comme on peut en juger par la quantité de chaume que l'on trouve sur la route.

Guidés par la vue du marabout de Sidy-Osman, construit avec des pierres énormes sur la crête d'une montagne à pic, nous traversons la fertile vallée de l'Oued-Bousselah, égayée par des moulins, des plantations de toute espèce et des cultures qui n'ont aucun rapport avec les nôtres.

Un pâtre jouant de la cornemuse, assis sur des ruines romaines, s'interrompt un instant pour



nous saluer, et continue à jouer, tout en contemplant ce spectacle nouveau pour lui.

Ce petit tableau a tout le charme d'une idylle antique.

La colonne marche, monte, se développe, se replie, comme un long serpent aux écailles diaprées, qui roule péniblement ses larges anneaux à travers les rochers nus.

La grande chaleur n'a point amorti la gaieté du soldat; les saillies méridionales semblent éclore plus nombreuses encore que dans la journée de la veille.

Au moment où nous débouchons sur le col, un spectacle d'une imposante majesté frappe d'admiration la colonne, qui s'arrête en silence.

Le Sidy-Nour, le Seba-Reboun et le Babor, dont le front est couvert de neige, dominent de leurs crêtes dentelées le vaste horizon de montagnes qui s'étend devant nous; un splendide soleil couchant éclaire les plans divers de cet immense tableau, qui passe successivement par toutes les nuances du violet clair au noir foncé.

A cinq heures du soir nous découvrons Djimilah; la roche dans cette partie est un calcaire bleu marbré de blancs fragments de bivalves.

La colonne se rallie et descend à Djimilah par des pentes de marnes noires sillonnées de nombreux ravins qui prennent leur origine à Sidy-Aïssa.

La première division arrive au bivouac à six heures; la deuxième prend position à sept heures et demie.

La lune, qui éclaire notre arrivée, épargne au



soldat, que la fraîcheur de la nuit repose, l'inévitable confusion d'un bivouac nocturne.

Les troupes de la garnison dirigent les nouveaux venus; en quelques instants les feux brillent et le dîner est préparé. Une heure après, tout se tait et s'endort.

Le dimanche 20 octobre, nous reconnaissons la position de Djimilah.

Elle est d'un abord difficile; le terrain présente à l'occupation des obstacles que de grands travaux pourront seuls surmonter; l'importance de ce point est cependant immense, et les Romains le savaient, puisqu'ils y avaient établi une ville puissante. L'occupation de l'Afrique par ce grand peuple s'appuyait, d'un côté, sur le littoral, et à l'intérieur, sur la longue ligne des plaines élevées qui conduisent de Carthage à l'extrémité occidentale de la Mauritanie, en tournant les divers chaînons de l'Atlas. Les points principaux du littoral se rattachaient par des routes transversales à cette grande voie. Pour tracer ces routes, il était nécessaire de dominer les vallées dans lesquelles elles devaient passer, et d'occuper tous les points stratégiques, quel que fût d'ailleurs le désavantage de leur position. Telle fut la cause de l'établissement de Djimilah.

Cette ville est en effet très-rapprochée de Djigelly; elle est peu distante du col très-déprimé de l'Arbarès, par lequel on passe du bassin de l'Oued-el-Kebir (dont l'Oued-Djimilah et l'Oued-Bousselah sont des affluents) dans le bassin côtier de Djigelly. Djimilah se trouve presque sur le méridien de Djigelly, à quinze lieues environ de cette ville. La route de Constantine à Sétif, par Milah et Djimilah, est d'ailleurs une excellente ligne de défense.

Tracée à peu de distance des montagnes habitées par les Kabyles, fortifiée comme les Romains l'avaient fait, elle assure la tranquillité du pays et couvre la route qui se développe sur la plaine des Abd-el-Nour.

De magnifiques monuments romains existent encore à Djimilah. L'arc de triomphe, le temple, le théâtre et plusieurs tombeaux, attestent la somptuosité de l'antique Cuiculum. On voit encore, sous les pierres, des cendres et du charbon; l'étude des monuments et la lecture des inscriptions prouvent que ces édifices sont antérieurs à l'invasion des Vandales; c'est le seul point de l'Algérie

où l'on ait jusqu'ici retrouvé des monuments dont la construction a certainement précédé le règne de Justinien. La colonie des Cuiculitaniens, couverte de tous les côtés par des positions avancées, parvint-elle à résister au conquérant? ou bien, ce qui est peut-être plus probable, les Romains, après la victoire de Bélisaire, ne répugnèrent-ils point à s'établir au milieu de ces populations montagnardes, qui avaient été évidemment les auxiliaires des Vandales? Une étude plus longue des monuments peut seule donner la solution de ces questions.

Les matériaux qui ont servi à la construction des beaux monuments de Djimilah ont dû y être apportés de loin, car les environs ne présentent que ces marnes noires dont nous avons parlé, et qui donnent au paysage un aspect sombre et sauvage. L'arc de triomphe est construit avec un calcaire de couleur claire, dont le gisement est ignoré. La plupart des autres monuments, le temple et particulièrement le théâtre, sont en marbre travertin rose, et se font remarquer par la netteté des détails d'architecture et la beauté du poli.

Cuiculum est restée une sorte d'Herculanum



ARC DE TRIOMPHE DE DJIMILAH.

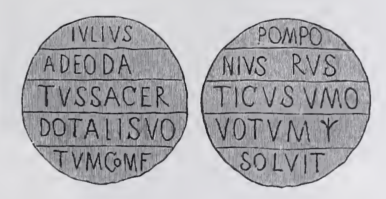

A. DAUZATS

non explorée, qui peut offrir une mine inépuisable de découvertes à la science et aux arts. Nous parcourons sur ces ruines un espace immense, couvert de fûts de colonnes en pierre ou en granit d'Europe, de chapiteaux, de sculptures et de mosaïques. Le prince choisit trois de ces chapiteaux, qui lui seront envoyés à Paris.

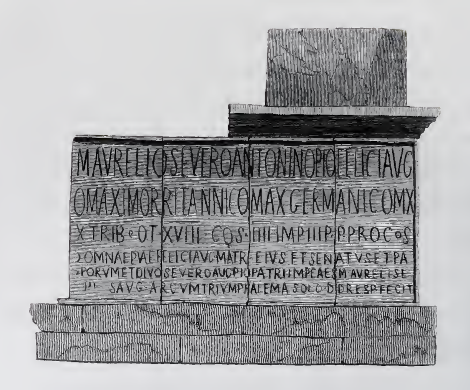
Les inscriptions sont nombreuses, et plusieurs paraissent offrir un curieux intérêt historique. Nous en rapportons quelques-unes.



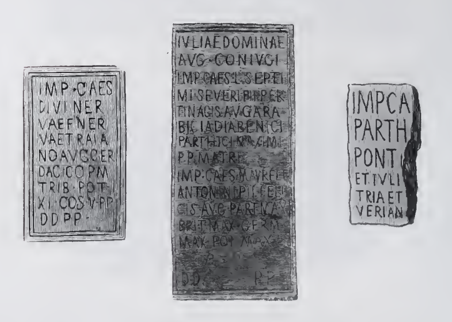
La partie droite de l'inscription manque.



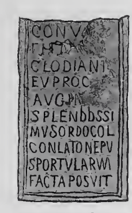
Ces deux médaillons font partie de l'une des deux mosaïques de Djimilah.

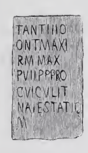


INSCRIPTION DE L'ARC DE TRIOMPHE.



PIERRES TROUVÉES AU PIED DE L'ARC DE TRIOMPHE.





TELLVRI GENETRICI RES PVBLICA CVICVLITANOR TEMPLVM FECIT
C IVLIVS LEPIDVS TERTVLLVS LEG AVG PR PR DEDICAVIT
SIMVLACRVM DEAE ACROLITHVM T IVLIVS HONORATVS PONT FL PP DONO



L'histoire de ces villes d'Afrique n'existe pas;

les documents militaires et civils sont détruits; ce n'est que dans les Pères de l'Église que l'on pourrait retrouver quelques renseignements. Des fouilles bien dirigées amèneraient probablement la découverte de nouvelles inscriptions, qui rendraient une pareille entreprise aussi profitable à la science qu'intéressante pour les arts.

Le théâtre, situé sur le penchant d'une colline, a environ cent vingt pieds de façade. L'ensemble présente un aspect imposant et simple. Les collines nues et monotones qui bornent l'horizon de cet édifice sont loin d'avoir l'éclat et la richesse des perspectives que l'on admire depuis les gradins du théâtre de Taormine, et les colonies militaires ont dû sentir se mêler à leurs plaisirs l'amertume des souvenirs de leur admirable patrie.

Les deux temples sont remarquables d'exécution; le plus petit est celui que le temps a respecté davantage. M. le maréchal gouverneur a prescrit de rétablir ce dernier temple, dont une des faces seulement est renversée; ses pierres couvrent le sol; elles sont même tombées depuis peu d'années, car la tradition des Arabes conserve encore

le souvenir du monument dans son entier. Il n'y a donc que des pierres à replacer les unes sur les autres, et dans la position qu'elles occupaient, pour rendre à l'Afrique un monument du meilleur style.

Le bel arc de triomphe est presque entièrement debout; quelques-unes des pierres de la plus haute assise, tombées éparses à ses pieds, sont dans un état parfait de conservation.

La teinte dorée dont le soleil a coloré cet élégant monument est rendue plus brillante encore par l'opposition de la verdure changeante des trembles et de la sombre verdure des caroubiers qui l'entourent.

S. A. R. a conçu la pensée de faire transporter à Paris l'arc de triomphe de Djimilah, comme un témoignage historique de la conquête de l'Afrique, et de le faire élever sur une des places de la capitale, avec cette inscription : *L'armée d'Afrique à la France.* Il ne manquerait à ce magnifique trophée que ses trembles, ses caroubiers et son soleil.

L'exécution de ce projet n'est pas aussi difficile qu'on pourrait l'imaginer au premier abord. Les

pierres numérotées seraient aisément transportées par des mulets jusqu'à Constantine, et le trajet par les grandes routes ne rencontrerait aucun obstacle.

Cent mille Français qui, depuis dix ans, portent les armes en Afrique, qui ont conquis au prix de leur sang deux cents lieues de pays, bâti d'immenses établissements, supporté des fatigues et des privations inouïes, servi la patrie de leur intelligence et de leur courage avec un dévouement sans exemple, seraient heureux et fiers de retrouver dans Paris ce noble souvenir de leurs travaux.

A midi, toutes les distributions étant terminées,



la première division et le convoi se mettent en mouvement pour prendre position sur l'Oued-

Dahad. La seconde division reste en position à Djimilah, pour hâter le départ des convois arabes, dont les mulets n'ont pu être rassemblés dans la matinée. Elle doit rejoindre la première division à Sétif.

La route présente de grandes difficultés à la sortie de Djimilah. Elle franchit d'abord un ravin profond qui est impraticable dans la mauvaise saison, puis se prolonge sur une suite de collines, où de nombreuses ruines annoncent que les Romains avaient protégé, de ce côté comme de l'autre, par des établissements fortifiés, les approches de la ville. Bientôt nous suivons un col, et nous parcourons de là un plateau immense, au bout duquel se dessinent le Bou-Taleb et la chaîne des monts Aurès, la seconde crête de l'Atlas.

On rencontre un grand nombre de sources de très-bonne eau. Au bord de quelques-unes sont creusés de grands bassins en pierre, évidemment taillés par les Romains; ces bassins ne reçoivent plus les eaux des sources, soit qu'ils aient été déplacés, soit que les sources elles-mêmes se soient ouvert une autre issue.

A quatre heures la première division arrive à l'Oued-Dahad. L'industrieux soldat, formé par quatre campagnes en Afrique, déploie la plus ingénieuse activité pour organiser le campement, et la troupe, peu fatiguée, prend gaiement son bivouac.



Le lundi 21 octobre, à six heures, par un temps superbe, la première division quitte l'Oued-Dahad; elle s'élève, en suivant la rive gauche de l'Oued-Bagalieth, jusqu'à Kasbaïte (les monts de la Table). Une halte d'une heure repose le soldat; quelques Kabyles, attirés par le bruit des clairons, se montrent sur les âpres rochers qui dominent notre position, nous observent avec une curiosité sauvage et inquiète, puis disparaissent tout à coup.

La division pénètre dans le défilé, après avoir traversé un des cours d'eau qui forment l'Oued-



Bagalieth, et, s'étendant sur la rive gauche d'un autre ruisseau, elle arrive à onze heures au col de Mons, d'où elle débouche dans la vaste plaine qui s'étend de Tiffech à Dra-el-Amar. Cette plaine, au temps de la grande occupation romaine, était couverte de villes riches et puissantes, et traversée par d'admirables voies, qui reliaient entre elles toutes les cités célèbres et mettaient en communication le désert et la Méditerranée.

L'occupation du col de Mons par les Romains est écrite en nombreux caractères dans cette curieuse région de l'Afrique. Leurs ouvrages sont si bien conservés que l'on retrouve jusqu'aux gué-

rites des factionnaires romains. Tout est en pierre de taille, casernes, postes, caponnières pour aller d'un ouvrage à l'autre. A l'entrée nord-est du col était située la ville de Mons, protégée par une ceinture très-étendue de forts détachés, liés par des caponnières à une citadelle à double enceinte, dans l'intérieur de laquelle se trouvaient les citernes principales et le temple.

La fontaine du milieu du col est protégée par un ouvrage de fortification, et la sortie par deux postes. Les tremblements de terre n'ont pas été les seuls fléaux qui ont couvert le sol de ruines; les Vandales, qui n'ont bâti qu'à Bougie et qui ont dévasté partout ailleurs, brûlèrent cette ville, et les traces de l'incendie sont encore visibles.

Au dire des archéologues, ces barbares furent secondés dans leurs dévastations par les indigènes eux-mêmes, qui, plus tard cependant, en 534, marchaient sous les étendards des Romains, et contribuaient à faire remporter à ces derniers une grande et définitive victoire entre Stora et Bône, où Gelimer, dernier roi des Vandales, fut fait prisonnier par Bélisaire.

Dans les inscriptions bien conservées que l'on voit ici en grand nombre, il serait possible de retrouver quelques documents historiques.

Plusieurs tombeaux romains attirent notre attention. Six sont debout, une vingtaine, renversés; tous ont été ouverts et brisés par les Arabes, qui sans doute y cherchaient des trésors.



La colonne fait halte auprès d'une source minérale dont l'eau exhale une forte odeur de bitume.

La première division se met en marche à midi : elle se dirige sur Sétif. Une nombreuse députation des marabouts de la montagne, portant sur

leurs vêtements blancs le grand chapelet noir à rubans jaunes, vient saluer le prince.



Les chefs des tribus, dont les physionomies expriment un étonnement sauvage à la vue de la colonne qu'il leur est permis d'approcher cette fois en amis, apportent à S. A. R. le tribut qu'on appelle l'*alfa*, c'est-à-dire des provisions abondantes pour les hommes et pour les chevaux.

Au delà du col de Mons, comme après tous les cols que nous avons franchis depuis Constantine, il n'y a pas de pente à descendre. Ce sont de gigantesques degrés qui mènent à des plateaux successifs, dont celui de Sétif, où nous sommes parvenus, est le dernier et le plus élevé; il domine de trois mille cinq cents pieds le niveau de la mer.

On découvre, au sud, toute la chaîne des monts Aurès; à l'ouest, le commencement des contre-forts des Bibans, et au nord, le petit Atlas. Sur cette vaste étendue, l'œil n'aperçoit ni un arbre, ni une maison; ici les Arabes sont nomades, mais ils cultivent beaucoup, et la fertilité de cette terre, où presque toutes les eaux sont salées, est extraordinaire.

La montagne de Sidy-Brao, pic isolé sur ce vaste plateau, produit l'effet le plus bizarre. Au pied se trouve une ville romaine assez bien conservée, l'ancienne Gemella, distante de Sétif de cinq lieues. Plus loin est Milah. De là jusqu'à Médeah, on compte sur la route dix à douze villes romaines en ruines.

El-Mokrani, kalifat de la Medjana, vient au-devant du prince royal avec une suite de plus de trois cents cavaliers, que l'on voit accourir de



tous côtés sur les dunes chargées de chaume. Cette plaine immense n'a point d'autre genre de végétation.

Les principaux cheikhs portent des burnous rouges, noirs ou verts.

Nous découvrons bientôt Sétif, entourée de hautes murailles d'une teinte chaude et vigoureuse, qui se détache sur la teinte brillante de la plaine, pendant que celle-ci est plongée d'une manière uniforme dans les feux du soleil couchant.

Nous nous élançons pour voir ces constructions de plus près, et nous ne tardons pas à y arriver, suivis par les grands de la contrée, accourus de quinze lieues à la ronde.

Les soldats turcs au service de la France couronnent la crête irrégulière et dentelée de la muraille; leurs habits variés de forme et de couleur, leurs longs fusils sur lesquels ils se reposent ajoutent à l'effet du tableau pittoresque que nous admirons.

Sétif est encore entourée de ses anciens remparts, qui ont trente pieds de haut, et qui sont flanqués de loin en loin de grosses tours carrées; sur celle du milieu de la face du nord flotte le drapeau français.

Ces constructions ne sont pas des premiers temps de la ville, mais remontent probablement à l'époque de Bélisaire.

La forteresse a un caractère byzantin très-prononcé, et l'on retrouve dans ses murs des pierres taillées pour d'autres destinations. Certaines portent des inscriptions.

L'enceinte de la ville (sitifis) et ses monuments,

qui étaient moins beaux que ceux de Cuiculum, sont détruits. En explorant les ruines, nous voyons fuir un serpent de plus de cinq pieds de long, et dont l'espèce, qui atteint, dit-on, à de plus grandes dimensions, est totalement inoffensive.

Les lions ne sont pas rares dans cette contrée, où les attirent de nombreux troupeaux; leur taille est supérieure à celle des autres lions de la régence. On remarque à Sétif un tremble de la plus rare beauté, et d'une grande vieillesse. Au pied se trouvent trois fontaines, dont les inscriptions romaines ont été surmontées d'un croissant grossièrement gravé.

Le spectacle de ces sources, entourées de soldats français et de sauvages descendus du mont Bou-Taleb, était singulièrement pittoresque. Déjà le soleil s'abaissait vers l'horizon, et nous admirions les effets sublimes que produit, sur le vaste panorama ouvert à nos regards, l'alternative des rayons solaires, des orages et des arcs-en-ciel, lorsque la tempête, éclatant tout à coup, vint nous forcer à rentrer au bivouac.

Nous y trouvâmes heureusement pour nous sé-

cher la paille et les chardons ramassés le long de la route par les soins du soldat, que l'expérience a instruit à ne dédaigner aucun moyen de prévision, et qui n'est jamais entièrement pris au dépourvu par les événements.

La seconde division avait quitté Djimilah à six heures du matin; après une halte d'une heure à Kasbaïte, elle gravit la montagne et arrive à Sétif une heure après la première.

A la chute du jour, nous entendons deux coups de fusil tirés aux avant-postes; bientôt nous avons la triste explication de cette alerte, de la bouche du colonel Changarnier : un caporal coupait des chardons pour faire du feu, au moment où quatre cavaliers arabes sortaient du camp. Un de ces cavaliers s'était approché du caporal, le fusil incliné vers lui; il avait tué cet infortuné à bout portant, et, piquant des deux, il était parvenu à se soustraire au feu de la sentinelle.

A compter du 22 octobre, le séjour du corps d'expédition se prolonge pour le temps nécessaire à en achever l'organisation. C'est au point que nous occupons maintenant que les convois arabes,

dirigés par les chemins de traverse, doivent se réunir, et qu'il faut attendre une température plus favorable pour reprendre les opérations commencées. Les troupes reçoivent l'ordre de faire des vivres pour une semaine. L'établissement de Sétif demandait d'ailleurs des travaux considérables. Le bataillon turc qui y tient garnison depuis quelques jours occupe l'enceinte la plus moderne de la colonie romaine établie après la grande invasion des Vandales. Cet ouvrage, auquel on a donné le nom de *fort d'Orléans*, avait encore deux faces en état de défense, mais que des amoncellements de terre et de pierres rendaient faciles à escalader sur plusieurs points. L'enceinte romaine paraissait d'ailleurs trop étendue pour être défendue par un corps peu nombreux. M. le maréchal prescrit en conséquence d'établir dans l'intérieur une coupure qui en réduit le développement à des proportions convenables.

Des ordres sont donnés en même temps pour réparer et couvrir le plus tôt possible les bâtiments construits par les Turcs dans l'intérieur du fort; des mesures sont également prises pour

rétablir les voûtes des tours antiques, destinées à servir de magasins d'approvisionnement.



Sétif est le point stratégique de la vaste plaine qui s'étend de Tunis aux Bibans, et qui se prolonge par le petit désert, en passant un col peu élevé, jusqu'auprès de Tlemcen. Les routes qui, partant de Constantine, suivent la plaine des Abd-el-Nour, et celle qui remonte la vallée de l'Oued-Bousselah, se rencontrent à Sétif; à ce point aboutissent également les routes de Bougie, de Zamorah, d'Ouennougah, des Portes de Fer.

L'occupation de cette importante position, résolue depuis longtemps, paraît devoir devenir définitive : M. le maréchal ordonne au commandant du génie de presser l'étude du terrain et de commencer immédiatement les travaux.

Pendant les journées suivantes, douze cents travailleurs d'infanterie sont mis à la disposition de M. le colonel Bellonnet, commandant le génie de l'armée.

La plaine de Sétif n'a nulle part moins de six lieues de largeur : elle est bornée au sud par des chaînons qui se dirigent à peu près de l'est à l'ouest, et dont la hauteur est d'autant plus grande qu'ils sont plus au sud du fort d'Orléans. On en distingue cinq qui forment autant d'horizons superposés et sans continuité; au milieu de la plaine s'élève le Sidy-Brao, qui apparaît à sa surface comme une île sur les flots.

Cette plaine de Sétif domine de trois mille cinq cents pieds le niveau de la mer (le fort d'Orléans ne le surmonte que de trois mille trois cent cinquante pieds). Elle s'abaisse légèrement vers le sud pour se relever ensuite au pied de l'Aurès.

Une telle élévation devrait donner un abaissement de température moyenne de 6°, et cependant plusieurs expériences ont donné constamment 17° 60 pour température des sources près du tremble, sous le fort d'Orléans. Ces sources sont donc thermales. Elles ne changent pas de volume d'une manière sensible, et c'est probablement à leur présence qu'il faut attribuer le concours de la population sur ce point.

Le premier des plans successifs que l'on aperçoit dans le sud est le Djebel-Jousif, qui fait suite au Djebel-Idim. Ce sont des chaînons peu élevés. Le troisième paraît se rattacher à l'Atlas en passant par Idim. Au plus éloigné appartient le Bou-Taleb, dont les cimes rocheuses et aiguës se dessinent sur un horizon très-profond. A cette chaîne principale appartient le Djebel-Mazit, qui la termine à l'ouest. On voit ensuite le plateau se prolonger et s'unir aux plaines du versant méridional, de telle sorte qu'une large voie de communication semble s'ouvrir dans le sud entre l'Ouennougah et la chaîne de Bou-Taleb. A l'ouest, l'horizon de Sétif est fermé par le Dje-

bel-Morizan, et plus loin, par le Dra-el-Amar, qui se joint sans doute à l'Ouennougah par des montagnes moins élevées. Au nord, le Djebel-Magrève, le Djebel-Anini et le Djebel-Sommah (points géodésiques), se dressent comme des pics saillants, apparence qu'ils doivent à l'extrême dépression des cols qui les unissent. La fracture dans laquelle pénètre l'Oued-Bousselah sépare le Sommah des montagnes de Zamorah, dont le principal sommet est déterminé par la triangulation.

Nous avons dit que l'origine de Sétif, comme lieu d'habitation, est probablement due à ses sources, qui ne changent pas essentiellement de volume pendant toute l'année. Ce fut dans tous les temps un lieu d'échange entre les produits de la plaine, ceux des montagnes et du petit désert (Djérid), et, plus tard, entre ceux de l'Europe et du Sahara. Les Romains trouvèrent Sétif existant comme ville agricole et commerciale; elle dut, sous leur domination, devenir un poste militaire important, sans avoir jamais été une ville très-forte; la disposition du terrain et les faibles mu-

railles de la première époque romaine le démontrent. Ces murailles, dont l'enceinte a été relevée, avaient près d'une lieue de développement; elles étaient flanquées de tours carrées : leur épaisseur était de quatre pieds; les tours avaient dix pieds six pouces de face. Rien n'annonce qu'il y eût une citadelle dans la partie supérieure de la ville.

Cette première enceinte est aujourd'hui rasée au niveau du sol; ses matériaux ont dû servir à la construction de l'enceinte du Bas-Empire, dont une partie subsiste encore. La date de la construction de cette seconde enceinte, ou plutôt l'époque la plus reculée à laquelle on puisse la rapporter, est donnée par une inscription qu'on lit sur la face est. La pierre sur laquelle elle est tracée appartenait à un monument consacré à Théodose et Valentinien. Elle fut employée comme moellon dans la nouvelle enceinte, qui doit dater, comme celles de Guelma, d'Anouna, de Russicada, etc. etc. du règne de Justinien, si ce n'est d'une époque moins rapprochée de l'invasion des Vandales.

Un puits creusé dans cette enceinte, à une

profondeur de plus de trente pieds, n'a rencontre que des décombres, et il est probable que le sol en avait été exhaussé à dessein.

Les matériaux employés pour la construction des murs de Sétif sont d'un beau choix, mais ils résistent peu aux influences atmosphériques; presque toutes les inscriptions ont disparu. La pierre est un calcaire gris-bleu marneux et bitumineux. On y voit quelques fossiles, entre autres une huître de l'espèce *ostrea sinuosa.*

Les carrières d'où les pierres ont été extraites s'ouvrent sur le flanc même des collines de la ville supérieure : on y remarque beaucoup de fragments qui appartiennent au grès vert le mieux caractérisé. Certains échantillons se distinguent difficilement du grès vert de Champagne.

Il existe très-peu d'ouvrages en briques dans les ruines; le mortier même, dont les Romains faisaient usage avec tant de profusion, y est assez rare. On peut en conclure que dès cette époque le bois manquait aux environs de Sétif. C'est ce que Salluste disait de la Numidie entière : *Ager arbori infecundus.*

La citadelle de Sétif, à laquelle, comme nous l'avons dit, on a donné le nom de fort d'Orléans, présente une enceinte rectangulaire, flanquée par dix tours. Ses murs, qui ont près de neuf pieds d'épaisseur, sont construits en belle pierre de taille, qui, ainsi qu'on l'a fait observer pour la seconde enceinte, avaient servi précédemment à d'autres constructions, ce qu'indiquent suffisamment les



moulures et les inscriptions tumulaires qu'on remarque sur plusieurs d'entre elles. La hauteur de l'enceinte était de plus de trente pieds, mais en plusieurs endroits la partie supérieure du mur s'est écroulée, et, au moment de l'arrivée de la colonne expéditionnaire sur ce point, d'énormes pierres de taille, recouvertes de terre ou de dé-

combres, donnaient en plusieurs endroits un accès facile dans la citadelle. Pour la rendre propre à la défense, M. le maréchal fait déblayer le pied de l'escarpe de toutes les pierres qui l'encombraient, et prescrit de relever le mur, avec ces matériaux, jusqu'à seize pieds de hauteur.

La partie la mieux conservée des bâtiments est la face nord-ouest; on conserve à cette partie de l'enceinte toute son élévation en la régularisant.

Les tours, qui sont en assez bon état, pourront, avec peu de travail, être converties en magasins, et les belles fontaines qui sortent presque du pied de l'enceinte donneront constamment une eau abondante.

La citadelle peut contenir mille hommes; une garnison de cette force fournirait par jour cinq cents travailleurs, qui, en les supposant munis de tous les instruments et agrès nécessaires, mettraient l'enceinte en état de défense en quinze ou vingt jours; un seul bataillon pourrait ensuite perfectionner l'œuvre et terminer en deux ou trois mois les travaux; il ne resterait alors à s'occuper que des dispositions du casernement. Les écuries

du bey, bien qu'en grande partie démolies, conservent encore quatre murs dont il serait facile de tirer parti.

La pierre à chaux abonde dans les environs ; le plâtre se trouve à peu de distance ; le défaut de bois seul opposerait quelque obstacle à l'exécution des travaux. D'après les ordres du maréchal, le cheikh du Ferjouiah, Bou-Akkas, devra envoyer des bois de construction tirés des montagnes comprises dans l'étendue de son commandement.

Le temps devient pluvieux; le plateau de Sétif étant très-élevé, le froid s'y fait vivement sentir. La tribu des Ammers apporte du bois, mais en petite quantité; la distance à laquelle se trouvent les terrains boisés en rend l'exploitation lente et difficile. Les tribus environnantes fournissent de la paille, qui est exactement payée par l'administration militaire.

Le caractère du soldat n'est point altéré par ces contrariétés inévitables. Abondamment fourni de vivres, il semble se livrer au contraire à sa gaieté naturelle avec un élan plus vif; il se promène malgré la pluie, la couverture sur le dos, consul-

tant du regard les nuages et le vent, se promettant un plus beau jour pour le lendemain, et charmant les ennuis de celui qui s'écoule par la danse et par les chansons.



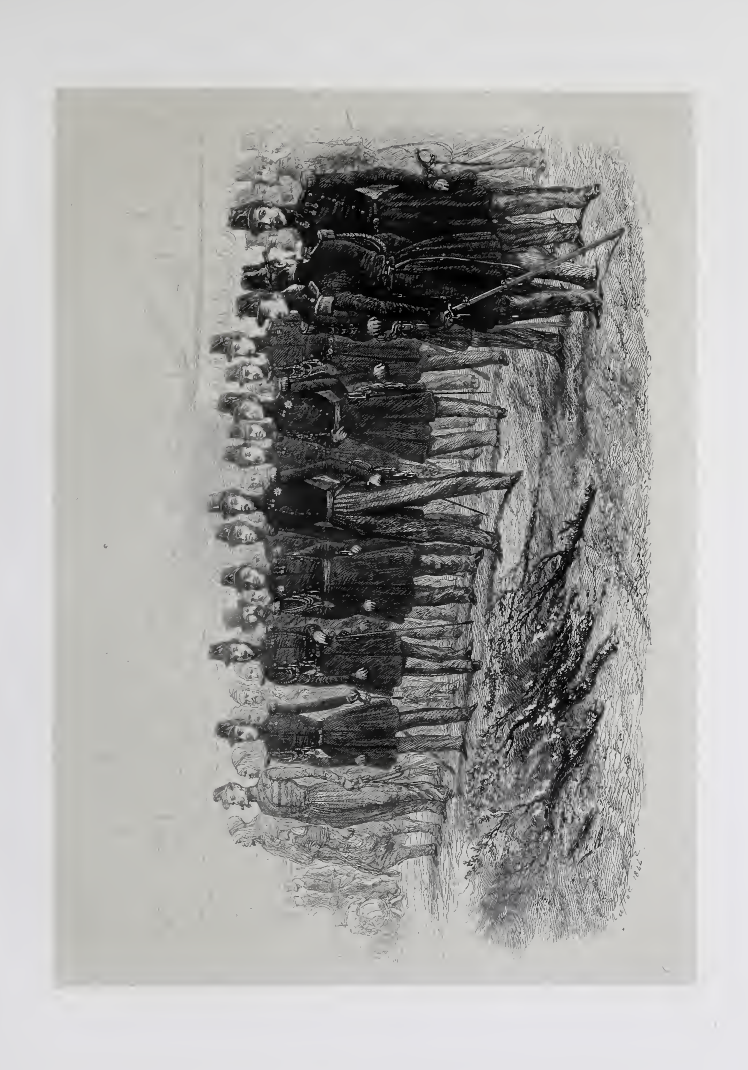
Le mercredi 23 octobre, nous continuons de séjourner à Sétif.

La pluie a continué pendant la nuit; les augures de la veille, exposés aux railleries de leurs camarades, se prêtent volontiers aux plaisanteries dont ils sont l'objet. Le prince parcourt les bivouacs; il admire l'adresse ingénieuse du soldat



LE PRINCE ET SON ÉTAT-MAJOR AU BIVOUAC.





naturalisé en Afrique, qui sait profiter de tout pour s'abriter : les grosses pierres des ruines servent de fond à la tente formée avec les couvertures, ou d'âtre à la cheminée; et les dispositions intérieures marquent une étude attentive de la pente des terrains et de l'écoulement des eaux;



souvent on voit le sol humide creusé jusqu'au point où il se rencontre avec la terre sèche; les

pelletées, jetées symétriquement sur les côtés élevés, reçoivent l'eau du terrain; une rigole conduit plus loin celle que déverse la couverture, et le soldat dort sainement dans cette cavité, au fond de laquelle il a étendu quelques chardons ou une poignée de paille. Le lendemain ce matelas improvisé servira d'aliment au feu qui fait cuire la soupe au biscuit, mets salubre que l'appétit assaisonne.

Dans cette promenade militaire, on est à tout moment frappé des réparties, des saillies, des mots heureux qui échappent au soldat français : « La pluie ne mouille que les armées qui battent en retraite, » disent les plus résolus. « En France, disent les plus chagrins, le soleil luit pour tout le monde; il ne luit ici pour personne. » « On veut nous envoyer des colons de tous les états, dit un autre; ayez soin, mon prince, qu'on n'oublie pas les marchands de parapluies. » Et ces traits de la gaieté nationale font sourire l'esprit au milieu des fatigues mêmes du voyage. Le soleil se montre enfin, et ceux qui accusaient son absence sont les premiers à sortir de leurs tentes faites à la

hâte, pour venir jouir de ses rayons, les uns drapés de couvertures à la manière antique, les autres à demi enveloppés de leurs capotes jetées à la hussarde. On allume des feux passagers, mais ardents, avec de grands chardons, haute futaie du pays, la fiente sèche du chameau qui remplace la tourbe et le charbon de terre, et des amas de sauterelles mortes, nouveau combustible dont la découverte appartient à l'esprit inventeur du soldat.

Bientôt les rayons réparateurs ont pompé toute l'humidité de la nuit; les souffrances passées s'oublient, les malades mêmes se plaignent de l'inaction dans laquelle on veut les retenir, et demandent à marcher. Le camp devient une salle de fêtes et de concerts.

Nous examinons en détail le bataillon turc, institution utile et qui peut rendre de grands services. La compagnie de canonniers et la compagnie de réserve sont très-belles : presque tous ces hommes ont soutenu contre les Français le siége de Constantine. Nous remarquons entre autres le Bach-Todji d'Achmet, et le soldat funestement

habile par qui fut pointé le canon qui tua le général Danrémont. Ces guerriers, nouvellement réconciliés avec nos armes, demandent à donner au prince et au maréchal un divertissement tout à fait primitif : c'est une lutte entre leurs plus vigoureux athlètes. Bach-Palawan, chef des exercices, le Nestor de ce bataillon, s'avance le



premier. Il ne conserve qu'un large pantalon ; ses bras nus, sur lesquels son œil brillant se fixe avec

satisfaction, semblent lui promettre la victoire; sa barbe grise ne rassure pas ses antagonistes, et leur défaite prompte et facile justifie l'opinion qu'ils se sont formée de la vigueur du vétéran; mais un noir taillé en Hercule ose se présenter à son tour, poussé par ses camarades, qui paraissent compter sur un adversaire digne de Bach-Palawan et peut-être même sur un vengeur de leur défaite. Le noir hésite; l'œil assuré de Bach-Palawan, son attitude victorieuse, les anxiétés du cercle attentif, stimulent son ardeur: il se décide. Tous deux se placent à la circonférence du cercle qui les entoure et marchent lentement l'un contre l'autre, les bras pendants et le torse balancé sur leurs jambes à la manière des ours, dont ils ont la sauvage énergie. Après le premier tour, Bach-Palawan adresse une courte invocation à Mahomet, dispensateur de la victoire; le noir se livre de son côté à des conjurations mystérieuses, à des pratiques inconnues, qui rappellent aux spectateurs son origine païenne; il frappe la terre de ses mains à coups réitérés, tourne lentement sur lui-même, élève tour à tour les bras et la tête vers

le ciel, arrache au sol des poignées de sable dont il se frotte la poitrine et les mains; puis tous deux recommencent le tour de l'étroite arène.

Bientôt ils se saisissent de leurs bras robustes et musclés, arrondissent leur dos en arc-boutant, appuient mutuellement leur tête contre l'épaule de l'adversaire, le pressent, l'agitent, l'ébranlent; leurs mouvements sont lents, mesurés, réfléchis; parfois une vigoureuse secousse semble décider de la victoire; la ruse s'oppose à la force; un soupir profond, une exclamation qui part du cœur, dénotent l'énergie de la lutte; l'immobilité succède à l'effort, la sueur ruisselle sur les muscles tendus; les mains se séparent et se cherchent convulsivement; enfin la victoire se décide, le noir est vainqueur; Bach-Palawan, le dos sur la poussière, pour la première fois peut-être, est réduit à s'avouer vaincu, et va, comme le héros d'Homère, consoler sa douleur en rappelant lui-même à ses amis les jours nombreux où la fortune ne trahissait pas ses forces.

Le reste du jour est employé à visiter les ruines. On distingue à quatre journées de marche le



LA LUTTE.

[illegible] dont [illegible]

[illegible] tour dos en arc-boutant, [illegible] contre l'épaule [illegible] par [illegible] une exclamation qui part du cœur, [illegible] de la bête, l'immobilité [illegible] sur les muscles [illegible]

La [illegible] de marche le


HEBERT sc

sommet du mont Aurès, sur lequel s'élève Lamba; les monuments romains que renferme cette cité sont certainement les plus importants de l'Algérie. On tient pour certain que les ruines sont absolument dans le même état où Peyssonel les trouva en 1725.

Parmi ces antiques vestiges, qui couvrent une superficie de plus de trois lieues de tour, s'élèvent quarante portes ou arcs de triomphe, dont quinze en bon état; les cinq temples, les bains, le beau temple d'Esculape sont debout encore, quoique le tremblement de terre de 1825 ait fait tomber quelques pierres. Quand on voudra contempler ces restes imposants, on pourra s'y rendre de Sétif ou de Constantine avec une petite escorte.

Toute l'exploration de ce pays est à faire avec les auteurs à la main. Il existe deux fois plus de ruines qu'il n'y a de noms sur la carte, et la plupart des voyageurs en parlent fort inexactement.

Peyssonel est peut-être le seul qui donne des détails exacts et fidèles; tout ce que nous avons vu se rapporte parfaitement à ses descriptions. Les Actes des martyrs de Numidie sont aussi rem-

plis de renseignements intéressants. Les mœurs des Arabes qui nous entourent sont dignes d'être étudiées; ce sont là les Bédouins proprement dits, les habitants de la tente, qui vivent sous la tente, les vrais Arabes nomades.



Au marché, où ils sont réunis au nombre de près de deux mille, on remarque un très-grand

nombre d'hommes blonds ou roux; quelques-uns ont la croix tatouée sur le front, comme ceux qui se réunissent sur les bords de l'Hamise, près du Fondouck, et que nous avions déjà distingués; ils viennent d'au delà du mont Aurès.

Est-ce l'action de la température des montagnes qui donne à leur chevelure cette teinte du nord? Ou bien cette race particulière descendrait-elle des Vandales? Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains ne reprirent ni Djimilah, ni le mont Aurès. C'est pour cela que les ruines romaines y sont pures et n'ont été altérées par aucune reconstruction.

Bélisaire reprit Sétif par la plaine des Abd-el-Nour; il enferma à Papua, près de Stora, les derniers Vandales, et les détruisit; mais il ne put forcer le col de Mons ni le mont Aurès.

Les lions qui figurèrent à son triomphe venaient de Sétif; il y en a encore beaucoup dans cette contrée, et, pendant l'été de cette année, le fils d'El-Mokrani, que nos soldats appellent *Macaroni,* en a tué sept, dont il conserve les peaux comme un trophée de victoire.

Le maréchal et tous les officiers supérieurs de l'armée donnent sérieusement à ce chef le titre de Monsieur de la Medjana. Ben-Hamelaouï est le plus distingué parmi les chefs arabes; son gendre Kaïd-Aly est un brave soldat qui nous est tout dévoué.

Le jeudi 24 octobre, la diane réveille le soldat; le ciel est pur, le beau temps est revenu; les travaux seront terminés le soir, grâce à l'activité du génie et des douze cents travailleurs, qui se relèvent sans interruption. L'enceinte est complétée partout à une hauteur de douze pieds, aux deux endroits les plus bas, et de trente-deux pieds ailleurs. Un réduit a été construit, des baraques préparées, une porte, des magasins, tout a été créé comme par enchantement.

Le bataillon turc sera installé ici avec toutes les familles, de manière à fonder une petite colonie militaire, centre futur d'une population dévouée, dans ce poste important qui est la clef de l'Algérie. Cette opération éminemment utile rend impossible l'invasion et l'occupation de la Medjana par les troupes d'Abd-el-Kader, qui l'a souvent tentée sans succès.

M. le maréchal ordonne de laisser dans le fort d'Orléans les hommes malades ou qui paraissent disposés à le devenir. Les projets du maréchal sont ignorés dans la colonne; le bruit se répand que le prince royal veut pénétrer dans le pays kabyle par la vallée de l'Oued-Bousselab, pour s'embarquer à Bougie. Le général Galbois reçoit l'ordre de faire arriver sur Sétif, à marches forcées, un bataillon du 62e de ligne, qui vient de débarquer à Philippeville, un bataillon venant de Constantine et un escadron de cavalerie de Bône. Ces troupes, avec le bataillon de tirailleurs de Constantine, en garnison à Sétif, formeront un corps de réserve destiné à couvrir les communications de l'armée et à lui servir de point d'appui pour les opérations ultérieures.

Le vendredi 25 octobre, à sept heures, la colonne se met en marche par un brouillard si épais qu'à dix pas on ne se distingue point les uns les autres, et qu'il faut battre la marche particulière de chaque régiment pour le rallier. Bientôt cette vapeur se dissipe graduellement. « Voilà la tente bleue qui tamise, » disent les soldats. Plus tard

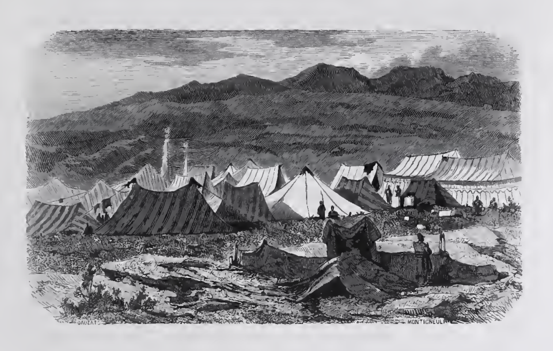
la chaleur prend tout son empire. Nous passons à côté d'un monument funéraire romain qui est assez bien conservé. Plusieurs vautours immobiles sur les crêtes arides des rochers s'envolent à notre approche en déployant leurs vastes ailes.



Un défilé long et difficile nous conduit à l'Oued-Kheroua, où nous faisons halte pendant une heure. Des dépôts de tuf et de poudingue couvrent les collines que traverse la route; l'escarpement de ces collines est presque toujours à l'ouest-nord-ouest; le côté opposé est en pente douce : dans la gorge qui aboutit à l'Oued-Kheroua, les deux

berges de la vallée sont formées par des calcaires marneux à silex; au-dessus sont des marnes argileuses noires et bleues, puis des calcaires. Sur les rives de l'Oued-Kheroua, on remarque des marnes grises et violettes en couches relevées, avec des brèches qui paraissent tertiaires.

Notre colonne manœuvre très-facilement maintenant, et, à la sortie d'un défilé, nos quatre mille hommes prennent camp avec bagages, dans l'ordre le plus parfait, sur l'Oued-Bousselah, au confluent de cette rivière et du ruisseau d'Aïn-Turco,



affluent de droite, dont le nom est donné à ce campement.

Le sol de l'Oued-Bousselah est tertiaire. On voit sur la rive droite un dépôt d'argile bleue très-pure recouverte par des travertins, et renfermant beaucoup de coquilles d'eau douce.

L'Oued-Bousselah, qui passe auprès de Sétif, rassemble toutes les eaux de cette partie de la plaine jusqu'au pied de Bou-Taleb, et, en outre, celles qui sortent des montagnes de Zamorah et de Dra-el-Amar. Ce cours d'eau, qui forme à Bougie le Bou-Messaoud, doit devenir considérable, même avant d'avoir traversé le Suergour.

Le samedi 26 octobre, à six heures du matin, le prince met sa division en mouvement; il place M. de Salles avec son peloton à la tête de la colonne, en ordonnant au reste de suivre la direction donnée. Pendant une heure, nous marchons sur la route de Zamorah, en laissant à droite l'Oued-Khele, dont le lit est à sec; vers sept heures et demie, la colonne prend à gauche, et se porte rapidement vers le marabout de Sidy-Embarek. Mais on ne trompe pas longtemps des hommes aussi sagaces que les soldats d'Afrique, accoutumés à tout observer, à tout deviner, à consulter

sans cesse le ciel, d'où ils attendent la pluie ou le beau temps, cette grande affaire de l'armée. Les chasseurs qui ont occupé Sétif cet été s'écrient bientôt : « Nous allons au sud. » Les soldats s'en



aperçoivent aussitôt que les colonels, toutes les boussoles sont en jeu; l'éveil est donné; déjà les troupes murmurent le nom de Babazoun; il est facile de prévoir l'enthousiasme qui s'emparera bientôt de cette petite armée, dévorée du désir de se signaler par l'accomplissement de choses neuves et grandes.

Nous apercevons une belle panthère près de l'avant-garde, mais on n'ose la tirer de peur d'a-

lerte. Dans le pays que nous parcourons, les populations, inquiètes et effrayées de cette marche en dehors des routes frayées, se sont éloignées en emmenant leurs troupeaux; mais elles ne sont qu'étonnées et point hostiles, et, sur la demande du kalifat de la Medjana, elles fournissent à tous nos besoins.

A onze heures, les deux divisions font halte sur la rive gauche de l'Oued-Chéer, faible ruisseau qui se jette à peu de distance dans l'Oued-Mehadjar, affluent de gauche de l'Oued-Bousselah. Nous rencontrons bientôt sur notre route le marabout de



Sidy-Embarek, pauvre et misérable monument, dont les dégradations amèneront bientôt la chute.

La division parcourt un pays coupé de collines, et traversé par un grand nombre de sentiers qui se dirigent presque tous vers Zamorah; elle traverse quelques cours d'eau bordés de plantes aromatiques, et débouche dans la plaine de la Medjana; puis vient s'établir, à six heures du soir, sur la rive droite des ruisseaux de Bouaridj, près du château de Bordji (nom qui lui a été donné par les voyageurs européens).

Les sources du Bouaridj sont abondantes. Le fort a été construit par les Turcs avec des matériaux romains; il s'élève sur un rocher calcaire noir avec débris de bivalves. Il sera possible de le réparer, et d'en former un point d'appui. D'après les renseignements fournis par les Arabes, un second fort existe plus au sud, mais il n'a pas été possible de l'apercevoir; le brouillard qui régna pendant la matinée du 27 ne l'a pas permis.

La distance parcourue est d'environ dix lieues, pendant lesquelles nous avons été dirigés par la boussole. Le trajet direct que nous avons pris par ce moyen nous fait gagner une journée, et d'une

journée dépend peut-être le succès de l'expédition.

Le prince a compris combien il était important de conserver, par la rapidité de la marche, l'avantage du secret si scrupuleusement observé jusqu'à ce jour; il redouble de soins, de prévoyance, d'activité. Aussi, malgré la grande chaleur, est-il parvenu à faire faire à sa colonne, sans laisser un seul homme ni un seul mulet en arrière, dix lieues en dix heures et demie. La division Galbois, si bien conduite par ce militaire distingué, arrive bientôt après dans un excellent ordre.

Pendant la nuit qui précède le 27 octobre, nos muletiers arabes, que le seul nom de Biban a effrayés, tentent de déserter; mais le Bath-Amar, qui est excellent, et le Kaïd-Aly, dont le zèle est toujours à la hauteur des circonstances, les retiennent. A six heures, le départ s'effectue par un brouillard intense et froid. Les soldats, s'apercevant que l'on prend la route ouest-sud-ouest, s'écrient : « Nous allons à Alger! » Il n'est question dans les rangs que du Biban et des Portes de Fer. Plus de doute, plus d'irrésolution; l'enthousiasme

est à son comble. Le soleil dissipe bientôt le brouillard, et la colonne s'engage dans les premières collines du massif de Dra-el-Amar. Le 2[e] léger demande d'une seule voix la marche du régiment,



qui a la propriété d'exciter le zèle des soldats, ou plutôt de répondre à leur élan. Une approbation unanime accueille, dans la première division, cette belle opération, qui a pour objet de tenter, par un pays inconnu et redouté, le chemin de Philippeville à Alger. La deuxième division com-

prend, de son côté, qu'un rôle moins brillant, mais non moins utile, lui est réservé. M. le maréchal fait connaître que son intention est d'emmener avec lui les détachements du 3e chasseurs et du 17e léger.

Vers neuf heures, les cavaliers d'El-Mokrani, qui battaient la plaine, viennent annoncer que le camp de Ben-Amar, kalifat d'Abd-el-Kader, se trouve à peu de distance vers le sud : les Arabes donnent ici une nouvelle preuve de l'aptitude à l'observation minutieuse et intelligente dont la nature les a doués, et que la vie nomade a développée en eux; de légères traces d'hommes et de chevaux, laissées sur un sol aride, avaient éveillé leur attention; leurs recherches vives et agiles justifient cette espèce de pressentiment. Le lieutenant-colonel Miltgen reçoit l'ordre de marcher contre ce chef avec deux cents chevaux de la deuxième division. Malheureusement le brouillard se dissipe trop vite, et les gens de Ben-Amar ont le temps de monter à cheval, et de jeter leur infanterie dans les ravins, où elle ne tarde pas à échapper aux chasseurs; ceux-ci toutefois s'em-

parent du butin qu'avait fait la colonne. Les renseignements recueillis dans les journées suivantes apprennent que Ben-Amar a quitté la province.

Nous laissons à gauche la voie romaine de Carthage à Césarée, au dehors de laquelle sont les Bibans, que les Romains ne passèrent jamais.

Après avoir traversé un ruisseau rocailleux entouré de lauriers-roses, nous gravissons une pente abrupte qui conduit à un plateau d'où jaillissent quelques petites fontaines : c'est Dra-el-Amar, la station ordinaire des caravanes qui vont passer les Portes de Fer.

La montagne de Dra-el-Amar est principalement de grès ferrugineux. Les calcaires se montrent vers le point de partage qui sépare l'Oued-Bouketon de l'Oued-Mancheton. Le porphyre vert antique forme un sillon dans les marnes du revers nord de la montagne. La beauté de plusieurs échantillons recueillis donne lieu de croire qu'ils proviennent de quelques monuments romains, tant il serait surprenant de trouver dans un semblable gisement cette roche, d'ailleurs si rare. (On croit qu'il n'en existe que trois carrières.)

La colonne fait halte à Dra-el-Amar; elle descend ensuite dans la direction des Bibans.

Du pic de Madjel, sur lequel le prince est monté en éclaireur, nous distinguons, au milieu d'un immense horizon que dominent les crêtes chauves du Jurjurah, les sommets des rochers du Biban. Le maréchal ne suppose point qu'il soit possible de les atteindre aujourd'hui; mais il veut forcer la marche autant que possible. Sur son ordre, le duc d'Orléans prend seulement avec lui le 2e léger, deux obusiers, cent cinquante chasseurs, le génie, et se porte en avant, en laissant le reste de la colonne au colonel Gueswiller. La nuit nous surprend au plateau de Sidy-Hasdan, sur la rive droite de l'Oued-Biban, au-dessous de son confluent avec l'Oued-Bouketon.

Le reste de la colonne et le général Galbois arrivent à neuf heures du soir dans le plus grand ordre, après trois heures de marche de nuit. La cavalerie de la deuxième division, qui formait l'arrière-garde, n'arrive au camp qu'à dix heures.

En quittant Bordj-Medjana, le sol est d'abord en pente douce. Après deux heures de marche, on

parvient à des ruines romaines peu étendues, mais dont la position est importante, car elles sont la dernière trace des Romains que l'on doive rencontrer sur cette route jusqu'à Alger, preuve à peu près évidente que la communication entre Sétif et Julia Cæsarea ne se faisait pas par les Portes de Fer. De cette position on aperçoit le Djébal-Morizan, dont précédemment on n'avait vu qu'une extrémité, et qui forme une petite chaîne est et ouest. Les ruisseaux qui en sortent sont légèrement salés; les indigènes placent au pied des petites chutes naturelles des buissons épineux sur lesquels le sel se dépose et se cristallise.

Dans la direction que suit la colonne, comme dans toutes celles qui conduisent des plateaux supérieurs vers le littoral, on aborde le point de partage par de légères pentes; on descend ensuite dans le bassin de l'Oued-Ouflard, formé par les affluents des versants nord et est du Dra-el-Amar. Cette rivière se jette dans l'Oued-Mahadar, affluent de gauche de l'Oued-Bousselah.

Après avoir franchi le Dra-el-Amar, on a devant soi la chaîne élevée qui en s'abaissant et se

morcellant vers l'ouest forme les Bibans. La vallée de Bouketon lui est parallèle. La fracture qui



la dessine s'étend vers l'ouest, beaucoup au delà du coude que fait la rivière. On voit, dans des horizons éloignés, des pics rocheux qui accompagnent cette fracture, et sont dominés eux-mêmes par des montagnes moins nues. Le pin de Jérusalem domine dans la végétation de celles-ci, mais on y rencontre aussi une grande quantité de lentisques arborescents.

Depuis Dra-el-Amar, le pays est magnifique et surpasse en beauté le reste de l'Algérie : la vue des sables déserts de l'Afrique est moins triste que celle d'un pays fertile sans habitants.

Un peu au delà de cette montagne, après avoir franchi des contre-forts pelés, tachés de rouge, dont l'aspect sanglant a quelque chose de sinistre, on traverse successivement plusieurs vallées étroites couvertes des plus beaux arbres, pins, oliviers, genévriers, qui s'élèvent jusqu'à cinquante pieds au-dessus du sol. Sur les coteaux on voit se développer de grands villages composés de maisons couvertes en tuiles, et qui ont souvent deux étages comme les maisons de la Provence. Dans les plis du terrain, des bouquets d'oliviers, d'orangers, de citronniers, annoncent une culture perfectionnée; çà et là paissent des bestiaux plus beaux et plus vigoureux que ceux d'aucune des régions du pays que nous avons jusqu'ici parcourues. C'est ce curieux pays des Kabyles de pure race que les voyageurs n'ont pu visiter encore, et sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Tout en admirant cette végétation abon-

dante et variée, qui repose si agréablement nos yeux et qui contraste si vivement avec les contrées d'où nous sortons, nous rencontrons des difficultés réelles, et nous suivons des contre-forts sur les crêtes desquels on ne marche pas aisément. Les montagnes élevées de l'Oued-Bouketon se rattachent par un nœud au pic qui domine le marabout de Colla ou sa tour. Ces montagnes se composent d'une partie abrupte et rocheuse, d'un plan incliné sur lequel se trouvent, en allant de l'est à l'ouest, les villages de Faradj-Oulad-Rachid et Bouketon que nous distinguons parfaitement, et d'une pente très-rapide qui conduit au lit du torrent. Les villages sont dans des positions très-ardues, couvertes de front par le fossé profond de l'Oued-Bouketon, à droite et à gauche par de grands ravins, et en arrière par la crête de la montagne; on aperçoit cependant à mi-côte un chemin qui les unit et se dirige vers Zamorah.

La descente de Cheragrag (saut du geai), que nous suivons pour atteindre le lit de l'Oued-Bouketon, est courte, mais rapide et bordée de précipices profonds, dont les pentes sont presque

verticales. Le sol est formé à la surface par des argiles altérées, et à la base par des marnes bleues,



de sorte qu'une pluie de quelques heures rendrait le passage impraticable. Encore quelques années, et les pluies auront entraîné la rampe par laquelle on descend actuellement; un tracé nouveau devra donc être étudié, si la route de Constantine à Alger doit traverser les Portes de Fer. Cette question si importante sera l'objet d'une étude particulière. La connaissance du pays acquise pendant cette expédition porte à croire que

c'est par le sud, et en se rapprochant du désert pour tourner les montagnes d'Ouennougah, que l'on doit chercher un passage. Les restes de la voie romaine seront facilement retrouvés, et nous conduiront aux ruines d'Auzia, dont l'emplacement n'est pas encore connu. Peyssonel, pendant son beau voyage d'exploration exécuté en 1725, campa sur les bords d'un petit ruisseau, dans un lieu appelé Ampsa (probablement l'ancienne Auzia), mais il ne donne aucune indication sur l'état des ruines ou leur importance; cet infatigable voyageur n'eut peut-être pas le loisir nécessaire pour faire des recherches, ou bien les vestiges de cette antique cité ne lui parurent pas dignes d'une description.

Le camp occupé par l'armée est situé au-dessus du confluent de l'Oued-Mellah et de l'Oued-Bouketon, deux rivières qui se jettent à angles droits au même point dans l'Oued-Biban; l'eau de ces ruisseaux coule sur des marnes bleues qui produisent une grande quantité d'efflorescences de magnésie, et elle en est tellement imprégnée, que sa saveur saline et styptique la rend *impotable*. Cette circonstance inspire d'abord quelque

inquiétude; mais bientôt les habitants indiquent de faibles sources qui désaltèrent le soldat, sans



être toutefois assez abondantes pour suffire à ses besoins.

Des feux brillants de genévriers, qui petillent en parfumant l'air d'une odeur aromatique, s'élancent de tous les points, et raniment les forces et la gaieté des troupes éprouvées par une journée

laborieuse, en même temps qu'ils servent de fanaux pour guider l'arrière-garde.

Les Kabyles viennent faire leur soumission au prince, et les Arabes des Beni-Bouketon ainsi que les Beni-Abbas abondent dans le camp, où ils apportent des vivres, des raisins, de l'orge, de la paille.



Le lieutenant général Galbois reçoit l'ordre de faire venir près de lui les cheikhs des Portes de Fer, qui doivent le lendemain servir de guides à la colonne.

La diane nous annonce le lever du soleil du 28 octobre. Nous sommes aussitôt debout, habillés, équipés; les Kabyles de Bouketon et les Beni-Abbas, gardiens des Portes de Fer, viennent au réveil du prince lui offrir des raisins et d'autres fruits.

Le corps expéditionnaire est prévenu par l'ordre du jour que la division du prince royal passera les Bibans pour se porter sur Alger par la route de Hamza, et que la seconde division rentrera dans la Medjana, et continuera les opérations qui ont pour but de faire connaître l'autorité de la France aux tribus du sud. D'après les ordres de M. le maréchal, le 17e régiment d'infanterie légère passe dans la première division; la cavalerie de ce corps est composée de l'escadron du 1er de chasseurs, d'un escadron du 3e et d'un escadron de spahis de Constantine. Le lieutenant-colonel Miltgen a le commandement de cette cavalerie; le colonel Laneau et le 3e de chasseurs, moins un escadron, font partie de la division Galbois.

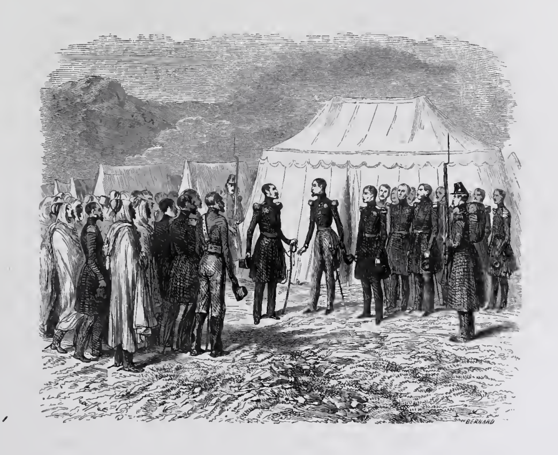
Les troupes de toutes armes reçoivent des vivres pour dix jours; les chevaux, de l'orge pour

quatre. L'administration militaire forme, des mulets appartenant à l'état, un convoi chargé de vivres et d'orge pour deux jours; les mulets arabes sont laissés avec la division Galbois. Cet officier général reconduit aussi avec lui les hommes malingres des régiments de la première division, M. le maréchal ne voulant avoir dans la colonne que des hommes valides et capables de supporter des marches longues et pénibles.

Le quartier général devant marcher avec la première division, aucune modification n'est introduite dans son organisation. M. le sous-intendant militaire Darricau est chargé de la direction des services administratifs; M. Hausman, sous-intendant de la province de Constantine, reste avec le général Galbois.

A sept heures, les officiers de la division Galbois, le général en tête, se présentent pour faire au maréchal la visite d'adieu. Ce n'est pas sans peine que tous ces braves nous quittent au pied des Portes de Fer, après nous avoir conduits, depuis Philippeville, à travers quatre-vingt-six lieues d'un pays soumis et tranquille. Mais, s'ils ne

peuvent faire partie de notre aventureuse et belle entreprise, ils laissent du moins des gages du zèle, du courage et de la patience avec lesquels ils sauront s'acquitter du devoir de conserver à la France l'immense province confiée à leur garde, et qu'ils ont tant contribué à soumettre.



Une pluie heureusement fort courte nous donne quelque inquiétude, car, en se prolongeant, elle rendrait le passage impraticable. Bientôt elle a cessé, et nous nous mettons en marche

à dix heures. Les cheikhs des Beni-Abbas, qui de tout temps ont défendu les Portes de Fer contre les Turcs, marchent à notre tête, à pied, en burnous bleus et jaunes. Une avant-garde composée de troupes légères se porte rapidement vers les Portes de Fer pour en couronner les hauteurs, au cas où cette disposition deviendrait nécessaire. Après deux heures de marche, l'horizon se rétrécit autour de nous; nous pénétrons dans une vallée humide, et nous voyons se dresser devant nos yeux des espèces de murailles gigantesques, formées par des parois de rochers rouges et dentelés, dont les crêtes festonnent le ciel d'une manière bizarre.

Nous gravissons à gauche du torrent un rude sentier, que les sapeurs sont obligés de déblayer pour donner passage à nos mulets, chargés à la française.

Après une assez longue alternative de montées et de descentes pénibles, nous nous trouvons enfin au milieu de ces rochers, que dominent de tous côtés des escarpements séparés les uns des autres par des murailles naturelles, qui les



PORTES DE FER, DEUXIÈME DÉFILÉ.

[illegible] les hauteurs, [illegible] nécessaire. [illegible] plusieurs [illegible] gigantesques, for- [illegible] rouges et dentelés, [illegible] d'une manière [illegible]

[illegible]

[illegible] de montées [illegible] que [illegible]





PORTES DE FER, PREMIER DÉFILÉ.



coupent en ressauts infranchissables. Les stratifications qui vont en deux sens, dans cette première partie du défilé, se flanquent naturellement, et rendent à peu près impossible le couronnement régulier des hauteurs. Nous descendons par un sentier à pic toujours à gauche du ruisseau, et l'aspect du lieu devient plus sauvage et plus terrible. Bientôt les cimes se rapprochent et s'élèvent de plus en plus au-dessus de nos têtes; les arêtes vives et crues déchirent le ciel; les arbres arrachés par la tempête et amoncelés au-devant de nos pas ajoutent à la sinistre solennité de ce tableau. A mesure que nous avançons, les stratifications des rochers paraissent plus marquées : ce sont de véritables murailles perpendiculaires, distantes les unes des autres, tantôt de dix, tantôt de quarante, plus loin de cent pieds, et dont l'élévation varie depuis quatre cents jusqu'à huit ou neuf cents pieds au-dessus du fond de la vallée. Souvent la terre végétale ou les parties marneuses qui les séparent ont été emportées par les pluies ou par le temps, de manière qu'il ne reste plus que des remparts échelonnés les uns derrière les autres et

courant tous de l'est dix degrés nord à l'ouest dix degrés sud.

Enfin, après avoir marché pendant plus de dix minutes dans une sorte de corridor formé de rochers énormes, dont le surplomb va toujours s'exhaussant, et après avoir tourné à droite, à angle droit, dans le lit même du torrent, nous descendons au fond d'un ravin étroit, dominé de toutes parts, d'où la moindre résistance serait impossible contre les défenseurs du défilé, s'il s'en présentait quelques-uns. Là se trouve la première porte. C'est une ouverture de huit pieds de large pratiquée perpendiculairement entre deux de ces couches de roches parallèles, rouges dans le haut et d'un gris de fer vers leur base.

La terre végétale ayant cédé partout sous l'action des eaux, des ruelles latérales se succèdent jusqu'à la deuxième porte, qui est tout au plus assez large pour qu'un mulet chargé puisse la franchir; la troisième est à quinze pas plus loin, en tournant à droite, et la quatrième porte, plus large que les autres, est à cinquante pas de la troisième.

La base de ces roches est baignée par le lit de



PORTES DE FER, DEUXIÈME DÉFILÉ.





PORTES DE FER, FOND DU RAVIN.



l'Oued-Biban, et le chemin que nous suivons n'est autre chose, comme nous l'avons dit, que le lit ordinaire du torrent.

Après cette dernière porte, le défilé, long de trois cents pas encore, commence à s'élargir. Si le spectacle imposant offert par cette combinaison étrange de montagnes, de roches, de phénomènes géologiques, est aussi difficile à décrire qu'à imaginer, il n'est guère plus aisé de donner une idée bien juste de l'enthousiasme excité dans la colonne à la vue des Bibans franchis, et d'exprimer la joie qu'inspire un succès remporté sur tant d'obstacles. La musique de chaque régiment joue pendant tout le temps du passage sa marche particulière, et les soldats défilent un à un, en faisant retentir de leurs cris les échos de ces roches sauvages.

Entre la première et la seconde porte, le prince fait graver par les sapeurs :

ARMÉE FRANÇAISE 1839.

La grande halte au sortir de ce sombre défilé est une des plus joyeuses que fera jamais l'armée

d'Afrique. Le soleil éclaire la vallée, où chaque soldat arrive en agitant dans ses mains une palme ravie aux troncs des palmiers séculaires qu'a si longtemps protégés l'ombre redoutée des rochers du Biban. Cependant, comme l'orage se fait craindre, il faut se remettre en route. A quatre heures nous nous séparons de nos guides, les cheikhs des Beni-Abbas. Nous laissons encore sur nos côtés une muraille de blocs calcaires reliés entre eux par des filons de marbre; nous passons ensuite devant de grandes falaises de schistes noirs en décomposition, et nous suivons toujours le cours de l'Oued-Bouketon, qui prend, après le passage des Portes, le nom de l'Oued-Biban.

Malheureusement l'orage en éclatant retarde la colonne, qui ne peut atteindre le Beni-Mansour, et qui est obligée de bivouaquer à deux lieues des Bibans, sur les bords d'une rivière, dont l'eau chargée de magnésie n'est propre ni au breuvage ni à l'usage de la cuisine. La soupe et le café manquent au modeste banquet du soldat, réduit à se nourrir de mets grillés ou rôtis; mais il se rappelle le dicton arabe, qui nomme si juste-



PORTES DE FER, SORTIE DU DERNIER DÉFILÉ.



les maisons, couvertes en briques, sont entourées de jardins. Ces villages, presque tous construits sur des mamelons isolés, sont d'un effet charmant, et les contre-forts du Jurjura, qu'éclaire un beau soleil levant, rappelleraient le Canigou, s'ils n'étaient plus élevés et d'un ton rouge beaucoup plus chaud.

Notre route traverse quatre gros villages réunis, appelés les Beni-Mansour, lieu qui avait été désigné d'abord pour notre bivouac de la veille. Les habitants, surpris au delà de toute expression, en voyant sortir du chemin des Bibans,



après une pluie d'orage, ces chrétiens auxquels ils ne pensaient point, et dont la jalousie des

Beni-Abbas leur avait complétement caché la marche, s'apprêtent d'abord à fuir; mais un mouvement subit de la cavalerie du prince leur fait craindre d'être atteints et sabrés dans la plaine. Les cheikhs, qui, dit-on, sont dévoués à Abd-el-Kader, accourent à S. A. R. et lui font, ainsi qu'au maréchal, les plus vives protestations.

Le prince réclame d'eux ce qui est nécessaire



aux besoins des troupes, moyennant le prix légitime de leurs fournitures, et leur promet qu'au-

cun soldat ne pénétrera dans les habitations; mais il ajoute que, si un seul coup de fusil est tiré sur les Français, il ne restera pas une maison debout, pas un olivier sur pied, et que personne ne sera épargné.

Ce langage rigoureux est nécessaire pour assurer le passage de notre arrière-garde dans une contrée où l'humeur belliqueuse du peuple est exaltée par un fanatisme impitoyable.

Si l'expédition était arrivée par la route d'Alger, elle n'aurait pas traversé le pays sans combats.

Au delà de Beni-Mansour, toute la vallée, large de plusieurs lieues, n'offre qu'un immense verger d'oliviers; le nombre des villages diminue à mesure qu'on s'avance, et le dernier de tous, situé à deux lieues sur notre droite, se distingue par deux grands minarets.

Nous trouvons enfin l'eau douce, et nous nous arrêtons sur l'Oued-Beni-Mansour pour faire boire les chevaux et les mulets.

A une heure, après l'avoir rendue guéable, nous traversons le large lit de cette rivière, qui présente, dans ses cailloux roulés, les plus belles

variétés de grès, de marbres et de poudingues.

Nous cheminons dans la belle plaine qui mène à Hamza, au milieu des maïs, des lentisques et des myrtes-boules, assez semblables à nos charmilles, quand les premiers hommes de l'avant-garde se trouvent face à face de cinq Kabyles armés qui s'écrient avec effroi : *Ja el roumiale!*



(voilà les chrétiens). Ils venaient des montagnes d'Ouennougah, et nous apprirent que le camp du kalifat d'Abd-el-Kader, Achmet-Ben-Salem, était à peu de distance. Ils avaient pris part eux-mêmes à une razzia exécutée par ce chef sur les tribus de la province de Constantine. M. le maré-

chal prescrit à la cavalerie de se porter en avant, appuyée par le 2e léger. Le convoi reste sous la garde du 17e léger et du 23e de ligne, commandés par le colonel Corbin. Le prince royal et M. le maréchal marchent avec l'avant-garde.

En battant la plaine en tous sens, on découvre et on arrête encore deux courriers d'Abd-el-Kader; on saisit sur eux des lettres de l'émir adressées aux habitants de Djigelly, dans lesquelles il excite les tribus à un soulèvement général.

Il était devenu impossible d'atteindre Hamza dans la journée. On doit remarquer à cette occasion que les itinéraires turcs sont trop longs pour nos colonnes, et que les Bibans sont plus près de Constantine, et conséquemment plus loin d'Alger qu'on ne le suppose ordinairement à l'inspection des cartes.

Toutefois l'avant-garde hâte la marche pour prendre position avant la nuit; l'armée franchit l'Oued-Redgala, et à six heures du soir le camp est établi sur la rive droite de ce torrent.

Le mercredi 30 octobre, l'armée marche de Kaf-Redgala à Beni-Djad.

Après avoir pris les ordres du maréchal, M. le duc d'Orléans met une partie de sa division en mouvement, dès quatre heures et demie du matin, dans le but d'empêcher le bey de Sebaou de s'établir avant nous sur le plateau d'Hamza, et de lui ôter tout moyen, soit d'occuper le fort, soit d'en évacuer les magasins. Il marche rapidement, et à huit heures, du haut d'un mamelon, il découvre, à une distance d'une demi-lieue environ, les troupes du bey qui descendent de la montagne d'Ouennougah, et qui marchent sur le fort. Aussitôt les dispositions sont prises pour leur couper la route. L'infanterie se dirige en droite ligne vers Hamza, tandis que la cavalerie, sous les ordres du colonel Miltgen, est lancée dans la vallée. Achmet-Ben-Salem, qui ne savait pas les Français si près de lui, abandonne son projet, et n'a que le temps d'ordonner à ses cavaliers de se retirer et de se porter vers l'ouest en se repliant sur Médéah.

A peine la cavalerie a fini de couronner les hauteurs abandonnées par les Arabes, que S. A. R. qui s'y est portée de sa personne, ordonne à l'in-

fanterie de remonter la vallée et d'occuper le fort d'Hamza. C'est un carré étoilé dont les murs en assez mauvais état ont vingt pieds de haut; il a huit embrasures et onze pièces sans affûts.



A midi le maréchal rejoint le reste de la division. Le fort d'Hamza est bâti sur le sommet d'une hauteur dont les pentes escarpées vers le sud ne présentent aucune prise; le versant du nord, au contraire, fort doux, est complétement soumis au feu du fort. C'est de ce côté qu'il conviendra de tracer la route, soit qu'elle aboutisse au fort, soit qu'elle vienne de Beni-Mansour. Hamza est sur la rive gauche de la rivière qui porte son nom dans cette partie de son cours, et que l'on désigne au-dessus de ce point sous le nom d'Oued-Lakal, et au-dessous, sous celui d'Oued-Redgala. C'est un affluent de gauche de

l'Oued-Nougah, qui, après avoir reçu ses eaux, prend le nom de Oued-Beni-Mansour. Le fleuve se prolonge ensuite dans la direction du nord-est, pénètre dans les montagnes de Callaa, et, après avoir reçu l'Oued-Bousselah, prend le nom de Bou-Messaoud, et vient se jeter dans le golfe de Bougie, presque sous les murs de cette ville.

M. le maréchal ne juge pas convenable de laisser une garnison dans le fort d'Hamza. Il serait trop difficile de l'approvisionner pendant l'hiver, et elle ne pourrait d'ailleurs trouver d'abri dans les bâtiments délabrés et ruineux qu'ont habités les Turcs.



La position du fort d'Hamza n'est pas aussi avantageuse qu'elle aurait pu l'être; il est trop éloigné du ruisseau, dont il ne voit pas le passage; d'un autre côté, il ne commande ni les

routes de Médeah à Bougie et à Constantine, qui se développent sur la droite de l'Oued-Lakal, ni celle d'Alger à M'Sila, qui laisse Hamza à trois ou quatre lieues sur la gauche. Cette position devra être étudiée avec soin. Une carte spéciale est levée pour indiquer la direction à donner aux différentes branches de cette route, dans les parties où il ne sera pas possible de conserver le tracé suivi par les Turcs.

Aucune ruine romaine n'a été remarquée aux environs d'Hamza. C'est donc par erreur que l'ancienne Aurea se trouve indiquée dans la position qu'occupe actuellement le fort. Les ruines de cette ville existent probablement à sept ou huit lieues plus à l'ouest, sur le point connu sous le nom de Sour-Surlan. C'est une preuve nouvelle que la grande voie qui réunissait Cirtha à Julia Cæsarea tournait les montagnes d'Ouennougah et se rapprochait beaucoup du désert.

Après une halte de deux heures, la colonne se dirige vers le nord pour descendre dans le bassin de l'Isser; la route devient difficile, et, après une marche assez pénible, le camp est établi dans une

jolie prairie, à l'entrée du pays des Beni-Djad, tribu placée sous la domination d'Abd-el-Kader. Bientôt les feux aromatiques et petillants des lentisques ne brillent que de loin en loin; le silence succède au tumulte de la journée; les profils pittoresques des montagnes se dessinent avec une netteté merveilleuse sur le fond d'un ciel pur et semé d'étoiles. La pensée se recueille dans une admiration muette à la vue de ce tableau qui réunit le charme le plus doux à la plus imposante solennité. Oh! combien de fois peut-être l'illustre voyageur dont nous suivons la destinée regrettera, du milieu des agitations et des épreuves de sa difficile carrière, le calme délicieux de ces belles solitudes de l'Atlas où, aux prises avec les éléments et la barbarie, il coula cependant des heures paisibles et douces, entouré d'une poignée de Français dont le dévouement obscur et ignoré fut du moins constant et infatigable!

Le jeudi 31 octobre nous quittons les bords de l'Oued-Rekam, ou de la *rivière de marbre,* pour gagner Ben-Ini.

Dès le milieu de la nuit quelques coups de

fusil isolés tirés sur le camp nous avaient indiqué des dispositions malveillantes de la part des tribus. Au point du jour, c'est-à-dire à six heures du matin, la colonne se met en marche, par ordre de M. le maréchal. On fait éclairer toutes les directions, et on prend les précautions nécessaires pour être en mesure de repousser toutes les attaques.

Le 17e léger marche en avant, le 23e au centre, la cavalerie et l'artillerie viennent ensuite, le 2e léger forme l'arrière-garde. A huit heures et demie, après avoir franchi le plateau de Draa-el-Bagahall, ou *plateau des mules*, par un froid assez piquant, et lorsque nous commençons à descendre en ordre vers la vallée de l'Oued-Zeytoun, nous voyons venir à nous une soixantaine d'Arabes et un grand nombre de Kabyles, tant à pied qu'à cheval, descendus d'une montagne voisine. Quelques coups de fusil sont tirés sur le 2e léger, qui reçoit l'ordre de ne point riposter encore. Cependant le nombre des ennemis grossit; ils s'approchent de plus en plus; un voltigeur est blessé; le cheval du colonel Changarnier est



LE COLONEL CHANGARNIER.

[illegible] des [illegible] [illegible]. Au [illegible] du [illegible] ([illegible]), [illegible] du [illegible], [illegible] par ordre de M. le maréchal. [illegible] les dimensions [illegible] pour [illegible] toute les [illegible].

[illegible] au centre, [illegible] le [illegible] garde. A [illegible] heures et [illegible], après avoir traversé le plateau de Draa-el-[illegible], [illegible] par un [illegible], et lorsque nous commencions à descendre [illegible] vers la vallée de l'Oued-[illegible], [illegible] venir à [illegible] [illegible] un grand nombre de [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] point [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] plus [illegible] [illegible] le colonel Changarnier [illegible]


LAVIEILLE

atteint. Sur l'ordre de M. le duc d'Orléans, l'arrière-garde se retourne brusquement; elle se porte



sur un bois d'oliviers où les Arabes sont embusqués, et un feu vif, bien dirigé, fait mordre la poussière à plusieurs. Pendant quelque temps la colonne continue son mouvement sans être inquiétée, mais, deux lieues plus loin, des groupes plus nombreux recommencent cette attaque contre notre arrière-garde; une charge de trente chasseurs, faite à propos par le lieutenant Malatrie,

et soutenue par les tirailleurs du 2e léger, permet à notre immense bagage de parcourir sans obstacles un défilé assez difficile; mais les Arabes arrivent bientôt de toutes parts; les costumes des troupes soi-disant régulières du bey de Sebaou se font remarquer dans cette foule tumultueuse et confuse, et le prince juge qu'une affaire sérieuse est devenue indispensable. Il donne ses ordres en conséquence. Alors nos intrépides voyageurs, tout fatigués qu'ils soient par des marches forcées, relèvent une tête fière où brillent des yeux animés de l'ardeur des combats; les officiers se débarrassent de leurs manteaux, les soldats fouillent avec enthousiasme dans leurs cartouchières, la colonne se réveille comme un vieux lion qui s'apprête, en secouant sa crinière, à fondre sur son ennemi. Le maréchal se charge d'emmener le convoi avec le 17e léger et le 23e, pour les établir au bout de la vallée, que traverse un ravin profond, boisé, dominé à gauche par des crêtes garnies de makis épais.

Le prince envoie le 2e léger, moins trois compagnies d'extrême arrière-garde, au delà du ravin,



CHARGE CIRCULAIRE COMMANDÉE PAR LE COLONEL MILTGEN.

[illegible]

[illegible]



au fond duquel il fait embusquer une compagnie. Il garnit la crête la plus rapprochée de la colonne d'une ligne de tirailleurs, pour assurer la retraite, et place sa cavalerie de manière à s'en servir à volonté. Les Arabes, voyant le maréchal marcher toujours, deviennent plus entreprenants; ils passent le ravin à gauche et se portent en avant, avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que l'arrière-garde reste seule. Le prince alors divise la cavalerie en trois parties, l'une pour tourner les Arabes par la droite, l'autre pour les tourner par la gauche, la troisième pour courir sus aux traînards et soutenir la charge. En même temps trois compagnies du 2ᵉ léger reçoivent l'ordre de marcher de front contre l'ennemi et de couronner la position. Ce mouvement, exécuté avec précision et promptitude, réussit en tout point : les Arabes sont culbutés et jetés dans le ravin ; les carabiniers du capitaine Forey et les voltigeurs du capitaine Bouisset arrivent de front et simultanément avec les charges circulaires conduites par le colonel Miltgen. La place occupée par l'ennemi reste bientôt abandonnée avec ses morts,

et les Kabyles, poursuivis jusqu'au douar prochain, y sont atteints et taillés en pièces.



Profitant du moment où les Arabes en déroute repassent le ravin sous la fusillade de la compagnie qui y est embusquée, le prince retire les compagnies qui sont au delà et commence le mouvement de retraite.

Le combat a été court, mais vif : sur quarante

cavaliers qui ont abordé les Arabes par la droite, on ne compte qu'un soldat tué, deux officiers blessés, MM. de Lestapis et Ducrest, qui ont eu chacun la poitrine traversée d'un coup de feu, et six soldats blessés. Les chasseurs de gauche, qui n'ont pas souffert, ont fait onze prisonniers. Les blessés du 2[e] léger ne veulent pas quitter le combat, et restent dans les rangs. Les capitaines Bouisset, Forey et Sautoul, et le sergent-major Bray, ont mené l'attaque avec une grande vigueur. Les soldats ont combattu, malgré leur ardeur extrême, avec un sang-froid admirable. Cette alliance de qualités héroïques ne se comprend peut-être au même degré que dans des soldats français.

Pendant près de deux heures encore les Arabes suivent nos tirailleurs, et échangent avec eux quelques coups de feu; notre insouciance les encourage; ils s'approchent davantage, en ayant soin de s'abriter derrière les plis du terrain, ou de se tenir cachés derrière des arbustes; mais bientôt ils se montrent à découvert. Le prince, voyant que les groupes assaillants se reforment et cou-

ronnent chaque position à mesure que nous l'évacuons, fait avancer un obusier : deux obus,



envoyés avec une grande justesse de coup d'œil, divisent les masses et achèvent de décourager l'ennemi, qui cesse d'inquiéter la retraite en échelons qu'exécutent nos chasseurs.

Cet épisode de quelques heures délasse le soldat de la fatigue d'une marche monotone. S'il éprouve un regret, c'est de n'avoir pas eu à combattre un ennemi plus nombreux et moins insaisissable. Ces combats d'Afrique exercent quelquefois la patience du soldat; à peine est-il animé par l'odeur de la poudre, que l'adversaire a disparu.

A la nuit tombante, nous arrivons en bon ordre au pont de Ben-Ini, et nous passons l'Isser



à gué, pour camper sur le plateau élevé qui domine la rive gauche. Le pont de Ben-Ini, qui n'a pas soixante-cinq ans d'existence, a été emporté par les eaux terribles de l'Isser, qui, il y a deux jours, n'était pas guéable. C'était un ouvrage remarquable, exécuté par les ordres d'Omar-Pacha, le plus illustre des vieux deys. Hussein-Dey, que nous avons détrôné, était le cinquième successeur de ce prince.

Le docteur Pasquier, qui a partagé toutes nos

fatigues, va visiter et panser les blessés, et le prince apprend avec bonheur qu'aucun d'eux n'est en danger. Le sentiment moral est si puissant parmi nos soldats, qu'il n'y a pas de malades.



Ces résultats heureux sont dus en partie, à la vérité, aux soins habiles et actifs d'une excellente

administration, qui n'a laissé en souffrance aucune partie du service.

Demain nous serons au Fondouck, et le Fondouck, c'est la France!

Le vendredi 1er novembre, à six heures et demie, l'avant-garde, conduite par Mgr le duc d'Orléans, s'engage dans le défilé, qui commence sur la rive même d'un affluent de l'Isser, à une



portée de fusil du camp, pour aller, à deux lieues et demie au delà, occuper le col d'Aïn-Sultan,

qui est la clef de la route. Le chemin est hérissé de difficultés; nous gravissons des escaliers de rochers, tour à tour ronds et roulants comme des bombes ou pointus comme des fers de lance, entremêlés de broussailles épineuses qui déchirent tout ce qu'elles touchent. Tantôt la route est tellement encaissée qu'il faut se courber pour passer sous les buissons qui la recouvrent; tantôt elle court en étroite chaussée au-dessus de précipices effrayants. L'arrière-garde, composée du 17ᵉ léger, d'un escadron de chasseurs et de deux obusiers, reste en position en avant du camp pour protéger la marche du convoi dont l'escorte est doublée. De cette manière, l'entrée et la sortie du défilé sont occupées et gardées à la fois.

En arrivant à Aïn-Sultan, le prince est averti que l'arrière-garde est attaquée; il reprend aussitôt le chemin que nous venions de parcourir avec tant de peine, et rejoint la ligne des tirailleurs à l'instant où un mouvement vigoureux de quelques compagnies venait de faire éprouver aux Arabes une perte assez considérable. Cependant ils reprenaient courage; leur nombre s'augmen-

tait sans cesse, et leurs cris frénétiques semblaient redoubler d'audace et de fureur. Aussitôt



le prince resserre la ligne des tirailleurs, la restreint aux crêtes qui couvrent immédiatement le défilé, et jugeant que tout mouvement de retraite doit être assuré par un acte de vigueur, il augmente les réserves, les réunit, rassemble la colonne, fait porter du côté du convoi la cavalerie, qui ne peut être utile sur un terrain aussi accidenté, et place deux obusiers dans un pli du chemin, d'où ils battent le point par lequel les Arabes doivent se retirer. Ces dispositions prises,

il fait brusquement sonner la charge à deux compagnies du 17[e], qui s'élancent sur l'ennemi, conduites par les capitaines Bisson et Magagnosc. A l'extrême gauche, les carabiniers du capitaine Froidefond exécutent la même manœuvre. Les Arabes débusqués fuient en perdant beaucoup de monde; deux coups d'obusier sur leurs masses en désordre complètent leur déroute.

Quelques minutes après, deux nouveaux coups d'obusier sont tirés, et la retraite commence en bon ordre : cependant à la fontaine d'Aïn-Aga, les Arabes essaient encore un *hourra;* mais deux compagnies du 17[e] léger, déployées en tirailleurs, leur répondent de telle sorte, que cet effort désespéré des assaillants paraît devoir être le dernier. Cette affaire nous coûte malheureusement six blessés.

Après Aïn-Sultan, nous traversons de jolis villages arabes dont les habitants viennent faire leur soumission; nous parvenons ensuite au sommet de la montagne, et nous nous y arrêtons quelques instants, avant de descendre vers l'Oued-Kaddara, cette limite si célèbre et si contestée, pour

contempler Alger, la Metidja et la mer. Nous saluons Alger, nous forçons le pas, et nous rejoignons la colonne sur les bords de l'Oued-Kaddara. Là nous entrons dans un nouveau défilé, plus dangereux, au dire de tous, que ceux que nous avons traversés, mais qui, malgré sa mauvaise réputation, est parcouru sans obstacles et sans périls; nos éclaireurs rencontrent bientôt les sentinelles françaises qui couvrent l'Oued-Kaddara. Un mouvement électrique se communique à toute la division; il semble que l'air de la France passe dans celui que nous respirons. Peu après nous rejoignons enfin l'avant-garde de la division du général Rulhières, commandée par le général Dampierre, et plus loin la division, composée d'un bataillon de zouaves, de deux bataillons du 62[e], d'un bataillon du 48[e], de deux escadrons du 1[er] de chasseurs, d'un escadron de spahis, de quatre obusiers et d'une compagnie du génie.

Si l'on voyait briller sur les visages de tous nos frères d'armes la joie de nous voir arriver, on y lisait aussi le noble regret de n'avoir pu dépasser la limite imposée, pour venir partager

nos dangers et nos fatigues. Le 17e léger n'arrive qu'à huit heures du soir avec le convoi et les



blessés. Le Fondouck, qui nous paraissait, il y a six semaines, si triste et si sévère, devient pour nous une station délicieuse; chaque soldat trouve dans la garnison un ami qui le fête, et dont il paye l'hospitalité par le récit de sa courte mais aventureuse campagne. Cette nuit destinée au repos s'écoule en bruyants plaisirs.

Le samedi 2 novembre, à six heures du matin, après un court sommeil troublé par un des coups de vent les plus brûlants du désert, et souvent plus agréablement interrompu par les éclats de la joie des soldats, la division se met en marche. Les vapeurs du matin se dissipent peu à peu, et

un beau soleil, dont la chaleur est tempérée par la brise de mer, éclaire la marche de la colonne, qui chemine joyeusement en chantant les refrains favoris de ses régiments. A mesure que l'on gagne du terrain vers Alger, il semble que l'on se rapproche insensiblement de la patrie. Avant la grande halte que l'on se propose de faire à la Maison-Carrée, et au moment de quitter son commandement, le prince veut rendre à tous un témoignage mérité. Il défile à la tête des troupes



devant le maréchal, qui a conduit cette opération difficile avec tant de prudence, et qui a déployé dans cette expédition une résolution si rare et une si grande habileté. Il serre sa division en

masse, réunit autour de lui les officiers de tout grade et leur adresse ses adieux dans cette allocution touchante :

« Messieurs,

« En vous faisant mes adieux au moment d'une séparation que je vois arriver avec regret, je suis heureux de pouvoir vous remercier du concours que vous m'avez prêté et du dévouement que vous avez apporté à la belle entreprise que l'habileté consommée du chef illustre qui nous commande et un concours particulier de circonstances heureuses nous a permis d'accomplir avec un si éclatant succès. L'honneur d'avoir marché à votre tête dans cette circonstance mémorable sera toujours un des plus beaux souvenirs de ma vie. Votre campagne est finie aujourd'hui, Messieurs; ma tâche à moi va commencer: c'est de faire connaître les titres que vous acquérez chaque jour à la reconnaissance de la patrie et aux récompenses du Roi dans ce difficile pays, où tout s'use excepté le cœur des hommes énergiques comme vous. En cessant d'être votre chef et le compa-



ALLOCUTION DU PRINCE AUX OFFICIERS DE SA DIVISION.

[illegible]

[illegible] dans cette affa- [illegible]

[illegible]

[illegible] à la belle compagnie [illegible] [illegible] le compa- [illegible]

[illegible]


H. LAVOIGNAT

gnon de vos travaux, je resterai l'ardent défenseur de vos droits; la cause est bonne, puissé-je la gagner! Je dirai toutes les grandes choses que l'armée a faites en Afrique, toutes les épreuves qu'elle subit avec un dévouement d'autant plus admirable, qu'il est souvent ignoré et quelquefois méconnu. Dans les pays inconnus que nous avons traversés ensemble, je ne me suis pas cru absent de la France, car la patrie est pour moi partout où il y a un camp français; je ne me suis pas cru éloigné de ma famille, car j'en ai trouvé une au milieu de vous et parmi les soldats dont j'ai admiré la persévérance dans les fatigues, la résignation dans les souffrances, le courage dans le combat. La plupart d'entre vous ont déjà presque entièrement payé dans ce pays la dette que leur a imposée le service de la patrie, et si de nouvelles circonstances me rappelaient en Afrique, je n'y trouverais que de nouveaux régiments auxquels vous avez montré l'exemple; mais partout où le service de la France vous appellera, vous me verrez accourir au milieu de vous, et là où sera votre drapeau, là sera toujours ma pensée.»

Les cris de *Vive le roi! Vive le duc d'Orléans!* éclatent avec enthousiasme; le prince, vivement ému et les yeux humides de larmes, ordonne un roulement et va se mettre à la tête du 2e léger. Un instant après, cette poignée de Français, qui représentent si dignement les conquérants de l'Algérie, commencent à défiler. On ne saurait imaginer une revue plus solennelle. Nous assistons à ce spectacle touchant, d'une hauteur d'où l'on découvre à la fois Alger et la Metidja. Le fond du tableau est occupé par la Maison-Carrée, emblème de la domination turque que nous avons renversée; et la mer, sur laquelle on aperçoit trois bateaux à vapeur, notre lien avec la mère patrie. Le maréchal partage l'émotion générale, et on l'entend prononcer ces paroles : « Il faudrait mourir maintenant; après avoir compté dans mon armée trois fils du Roi, et en avoir vu deux au feu, je ne puis plus que déchoir. »

Après le déjeuner la colonne se remet en marche; la foule qui vient au-devant de nous grossit petit à petit, et nous renaissons en quelque sorte à notre vie habituelle en retrouvant à

chaque pas, dans toutes les scènes du voyage, les habitudes françaises mêlées aux coutumes orientales, qui donnent à Alger un cachet si frappant d'originalité.

Personne ne savait à Alger que l'expédition des Portes de Fer dût avoir lieu. On était sans nouvelles du corps expéditionnaire, lorsque l'autorité fit afficher dans la matinée un simple avis, ainsi conçu : « S. A. R. Mgr le duc d'Orléans et M. le maréchal gouverneur général sont arrivés hier au Fondouck, venant de Constantine *par terre.* »

Aussitôt, sans ordre et sans invitation, la population de toutes les origines et de toutes les croyances se met en habits de fête; chacun pavoise sa maison; et cette multitude accourt, empressée et joyeuse, au-devant des soldats qui viennent de traverser l'Algérie dans sa partie la plus sauvage, et de déployer le drapeau français dans des lieux où les Turcs baissaient le leur et où les Romains n'avaient jamais porté leurs aigles.

A mesure que nous approchons de la ville, la foule augmente autour de nous; les dames euro-

péennes aux chapeaux roses agitent leurs mouchoirs; les hommes crient : *Vive le roi!* Les colons de la plaine s'associent à l'accueil que nous fait le peuple de la ville; les femmes musulmanes se groupent autour des arbres ou sur le toit des maisons, en chantant au son des instruments, et toutes les corporations mahométanes marchent à la rencontre du prince. Les bourgeois distribuent aux soldats du vin et des cigares, et se chargent de leurs sacs.

A la porte d'Alger, le prince est reçu par le comte Guyot et toutes les autorités civiles.

M. le comte Guyot retrace dans les termes suivants l'émotion que tout le monde éprouve en ce moment mémorable :

« Monseigneur,

« La population d'Alger, heureuse de posséder une seconde fois Votre Altesse Royale dans ses murs, et des circonstances qui l'y ramènent, se porte en foule au-devant de vous et des braves qui vous accompagnent.

« Ses magistrats se sont empressés de la pré-



ARRIVÉE A ALGER PAR LA PORTE BABAZOUN.



céder, fiers de vous complimenter les premiers sur le brillant succès d'une entreprise admirable par le courage et la résolution qui l'ont accomplie comme par la pensée qui l'a conçue, qui aura pour l'avenir de ce pays des résultats immenses, et qui va rehausser encore la gloire de Votre Altesse Royale et de l'armée, du Roi et de la patrie.

« Vive le roi! Vive le duc d'Orléans! »

« Et moi, Messieurs (répond le prince), je suis heureux de l'accueil fait par la population d'Alger à l'armée qui vient d'accomplir encore une grande et difficile opération, et au chef entreprenant et habile qui, en assurant le succès de cette belle entreprise, vient d'ajouter à tous les services qu'il a déjà rendus à la colonie un nouveau gage de stabilité et d'avenir, sans compromettre une paix dont elle retire déjà de précieux avantages. Je m'enorgueillis de rentrer par la bonne porte, par la porte de terre, dans la capitale de cette nouvelle France, que l'armée a conquise, sillonnée de routes, couverte de beaux et d'utiles travaux, et que vous saurez tous féconder, peupler et

rendre digne de la mère patrie. J'attends, comme vous, un grand effet des circonstances qui me ramènent au milieu de vous. J'espère que c'est un grand pas fait vers le développement de cette colonie à jamais française. J'espère que les résultats obtenus feront des Algériens de tant d'hommes qui, jusqu'à présent, n'ont pas eu foi dans l'Afrique; et je regarde comme un grand honneur et un grand bonheur pour moi d'avoir pu concourir à un des plus grands événements de ce siècle, à la conversion en provinces françaises et civilisées de cette terre jusqu'à présent barbare et hostile. »

Ce discours est suivi de longues acclamations : pendant quelques minutes les cris de *Vive le roi! Vive le duc d'Orléans!* retentissent de toutes parts. Le cortége, devenu immense, se dirige vers la place du Gouvernement, à travers une foule si compacte qu'il n'est plus possible d'apercevoir le sol. En passant sous la porte Bab-Azoun, la musique du 2e léger fait entendre la marche favorite dont les rochers des Bibans ont retenti, et qui

désormais, sera désignée dans l'armée sous le titre de *marche des Portes de Fer.*

La ville reproduit partout le spectacle que nous venons de décrire; arrivés enfin sur la place, le



maréchal et le prince s'arrêtent en face de l'horloge de Jemina, et la colonne passe devant eux aux acclamations de la multitude.

En voyant défiler la tête fière, l'œil ardent, ces braves camarades à demi déguenillés, ces blessés qui n'avaient pas voulu quitter les rangs, ni au jour du combat, ni au jour de la parade, l'émotion est au comble.....

Le lundi 4 novembre est le jour fixé pour le banquet offert au nom de la colonie. L'hôtel de la Régence, élégamment décoré, est entouré d'une foule immense.

La ville s'illumine et prend part à la joie qui anime les nombreux convives appelés à s'asseoir autour du prince royal.

Les habitants d'Alger ont convoqué à cette fête toutes les autorités civiles et militaires de l'Algérie et tous les officiers supérieurs qui viennent d'accomplir avec S. A. R. l'expédition des Bibans. La colonie a voulu témoigner ainsi les sentiments d'affection et de concorde qui unissent l'armée et le pays, et prouver que les hommes de travail et de labeur savent apprécier l'admirable résignation et le brillant courage des soldats.

A six heures et demie, Mgr le duc d'Orléans, précédé par les commissaires de la fête, arrive

dans la salle du festin. Deux cents couverts ont été dressés dans le plus vaste salon de l'hôtel. Le prince prend place, ayant à ses côtés M. Bonneville, président de la chambre du commerce, et M. Lacrouts, président du tribunal du commerce; en face de lui s'assied M. le maréchal gouverneur général, entre MM. de Saint-Guilhem et Urtis, deux des colons les plus actifs et les plus dévoués à l'avenir de l'Algérie. La salle est trop petite pour contenir tous les citoyens qui auraient voulu prendre part à cette démonstration si complète de la joie de la colonie.

Vers la fin du banquet, M. Bonneville se lève, et, au nom de la colonie, porte le toast suivant :

« Au Roi! au Roi! au père de la patrie! car l'Algérie et la France ne font qu'un dans son cœur, et les habitants des deux contrées lui doivent un égal tribut d'affection et de reconnaissance. Notre amour de l'ordre et du travail est digne de ses royales sympathies. Nos efforts seconderont ses vues pour la prospérité de la colonie, et cet heureux concours enrichira d'un nouvel et brillant

fleuron la couronne de France. Au Roi! vers qui ses enfants de l'Algérie portent leurs espérances et leurs vœux! au Roi! »

Pendant quelques instants, les cris de *Vive le roi!* que ce discours excite dans l'assemblée, ne permettent pas à la voix de M[gr] le duc d'Orléans de se faire entendre.

Le silence se rétablit, et le prince répond en ces termes :

« Messieurs,

« Je suis heureux de représenter le Roi dans cette belle réunion, de pouvoir vous remercier en son nom de la santé que vous venez de lui porter, et de vous assurer de sa constante sollicitude pour nos possessions d'Afrique qui sont désormais un des premiers intérêts de la France. Ainsi que vous l'avez dit, il confond dans son cœur la France d'Europe et cette France africaine qui n'a d'autres limites que celles que nous nous sommes nous-mêmes tracées, et je suis certain d'être son fidèle interprète en vous proposant ce toast :

« A la prospérité et au développement rapide de la colonie française d'Afrique! »

Les cris de *Vive le roi! Vive le duc d'Orléans!* recommencent après ce discours, et l'on entend pendant longtemps les acclamations du peuple de l'extérieur qui se joignent à celles des convives.

M. le baron de Vialard se lève et porte la santé de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans :

« Au duc d'Orléans!

« Vous avez voulu, Monseigneur, faire vous-même une grande enquête de nos besoins, des causes de nos revers et de nos succès, des immenses ressources du pays, pour en doter à jamais la fortune de la France.

« C'est dans ces hautes vues, et non pour l'éclat d'une gloire passagère, que vous avez parcouru des contrées encore inconnues de nos armées, et dans ce voyage, qui rappelle ceux du peuple dominateur qui seul avant les Français ait colonisé l'Algérie, vous avez gravé en caractères

ineffaçables sur les roches du Biban la prise de possession de la France. Près de cette porte de terre, devenue glorieuse, vous avez salué Alger de capitale d'un nouveau royaume. Il doit un jour doubler notre patrie. Ce langage qui nous a remplis d'enthousiasme sera compris de la France; vous vaincrez l'ignorance et les préjugés ennemis de l'Algérie, comme vous vaincriez ses autres ennemis, et, sous vos auspices, s'accomplira cette grande tâche, la gloire de notre époque, la colonisation progressive et entière de toute cette contrée. »

Le prince royal répond en ces termes :

« Je vous remercie, Monsieur, d'avoir rendu justice à l'attachement que depuis longtemps je porte à cette belle contrée. La conquête de l'Afrique est, à mes yeux, la plus grande chance qui se soit offerte depuis longtemps à la France, qui a le sentiment et le besoin des grandes choses, et, selon moi, tous ceux qui se consacrent à cette noble tâche ont bien mérité de la patrie. Plus les

travaux sont pénibles et les obstacles grands, plus aussi il faut honorer leur persévérance; car, dans une société dont le travail est la loi fondamentale, chacun doit être classé selon la part pour laquelle il contribue au bien général. En retournant à Paris, je dirai ce que j'ai vu en Afrique; je dirai le caractère de permanence qu'une administration habile a donné à nos possessions; je dirai les efforts intelligents et hardis d'une population qui supplée par son activité au nombre, qui bientôt ne manquera plus. Cette vaste salle, dites-vous aujourd'hui, est trop petite pour contenir tous les colons ; puisse-t-il en être bientôt de même de la Metidja ! »

A la suite de ce discours, accueilli par les mêmes acclamations, M. Urtis propose ce toast :

« Au maréchal Valée, gouverneur général !

« Vous avez, Monsieur le Maréchal, affermi par votre puissante épée la domination française en Afrique. Devant la marche triomphale de nos

soldats, l'Arabe vient de s'arrêter étonné et impuissant. Aux trophées militaires vous voudrez joindre la palme non moins précieuse de la conquête industrielle du pays. Vous serez, Monsieur le Gouverneur, dignement secondé dans votre patriotique tâche par ces chefs d'administration qui, sous vos ordres, rivalisent de zèle pour les intérêts civils de la colonie, et qui, eux aussi, ont droit au juste tribut de notre gratitude. C'est à vous, Monsieur le Gouverneur, que nous devrons la colonisation, c'est-à-dire la mise en production du sol le plus fertile. C'est une question d'honneur pour la France, de gloire pour vous, de reconnaissance pour la colonie. « Au maréchal Valée ! »

Le maréchal se lève et répond :

« Messieurs,

« Mes efforts ont toujours eu pour but le développement rapide de la colonisation. L'Afrique a désormais traversé l'époque d'épreuves qui marque la naissance de tous les grands établisse-

ments coloniaux; elle marche maintenant par sa propre force, et nous touchons au moment où vos nobles efforts recevront une glorieuse récompense. Fertiliser une terre stérile depuis tant de siècles, appeler à la civilisation tant de peuples barbares, c'est la mission qui convient à une grande nation. Vous la remplirez, Messieurs, et la gloire que donnent les grandes entreprises s'attachera à vos noms. Pour moi, je suis heureux que le Roi ait daigné m'appeler à seconder vos efforts, et je vous remercie du concours que vous avez bien voulu m'accorder depuis que S. M. m'a envoyé parmi vous. »

Enfin, pour que rien ne manquât à l'expression des sentiments qui animaient l'assemblée entière, M. de Saint-Guilhem demande à porter la santé de l'armée :

« A l'armée ! »

M. le maréchal prend la parole au nom des soldats placés sous son commandement, et il

exprime en ces termes les sentiments qui vivent dans les cœurs de ses frères d'armes :

« Messieurs,

« Je vous remercie, au nom de l'armée, du souvenir que vous avez conservé des services qu'elle a rendus à la colonie. Depuis neuf années que le drapeau français flotte sur cette terre d'Afrique si glorieusement conquise par nos soldats, le dévouement des troupes ne s'est pas démenti un seul instant, et d'immenses travaux, exécutés avec une admirable activité, ont, non moins que de glorieux combats, acquis des droits à la reconnaissance de la patrie. L'armée, dans l'Algérie, est un corps producteur; elle sait qu'elle partage avec vous la noble mission d'appeler à la civilisation le vaste empire soumis désormais à nos lois. Elle n'oubliera jamais les devoirs qui lui sont imposés, et j'ai la profonde conviction que les colons trouveront toujours dans nos rangs des amis sincères, des compatriotes dévoués. »

Peu de moments après, le prince royal se

lève ; l'assemblée tout entière le suit dans les salons qui touchent à la salle de bal. S. A. R. s'entretient longtemps avec les colons ; elle exprime plusieurs fois l'espoir de voir fixer à jamais l'avenir de la colonie ; et, en rappelant de nouveau la sollicitude du Roi pour cette belle partie de ses États, le prince répète que la création de la colonie sera une des gloires du règne de S. M., comme son développement rapide et complet deviendra pour lui-même, à une autre époque, un devoir et un bonheur.

A neuf heures le bal commence; les femmes les plus élégantes de la capitale africaine et des environs ont voulu assister à cette fête. Par une pensée pleine de convenance et de grâce, le portrait de S. A. R. Mme la duchesse d'Orléans avait été placé au milieu du salon, de manière à ce qu'on la vît présider en quelque sorte à la fête donnée à l'héritier du trône et prendre sa part des hommages qui lui étaient rendus. Celles des conviées dont les maris ont accompagné le prince et partagé ses dangers doivent se dire entre elles que sur les marches du trône il est aussi des in-

quiétudes et des chagrins. Le prince royal, doucement fatigué de tant d'émotions, se retire vers onze heures; mais la fête se prolonge très-avant dans la nuit et se termine au milieu de bruyantes et joyeuses acclamations.

Le 5 novembre, S. A. R. donne à dîner à toute la division qui a fait avec lui l'expédition des Bibans. Officiers, sous-officiers et soldats, tous sont conviés à cette fête de famille; et, pour que le souvenir en vive longtemps dans la mémoire des troupes qui servent en Afrique, des détachements de tous les corps actuellement à Alger sont invités à s'asseoir auprès de leurs heureux camarades.

Le prince royal réunit aussi autour de lui une partie des notables habitants qui lui avaient offert une fête la veille; ils représentent, avec les autorités civiles, la population de l'Algérie, que le prince, qui doit être roi, ne peut, même au milieu de ses soldats, oublier un seul moment.

La place Bab-el-Oued a été choisie pour salle à manger : entre le Fort-Neuf et celui des Vingt-Quatre-Heures, un immense carré de tables a

été formé : trois mille deux cent quarante-deux couverts sont dressés. Au centre se trouve une vaste table destinée aux officiers de tous grades, et au milieu de laquelle S. A. R. se place, ayant auprès d'elle M. le maréchal gouverneur général et tout le brillant état-major de la colonie. Le plus beau temps favorise cette magnifique réunion, et le spectacle qui s'offre à tous les regards est admirable. La population entière de la ville s'est rangée sur la première pente de la montagne à laquelle Alger est adossée. Le jardin des condamnés a été envahi par la foule : les costumes de toutes les couleurs, de toutes les nations, se marient admirablement aux teintes vertes des arbres au-dessus de la cime desquels se détache gracieusement éclairé le minaret de Sidi-Abderrhaman, mosquée révérée de l'Islam entier. Au nord, la mer, calme, se développe majestueusement : de nombreuses barques de pêcheurs, des bâtiments de commerce arrivant à Alger, montrent à l'horizon leurs blanches voiles; à gauche on aperçoit le Fort-Neuf, transformé en une immense cuisine d'où vient de sortir le dîner que le

prince royal offre à ses compagnons d'armes : au milieu de cette vaste enceinte s'élève le buste du Roi entouré de ces glorieux drapeaux confiés par lui à l'honneur de l'armée, et qui depuis neuf années ont flotté noblement sur tous les points de l'Algérie.

A la fin du dîner, M. le maréchal se lève et porte la santé du Roi. Ce toast, cher à tous les cœurs, est accueilli par d'unanimes acclamations : les musiques des régiments se mêlent aux cris des soldats et des spectateurs, et le canon annonce au loin les vœux que les soldats forment pour le chef suprême des armées de terre et de mer.

M. le duc d'Orléans monte ensuite sur la table, et, en portant la santé de l'armée, lui adresse les paroles suivantes :

« Au nom du Roi je porte cette santé :

« A l'armée d'Afrique et à son général en chef, le maréchal Valée, sous les ordres duquel elle a accompli de si grandes choses!

« A cette armée qui a conquis à la France un

vaste et bel empire, ouvert un champ illimité à la civilisation, dont elle est l'avant-garde, à la colonisation, dont elle est la première garantie!

« A cette armée qui, maniant tour à tour la pioche et le fusil, combattant alternativement les Arabes et la fièvre, a su affronter avec une résignation stoïque la mort sans gloire de l'hôpital, et dont la brillante valeur conserve dans notre jeune armée les traditions de nos légions les plus célèbres!

« A cette armée, compagne d'élite de la grande armée française, qui, sur le seul champ de bataille réservé à nos armes, doit devenir la pépinière des chefs futurs de l'armée française, et qui s'enorgueillit justement de ceux qui ont déjà percé à travers ses rangs!

« A cette armée qui, loin de la patrie, a le bonheur de ne connaître les discordes intestines de la France que pour les maudire, et qui, servant d'asile à ceux qui les fuient, ne leur donne à combattre, pour les intérêts généraux de la France, que la nature, les Arabes et le climat!

« Au chef illustre qui a pris Constantine, donné

à l'Afrique française un cachet ineffaçable de permanence et de stabilité, et fait flotter nos drapeaux là où les Romains avaient évité de porter leurs aigles!

« C'est au nom du Roi, qui a voulu que quatre fois ses fils vinssent prendre leur rang de bataille dans l'armée d'Afrique, que je porte ce toast.

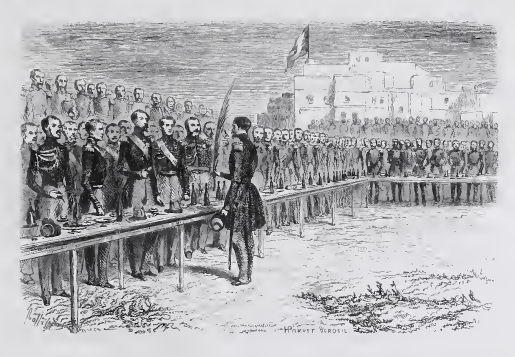
« C'est au nom de deux frères dont je suis justement fier, dont l'un vous a commandés dans le plus beau fait d'armes que vous ayez accompli, et dont l'autre s'est vengé au Mexique d'être arrivé trop tard à Constantine, que je porte cette santé.

« C'est aussi, permettez-moi de vous le dire, comme lié d'une manière indissoluble à l'armée d'Afrique, dans les rangs de laquelle je m'honore d'avoir marché sous les ordres de deux maréchaux illustres, que je porte cette santé :

« A la gloire de l'armée d'Afrique, et au maréchal Valée, gouverneur général! »

A ce moment, un immense cri de *Vive le roi!*

Vive le duc d'Orléans! s'élance de toutes les tables : le canon, qui saluait la santé du Roi, se fait encore entendre, et la population qui assiste à ce grand spectacle, entraînée par l'enthousiasme des troupes, répond de toute part : *Vive le roi! Vive le duc d'Orléans!* Alors le plus ancien des lieutenants qui ont assisté à l'expédition s'approche du prince et lui offre, au nom de ses camarades de tous les corps, au nom de l'armée qui l'entoure, une palme d'honneur, cueillie aux Portes de Fer même, et qui s'est conservée verte encore.



« Monseigneur, dit M. Salaun-Penquer, cette palme vous est offerte par votre division. Cueillie

au Biban par les mains de vos soldats, emblème de toutes les vertus guerrières dont vous leur avez si noblement donné l'exemple dans la mémorable expédition que nous venons de faire, ils ne doutent pas qu'elle ne vous soit précieuse et que vous ne l'acceptiez comme un gage de leur amour et de leur reconnaissance. Vive le duc d'Orléans! »

Le prince royal répond, en se tournant vers M. le maréchal :

« Monsieur le Maréchal, vous avez été mon chef dans la mémorable circonstance dont cette palme est destinée à me retracer le souvenir : le bonheur que j'éprouve à la recevoir serait incomplet, si votre suffrage ne se joignait pas à celui des braves de qui je la tiens. Je vous demande la permission de l'accepter. »

« La voix des soldats est la voix de Dieu, Monseigneur, » répond le maréchal profondément ému, en faisant un signe d'assentiment.

Le prince royal reprend ensuite, en se retournant vers les officiers et sous-officiers de la division :

« Je ne pourrais jamais vous exprimer combien je suis ému et touché : je contracte en ce moment, vis-à-vis de vous, une dette que je ne sais si je pourrai jamais acquitter. Dans les moments difficiles je me rappellerai que j'ai reçu cette palme de ceux dont l'héroïque persévérance emporta Constantine d'assaut ; dans les privations je me rappellerai qu'elle me fut donnée par des hommes dont aucune souffrance ne lassa l'énergie ; et quand, au jour du danger, je vous représenterai cette palme, vous vous souviendrez à votre tour que vous l'avez cueillie dans des lieux réputés inaccessibles, et vous saurez prouver alors que rien n'est impossible à des soldats français. »

Au moment où S. A. R. a pris des mains de M. Salaun-Penquer la palme qui lui était décernée, les soldats, qui avaient quitté leurs places pour se rapprocher de sa personne, poussent de

nouveaux cris de *Vive le roi! Vive le duc d'Orléans!* que la foule répète au loin.



M. le duc d'Orléans parcourt ensuite toutes les lignes de tables, parlant aux soldats et leur rappelant les circonstances dans lesquelles il avait connu leur régiment ou leur compagnie. En revenant au centre du carré, S. A. R. trouve les consuls des nations étrangères, qui viennent lui offrir leurs félicitations sur les brillants résultats de son voyage en Afrique, et s'associer, au nom

de leurs gouvernements, aux espérances que fait naître la prospérité toujours croissante de l'Algérie. M. d'Errico, consul général des Deux-Siciles, exprime au prince, au nom de ses collègues, le vif intérêt qu'a excité parmi eux l'expédition du Biban, et l'espoir de voir les relations commerciales s'étendre davantage encore par suite de ce grand événement, et la stabilité de la colonie assurée pour toujours. Le prince royal répond en peu de mots aux vœux exprimés par les consuls; puis chacun se retire, emportant son couvert et son assiette, car le prince a voulu que chaque soldat conservât un souvenir du grand banquet auquel il venait de prendre part. Le soir, un feu d'artifice est tiré à la porte Bab-el-Oued.

Le 6 novembre, par un temps calme et doux, la population d'Alger se presse sur les pas du prince royal, en faisant retentir l'air des plus touchantes acclamations. S. A. R. vivement émue, s'avance à regret vers le môle, se retourne pour presser encore une fois dans sa main la main de M. le maréchal gouverneur, et jette un dernier

adieu à cette province française aussi vaste qu'un royaume.

Le Phare reçoit son hôte royal et s'éloigne rapidement. Bientôt la terre fuit, les profils des montagnes s'amollissent, les détails du tableau se perdent dans son ensemble; Alger qui décroît se noie peu à peu sous l'azur des eaux, et une nuit transparente confond peu à peu la mer et le ciel dans sa teinte uniforme. Aux bruits de la plage a succédé un silence profond et recueilli. L'esprit des voyageurs embrasse d'une pensée simultanée ces deux parties de la France dont un espace mobile et fugitif les sépare. Dans quelques heures S. A. R. verra Marseille, dans quelques jours elle sera à Paris. Elle rendra compte au Roi de l'inspection laborieuse de l'Algérie, terminée en moins de deux mois; elle lui dira cette importante communication pratiquée entre Constantine et Alger; elle enorgueillira, elle touchera son cœur paternel, en lui peignant le courage et la résignation de notre armée; elle pourra lui attester avec une confiance éprouvée par les faits que les Français de l'Algérie sont les Français de la mère patrie,

qu'ils sont animés du même amour pour le Roi, qu'ils portent le même dévouement à nos institutions, qu'ils nourrissent les mêmes espérances pour l'avenir de notre belle et glorieuse colonie.



TABLE.

EXPLICATION DES GRAVURES

ET NOMS DES ARTISTES.

ALGER.

CONSTANTINE.

PORTES DE FER.


MER MÉDITERRANÉE
ALGÉRIE
Route
DE
PHILIPPEVILLE A ALGER
SUIVIE PAR LA COLONNE EXPÉDITIONNAIRE
SOUS LES ORDRES
DU MARÉCHAL GOUVERNEUR GÉNÉRAL COMTE VALÉE
ET
DE S.A.R. Mgr LE DUC D'ORLÉANS.
OCTOBRE 1839.
PHILIPPEVILLE
Collo
Les sept Caps
Djigelly
Bougie
Tedles
ALGER
CONSTANTINE
Setif
BIBANS OU PORTES DE FER
PLAINE DE MEDJANA
PLAINE DES ABD-EL-NOUR
PAYS DE GRESLAH
Mt Jurjurah
Camp d'Eddis
Camp de l'Arouch
Camp de Tou-Mict
Camp de Smendou
Milah
Ben-Kecha
Oued-el-Kebir
Oued-Bou-Messaoud
Oued-Bousellah
Bordj-el-Hamza
PLAINE HAMZA
Sebaou
METIDJA
Foundouck
Maison Carrée
Mustapha
Bordj el Medjana
Djebel-Ouennougah
Djebel-Jousif
Kasbaït
Fort d'Orléans
Petit Atlas
Signes
Bivouacs
Grand' Haltes
Echelles (1/1000000)
Myriamètres
Lieues de Poste